UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00889252 3

3754

290

MÉMOIRES

DE MON TEMPS.

DICTÉS PAR

S. A. LE LANDGRAVE CHARLES,

PRINCE DE HESSE.

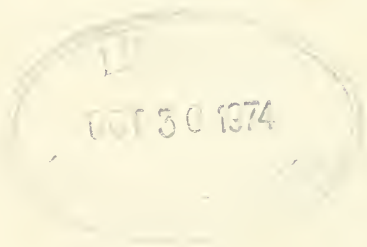
IMPRIMÉS COMME MANUSCRIT.

COPENHAGUE.

IMPRIMERIE DE J. H. SCHULTZ.

1861.

DL
495
K3A3



Avertissement.

En publiant les mémoires suivants, les éditeurs, après avoir corrigé les fautes d'écriture et autres inadvertances du manuscrit confié à leur soin, ont suivi la règle de changer les solécismes et particularités de style trop propres à créer des malentendus, mais de conserver d'ailleurs pleinement l'individualité provenant du goût et du caractère personnels de l'auguste auteur. Seulement, dans quelques endroits, ils ont cru devoir ajouter dans le texte un point d'interrogation, pour se mettre à l'abri du reproche de ne s'être pas consciencieusement acquittés de leur tâche.

Gottorp 23. de Décembre 1816.

Mémoires de mon temps.

Je naquis à Cassel en 1744 le 19. Décembre, de Frédéric Prince de Hesse, ensuite Landgrave Frédéric II., et de Marie, fille de George II., Roi de la Grande-Bretagne.

Mon père, le prince héréditaire, changea de religion; mon grand-père, Guillaume VIII., Landgrave-régnant, se crut obligé de soustraire ses enfants à la crainte de devenir catholiques. Cela décida le cours de notre vie. Nous fûmes mis sous la tutelle de notre mère, l'ornement et, j'ose me permettre de dire, la perfection de son sexe. Un accord se fit avec mon père. Il céda pour l'entretien de la famille le comté de Hanau, dont mon grand-père avait été le premier acquéreur. Nous fûmes mis sous la protection des rois protestants de la Grande-Bretagne, du Danemark et de la Prusse. On nous envoya tous trois frères 1754 hors de la maison paternelle à Gottingue, sous la protection de notre grand-père maternel. En 1755 nous lui fûmes présentés par sa fille, notre mère, à Herrenhausen. La guerre de sept ans éclata peu après. Le théâtre de la guerre s'approchant du pays de Hanovre, nous fûmes envoyés pour plus de sûreté en 1756 à Copenhague, sous la protection du Roi Frédéric V., qui avait épousé en première union la soeur de ma mère, et qui promit sa seconde fille en mariage à mon frère aîné. Nous fûmes élevés dès notre enfance un peu différemment de la manière alors usitée. Ma mère y prit autant de part qu'il lui fut possible, et ce fut à l'anglaise. On nous donna, au moment où nous sortions des mains des femmes, un

gouverneur et un informateur, tous deux Suisses et très-éloignés, dans leurs sentiments, des principes d'alors. Le pédantisme, la raideur de la flatterie, les principes d'orgueil, très-communs dans ces temps aux cours et à la noblesse allemande, ne parvinrent point à nos oreilles ni à nos coeurs. Notre gouverneur Sévery, assez jeune homme, qui avait des propos très-libres, nous disait souvent quand il entendait des idées vaniteuses: „ne vous imaginez rien de ce que vous êtes des princes, sachez que vous êtes faits de la même boue que tous les autres, et que ce n'est que le mérite qui fait les hommes!“ — Personne n'a été plus convaincu de cette vérité que moi. Le „deutſche Michel“, les étiquettes, les vanités du rang de la naissance ont été toujours un objet de ridicule pour moi. Dès mon enfance je mettais ma confiance en Dieu. Je regardais tous les hommes comme égaux à Ses yeux, hormis par leur attachement à Lui et à leur devoir. — C'est le principe sur lequel mon caractère s'est basé sans le savoir; aussi pris-je pour ma devise à l'âge de vingt-un ans, quand je reçus l'ordre de l'Eléphant: „*Omnia cum Deo*“. C'est Lui qui m'a guidé, soutenu et mené dans ma longue carrière et, grâce à Lui, malgré toutes mes imperfections, Il n'a jamais permis que ma foi et ma confiance en Lui se ralentissent un moment.

Je puis me rappeler avec quelque clarté les événements, ou leur précis, du dernier demi-siècle passé et de celui-ci. J'ai été élevé à Copenhague, dans un pays alors neutre, tranquille et, selon les principes d'alors, assez heureux. J'y vis assez impartialement les objets sur le grand théâtre du monde et de la guerre de loin, et de près une cour respectée, très-décente, sans luxe superflu, objet de la vénération des sujets et de l'estime des cours étrangères. Cette cour était sans intrigues, dirigée par le Comte Moltke, favori déclaré du Roi Frédéric V. Il s'était élevé du page au grand-maréchal, mais c'était un homme qui avait de très-bonnes qualités du coeur et de l'esprit. Il aimait son Roi et son ami et le connaissait parfaitement.

Monsieur de Bernstorff était ministre des affaires étrangères. C'était un homme du plus grand esprit et connaissances de ce temps-là. Il menait les affaires étrangères avec les acclamations de l'Europe entière. Souvent les cours étrangères le consultaient. Jamais ministre n'a fait parler son maître plus dignement que lui. C'est une justice que chacun lui rendait. La politique de Danemark était dans ce temps-là décidée par des circonstances impérieuses. La cour de Versailles était la seule qui influait à celle de l'Impératrice de Russie Elisabeth. La cour de Russie était l'objet, le point fondamental de toute autre politique. Le Duc de Holstein, neveu de l'Impératrice Elisabeth, avait été choisi par elle pour son successeur. Ce prince, guidé par l'amour de la patrie, nourrissait la plus grande haine contre le Danemark, qui s'était emparé d'une partie de ses états dans la dernière guerre, où ses prédécesseurs s'étaient rangés du parti suédois. A la mort de Charles XII., la Suède perdit une partie de ses provinces, et la partie du duché de Schleswig, fief de la couronne de Danemark, fut surprise par Frédéric IV. et réunie au Danemark. Celui-ci avait donc bien des raisons de craindre son élévation au trône de Russie. Tout l'espoir du Danemark se fondait sur les espérances que l'Impératrice Elisabeth et la cour de France lui donnaient, de porter le Grand-duc à céder au Danemark la partie du Holstein qui lui restait, contre le pays d'Oldenbourg, et de donner celui-ci aux princes de sa maison. La France travaillait sans cesse à arranger cette affaire, mais le Grand-duc Pierre, porté plus d'une foi à ratifier cette proposition, jetait avec horreur la plume au moment où il allait signer. (24. de Décembre.)

La Suède était aussi un objet de réunion entre la France, la Russie et le Danemark, pour y soutenir la constitution d'alors, où le Roi avait ses mains liées et où le sénat gouvernait seul l'état entre les diètes. La cour de Suède, dirigée par une princesse prussienne, la Reine Ulrique, agitait sans cesse les partis sous main, ce qui n'eut d'autres suites que de coûter

la vie aux chefs des partis et à resserrer encore plus les liens de la royauté. Chaque diète coûtait des sommes considérables aux puissances qui soutenaient, ou voulaient renverser la constitution. Telle était pour lors la situation politique du Danemark. La marine danoise avait été mise sur un pied respectable sous Chrétien VI. par l'amiral Comte Danneskjold. Elle faisait la gloire et l'honneur du Danemark. Elle fut conservée sur ce pied sous Frédéric V. L'armée, que ce prince aimait avec passion, mais dont il ne savait s'occuper, était dans un état assez peu formidable, quoique contenant 70,000 hommes sur le papier. Quatorze régiments d'infanterie levés, composés de recrues ou déserteurs allemands, enrollés dans les villes libres et impériales, sept régiments de milice non-payés ni exercés que les dimanches, en troupes près des églises, formaient l'infanterie danoise. L'artillerie était peu de chose. La cavalerie danoise était de douze régiments, dont onze de cuirassiers et un de dragons. Les gens étaient enrollés dans le pays, beaux hommes, beaux chevaux, bien équipés, mais faisant leurs évolutions au petit trot et croyant encore ne pouvoir assez ménager les chevaux, dont la rondeur faisait l'admiration des inspecteurs et des connaisseurs d'alors. Ce fut sous Frédéric V. et par la volonté décidée de ce prince, qu'on commença alors à donner une tenue aux troupes, à les habiller, à les exercer à l'exemple des prussiennes; mais on n'aimait point en Danemark le militaire, peu de gens de condition y entraient; les compagnies, les régiments s'achetaient, l'officier n'avait point d'instruction. Il n'y avait point de généraux, peu des plus anciens avaient vu la guerre; on croyait que la marine suffisait pour défendre l'état. On craignait un souverain militaire. L'armée norvégienne faisait à peu près la moitié du total. Elle était composée de deux régiments d'infanterie levés, de treize régiments de milice, de cinq de dragons et d'un bataillon de Skieloeber, outre une artillerie médiocre. Tout cela n'était presque point curé, et le rebut des officiers danois fut placé fréquemment en Norvège.

La même faute se faisait dans le civil, où de mauvais sujets, des gens souvent tarés étaient placés, fréquemment recevant des charges assez lucratives par le tour du bâton, et foulaient ce bon peuple, qui aurait pu être heureux sans les mauvais employés qu'on y plaçait, sans la tyrannie que les négociants des grandes villes exerçaient sur lui par le prix des denrées, et sans la défense sévère qui défendait toute autre entrée de blé dans ce royaume, que celui de Danemark. La Norvège était traitée en colonie. Elle n'était point connue. Les Danois n'y voyageaient point. On ne faisait rien pour un pays qui méritait à tant d'égards les soins du gouvernement. La constitution suédoise assurait son repos extérieur, et depuis les Gyldenlöwes, vice-rois de ce pays, il n'y avait eu personne, que je sache, qui s'était occupé du bonheur des sujets. Mais c'était assez partout de même; hormis la Prusse, presqu'aucun pays n'avait pensé à un meilleur ordre des finances ou à exploiter les ressources de l'état. La machine allait. Il n'y avait pas de plaintes, on croyait que tout était bien. On était content, croyait-on. On percevait peu de revenus, qui suffisaient à peu près aux besoins de l'état. Une dépense extraordinaire exigeait un emprunt, on le repayait quand on pouvait. On vivotait, on n'avançait pas, on ne voulait pas avancer. On craignait tout changement, toute amélioration.

L'état de la justice était assez précaire. Le paysan était serf en Danemark, dans toute l'étendue du mot. Il n'y avait point de justice pour lui, point de protection contre son propriétaire. Beaucoup d'entre eux avaient été les intendants (Vögte) des possesseurs. Ils avaient ruiné leurs maîtres absents, et avaient fini par acheter leurs terres. Sous le fouet impitoyable de cette engeance se trouvait le malheureux paysan danois. A la merci de son maître, qui le forçait à son gré à prendre une mauvaise terre ou cour (Hof) et de la mettre en ordre, et qui, lorsqu'il l'avait à la sueur de son front et par sa diligence mise en état, le forçait à en reprendre une autre et le chassait de celle-ci.

Le maître le forçait à se marier avec qui bon lui semblait. A la moindre opposition il donnait le malheureux à la milice, pour y servir, peut-être jusqu'à vingt-quatre ans, ou il le vendait pour quarante à cinquante écus à un chef de compagnie ou d'escadron, à condition de n'oser mettre le pied sur sa terre natale ou même dans la province.

La Jutlande était, autant que je sais, la plus foulée. La Fionie l'était moins. Les terres seigneuriales n'y étaient pas tombées en si mauvaises mains. L'industrie et la diligence y étaient plus innées qu'en Jutlande et surtout en Séelande. Le paysan séelandais était presqu'entièrement abruti. Il avait une quantité de petits chevaux, qui se nourrissaient en hiver presqu'uniquement de ce qu'ils grattaient sous la neige d'herbes ou de racines. De petits chariots avec lesquels ils menaient quelque peu de blé au marché en ville; des huttes ou chaumières qui ressemblaient à celles des sauvages — tel était l'aspect presque hideux des campagnes de cette belle province. Je dis, ils portaient au marché leurs denrées, mais ce n'était pas dans les petites villes de la Séelande, mais à Copenhague où même les plus éloignés se rendaient. Ils arrivaient aux marchés, faisaient leur vente, couraient à la taverne se soûler, repartaient ivres et bride abattue, mais s'arrêtaient néanmoins ponctuellement à chaque „Knejpe", dont toute la route était parsemée à chaque quart de lieue, pour ne pas sortir du seul état bien-heureux qu'ils connaissaient. Ce ne fut que par l'abolition de la servitude, ouvrage d'Hercule que le courage, la sagesse et le bon esprit du Prince-royal, à présent le Roi Frédéric VI., introduisit trente ans après, appuyé et soutenu dans ce plan, irrévocablement décidé de lui, par le Comte de Bernstorff, le Comte Chrétien de Reventlow, président de la chambre, et le conseiller privé Colbjornsen, que cet état changea. Tout était contre cette mesure qui changeait absolument la face du Danemark. Les réclamations publiques, les oppositions, les intrigues, les clameurs, rien ne fit effet sur

le jeune prince. Il vainquit tout, sans une seule vivacité, laissant toujours agir la loi seule, et ne se mettant jamais plus en avant que le moment ne l'exigeait. Peu de victoires ont été aussi mémorables que d'affranchir tranquillement un peuple malheureux des liens les plus honteux auxquels l'homme puisse être soumis, et de prouver à la nation entière que les propriétaires ne perdaient rien de leurs avantages, même gagnaient dans la suite par un arrangement aussi juste, aussi doux pour le maître et les sujets, n'employant point l'autorité royale par des coups d'état, mais seulement pour la justice, pour le bonheur et pour l'avantage réel de tous les sujets.

Je n'ai jamais entendu une vraie plainte contre la haute justice, d'autant plus contre les justiciers et les tribunaux subalternes dans les provinces et les petites villes. La chancellerie danoise d'alors était menée par un secrétaire d'état (Oversecretair), qui était le Comte Holsten, le plus ancien des ministres du conseil. C'était un homme savant, dont la réputation était intacte. Mais depuis longtemps ce département était une machine qui ne s'occupait que des formes, et qui poussait souvent à l'absurdité ses ordonnances. Le premier commis de ce département était un homme très-savant, grand latiniste et qui aurait fait honneur à la première chaire de professeur d'université. Il composa en conséquence d'un programme de l'académie suédoise, une ode en vers latins, qui aurait fait honneur à Cicéron. C'était l'éloge du passage de Charles X. sur les Belts glacés, et ses exploits en Séelande. On fut très-surpris en Suède de devoir décerner, à un des premiers hommes en place du Danemark la médaille d'or, dont il avait remporté le prix. A Copenhague il ne fut question que de l'élégance du Latin parmi les savants ; le reste fut presqu' ignoré, et la chancellerie danoise marcha en attendant son pas ordinaire de tortue, sans qu'il fût question du temps si bien employé et de la matière si bien choisie de son principal meneur. — La chancellerie danoise se releva ensuite de la très-mauvaise réputation où elle était. Elle fut

remplacée dans l'opinion qu'on avait eue d'elle, par le collége de la poste, qui renchérit, si possible, en fautes et en bévues sur le premier collége.

C'était la chancellerie allemande, dont M. de Bernstorff était le premier secrétaire d'état, qui était le département le plus exemplaire qui existait. Tout le monde était écouté, tout était recherché soigneusement, et les résolutions étaient aussi promptes que les circonstances le permettaient. On était sûr de la justice la plus éclairée, du soin le plus parfait du Roi et de ses sujets. Il n'y avait qu'une voix à cet égard, et chacun prisait le bonheur des provinces allemandes sous un Roi adoré du peuple, qui en était le père, sous un ministre éclairé, juste, laborieux, qu'on regardait partout comme un modèle d'un grand homme d'état.

Jusque-là la chambre des rentes avait réuni en elle toutes les branches financières. On n'avait point une idée en Danemark d'autre espèce de finances que l'entrée du revenu de toute espèce et les payements des dépenses réglées ou extraordinaires. Le commerce était dans son enfance. Il se bornait au trafic des biens de la terre. La compagnie asiatique avait été nouvellement érigée et conduite avec sagesse et droiture. Les Indes occidentales, les îles ne fournissaient guère au commerce, étant encore bien peu cultivées. Mais le commerce dans la Méditerranée, de colporter les marchandises étrangères, n'était guère connu dans ce temps. Peu avant mon arrivée à Copenhague on forma un nouveau collége, sous le nom d'économie et du commerce, sous la direction de M. de Bernstorff. C'est alors que la navigation prit un essor. Dix années après nous savons par les passe-ports algériens que chaque vaisseau dans la Méditerranée était obligé d'avoir, et qui donnaient cent écus au Roi, que plus de cent vaisseaux faisaient ce commerce et enrichissaient par-là leur patrie, et d'argent et de matelots habiles. Longtemps le pavillon danois était le plus respecté dans ces mers et avait le plus de vogue. Le collége de commerce avait

aussi sous lui l'industrie, qui manquait absolument dans ce temps-là au Danemark. M. de Bernstorff avait été bien des années envoyé en France, où il s'était concilié l'estime générale. La France était considérée alors comme le siége du goût, des connaissances, des grandeurs humaines, et où les arts étaient poussés au plus haut degré. Les fabriques françaises étaient les premières du monde. Leur beauté et leur bon marché les faisait rechercher assez généralement, même dans l'Orient. Elles repoussaient les marchandises anglaises qui, bien plus solides que les françaises, coûtaient aussi plus et ne satisfaisaient point le besoin des Orientaux. J'alléguerai un fait à cette occasion, qui peut donner une idée de ce qui détermine le commerce. Chaque pacha, chaque grand officier, chaque Turc distingué vétit toutes les années sa maison et ses officiers avec de nouveaux habits. On veut des draps légers, des couleurs fraîches, et à l'opposite de nos uniformes ou livrées, le Turc veut que chacun qui forme sa cour, brille d'une autre couleur. Je ne cite ceci que pour montrer la nécessité où les vaisseaux danois se trouvaient, de se charger de draps et fabricats français, qui au moins pour lors avaient seuls la vogue dans l'Orient.

Le Danemark tirait tout de l'étranger. On faisait venir à Copenhague tout de Hambourg, entrepôt de tout ce qui s'appelait fabriques, luxe, mangeailles délicates, légumes fins. On tâcha de remédier à ce mal, en cultivant les fruits et légumes dans les jardins. C'est un des grands mérites de M. de Bernstorff, d'avoir été le premier moteur d'une institution si utile et agréable, mais on tâcha aussi de transplanter en Danemark des fabriques françaises de toute espèce. Des fabriquants français offrirent leurs services. On leur fit des avances pour l'établissement, le succès ne fut que bien partiel. Cependant il en resta des lambeaux qui, employés par d'autres, souvent à d'autres buts, ne furent pas inutiles à l'industrie. L'intention d'avoir des fabriques dans le pays, était très-bonne et paraissait promettre de grands avantages, et ce fut une épreuve dont naquirent en-

suite les autres fabriques, plus utiles, sans doute, au bien du pays. Rien n'est plus utile aux pays et aux villes en particulier, que les fabriques. C'est le moyen de bien nourrir la plus pauvre classe des habitants, de donner du pain au pauvre, même aux enfants, mais il faut bien penser, avant que le gouvernement en établisse lui-même. Les fonds nécessaires pour les bâtiments et pour les employés absorbent les profits et font écrouler l'entreprise. Il n'en est pas de même d'un particulier industrieux et vigilant sur ses intérêts. C'est un fabriquant pareil qui doit être soutenu de l'état par des primes et par d'autres avantages. D'ailleurs il ne faut point oublier que la main-d'oeuvre est bien plus chère ici qu'en France et en Allemagne. L'ouvrier ne se nourrit pas avec des légumes et des mets farineux; il lui faut de la viande et, quelque bon marché qu'elle soit dans ce pays, cela coûte toujours plus. — Les vraies fabriques ou productions du Danemark sont les fruits de la terre et les bestiaux. Des fabriques qui ont rapport à ces productions et dont on est sûr du débit, peuvent être d'une grande utilité, p. e. de draps pour les gens du commun, de la toile, des cuirs et autre chose pareille. Mais il ne faut point croire qu'elles pourront trouver du débit dans l'étranger, qui peut vendre à meilleur prix. Bien des gens qui n'ont que des idées superficielles du commerce, frondent la sortie de productions qui, disent-ils, auraient dû être travaillées premièrement dans le pays. Ils ne savent pas que les matières crues, vendues dans l'étranger, mais, si on n'en faisait point de difficultés, après avoir été préparées ou travaillées, ne rapporteraient point ce que les dépenses de la fabrique et la main-d'oeuvre auraient coûté. Ce rapport si considérable pour le pays serait donc perdu, et nous y aurions entassé des dépôts de fabricats dont nous ne pourrions nous défaire.

J'alléguerai à cette occasion une anecdote qui mettra ceci dans son vrai jour. J'étais à Drontheim avec le Prince-royal en 1788. J'allai me promener avec le général Huth sur la place

du marché, où il y avait des boutiques. Le général Huth, qui était très-bien intentionné pour le pays, qui avait des vues très-saines, mais auquel bien des connaissances des arrangements intérieurs manquaient, s'écria tout d'un coup: „Mais voyez donc, voilà des plaques immenses de cuivre de Roeraas qui se trouvent là, et qu'on va déporter brutes hors du pays, et voyez ici cette boutique remplie d'ouvrages de laiton de toute espèce! Est-il possible d'avoir si peu d'industrie dans un pays, de ne pas employer soi-même son cuivre, et d'être obligé d'envoyer son argent dans l'étranger, pour avoir ces misères!“ — Je lui dis: „Recherchons la chose à fond, mon cher général, avant de la juger; venez avec moi!“ Nous entrâmes dans la boutique. Je me fis montrer quelques pièces et les fis peser. Je demandai les prix, et il se trouva qu'une livre de cuivre crue de Roeraas valait bien plus qu'une livre de ce cuivre ou laiton travaillé et manufacturé dans les Pays-Bas. Le général surpris me dit: „C'est ce que je n'ai jamais su!“ Je lui répondis: „La différence du prix de la première matière est très-grande. Le cuivre de Roeraas est admirable et coûte beaucoup. Celui qu'on emploie à cette sorte de colifichets, est d'une assez mauvaise espèce et coûte peu. Jugez vous-même de ce que reviendrait une boutique remplie de ces colifichets travaillés et manufacturés à Drontheim de ce beau cuivre; elle coûterait le décuple de ce que vous voyez ici. Le commerce est un don de la Divinité aux hommes. Il les rapproche, les réunit et les force à des liens d'amitié et d'intérêt. Lorsqu'on veut tout faire chez soi et exclure tout ce qui est étranger, on reste dans sa coque, comme les Chinois, on s'isole et on n'y gagne guère.“

Je ne puis m'empêcher, après tous ces détails de l'état où le Danemark était, lorsque j'y arrivai en 1756 et dans les années suivantes, de considérer le règne de Frédéric V., et bien particulièrement le ministère de M. de Bernstorff, comme l'aurore du Danemark, comme son premier réveil. Quel pas a-t-on fait depuis, dans l'agriculture, dans la police, dans l'ordre intérieur

du pays! — La plupart des choses que d'autres pays cherchent à grands cris et avec ostentation, nous les possédons depuis longtemps, témoin: les „Turnübungen" que nous nommons „gymnastische Übungen", et que nous avons depuis au-delà de vingt ans. Le Danois n'avait dans ce temps-là guère de connaissances, hormis l'université qui méritait l'estime où elle était partout pour sa science dans les langues mortes. Cependant j'ai connu alors dans l'université des singularités que je ne puis m'empêcher de toucher. Les professeurs de l'université avaient de gros revenus des instituts faits par la magnificence des Rois à l'université. Plusieurs de ces messieurs en jouissaient tranquillement, mais tenaient à leur place, pour lire leurs „colléges", des espèces de clercs, qu'on nommait par dérision „Lesebengels", et qui coûtaient 3—400 écus à monsieur le professeur. J'ai connu de ces messieurs qui remplissaient les premières charges, sans quitter leur professure, témoin, si je ne me trompe fort: Son Excellence, Mr. Stampe, ministre du conseil d'état. — Tous ces abus ont sans doute disparu depuis longtemps, sont ainsi oubliés, oui, peut-être même sont ignorés généralement.

La chasse était pour lors l'occupation favorite, comme dans la plupart des autres pays. Frédéric V. aimait cette chasse et y allait dans la saison assez fréquemment. Le goût du spectacle fut donné par le fameux Holberg, qui surpassait à mon avis à bien des égards le Molière de la France. Celui-ci trouvait tout préparé dans son temps, Holberg était obligé de tout créer. Il peignit non seulement avec une exactitude parfaite les moeurs du Sien et surtout les habitants de la capitale, mais il dressa aussi une troupe admirable de comédiens, dont j'ai encore vu la plupart et que même les étrangers comblaient d'éloges. Holberg était rempli d'amour pour sa patrie. L'académie de Soroe, qu'il a instituée(?) et à laquelle il légua tout son bien, le prouve suffisamment, ainsi que ses écrits et son histoire, sa profonde érudition. Il donna un grand relief au Danemark.

On avait peu de goût en Danemark dans ce temps-là pour la littérature, pour des améliorations intérieures. On voyageait peu, et les jeunes voyageurs de condition allaient en France et peut-être en Angleterre.

La guerre s'approchait de nos frontières, dans le pays de Hanovre; ce n'était point ce qui nous inquiétait. Mais la Russie fit marcher une armée en Prusse, et comme la santé de l'Impératrice Elisabeth n'était pas des plus fortes, il n'était point impossible que le successeur s'en servît au moment de son avénement au trône pour une attaque en Holstein. On jugea nécessaire de former un corps d'armée de 28,000 hommes dans les duchés en 1757 ou 58. On fit passer quelques troupes de Norvège. Cette armée y fut exercée selon la mode d'alors. On manoeuvrait, lorsque le Roi y venait, en grands corps. L'armée était pleine de bonne volonté, mais peu instruite, et sans confiance en elle-même et en ses généraux. En 1761 Elisabeth mourut, et Pierre III. lui succéda sur le trône de Russie. Il témoigna d'abord sa résolution immuable de reconquérir, non seulement les états que ses pères avaient perdus, mais demanda en indemnification le reste des duchés et toute la Jutlande. Ce fut M. de Kerff, ministre de Russie, ami du Danemark, qui fut obligé de le déclarer au Roi. Frédéric V. lui répondit: „Que me conseillez-vous de faire?“ Il lui répondit: „Selon ma conscience, je crois que vous devez périr à la tête de votre armée!“ — Le Roi lui répondit: „Aussi jamais je ne penserai autrement.“ — On avait fait venir le Comte de St. Germain, général français d'une grande réputation, et que ses brouilleries avec le maréchal Duc de Broglio avaient déterminé à donner sa démission en France. On donna le commandement de l'armée en Holstein à ce général, qui fut élevé au grade de feldmaréchal-général. Cette armée était, selon les listes, de 39—40,000 hommes. Sa force était suffisante. On savait que celle destinée par la Russie contre nos frontières, n'était forte que de 59,000 hommes. Elle se rassemblait en Poméranie, sous

le Comte Romanzoff. Mais le Prince George de Holstein-Gottorp, jusque-là au service de Prusse, devenu Altesse Impériale, devait en être le général en chef sous l'Empereur Pierre III., qui voulait commander lui-même.

Notre armée était moitié troupe levée, moitié milice. Les premiers désertaient à foison, les autres étaient fidèles, mais peu faits pour manoeuvrer. Nous marchâmes en Mecklenbourg. Je passai avec mon régiment de Falster la Trave, sur un pont de bateaux, près de Schlutup, le 9 août, le jour même que Pierre III. fut détrôné. Je me rendis au quartier général du maréchal à Mecklenbourg, village situé entre Vismar et le lac de Schwérin. C'était une position que le maréchal faisait fortifier, tandis que le Comte Schmettau avait un corps détaché à Neustadt, entre le lac de Schwérin et l'Elbe. Les petites rivières, les marais qui remplissaient toute cette partie, rendaient impossible d'y forcer le passage. Les Russes avaient établi un grand magazin à Warren en Mecklenbourg, sur la frontière. A peu près 500 cosaques le gardaient. L'ordre était déjà donné au colonel Comte de Görz, de marcher deux jours après avec un couple d'escadrons, de tomber à l'improviste dessus et de s'emparer ainsi de leur principale ressource pour vivre. Nous étions maîtres de la mer. Une flotte de 18 vaisseaux de ligne et de frégates et d'autres moindres bâtiments en proportion sous l'amiral Roemeling était supérieure à tous égards à la flotte russe, qui avait beaucoup souffert l'année passée au siége de Colberg. Le plan de M. de St. Germain était de s'avancer vers Warren, en se couvrant des lacs et petites rivières qui inondent la frontière de la Poméranie, cédant alors pas à pas le terrain à l'ennemi, il se replierait lentement sur la position de Mecklenbourg. Après avoir mangé absolument tout le pays, les Russes ne pouvaient avoir des vivres que par l'Elbe et la Poméranie. Mais toutes ces contrées avaient été ou étaient encore le théâtre de la guerre, et ne pouvaient ainsi fournir de grandes ressources aux Russes. Ceux-ci s'avançant néanmoins dans le pays, le

maréchal voulait occuper la position entre le Schall Sée et le Ratzeburger Sée, où il voulait faire quelques retranchements. La campagne ne s'ouvrit qu'au mois de Septembre. Il était possible que l'armée russe, à cause du manque presque total de vivres et surtout celui de fourrages au verd, la cavalerie russe ne vivant qu'ainsi et n'ayant point de magazins de fourrages dans ce temps-là, se serait bientôt vue obligée de rebrousser chemin, pour se rapprocher de ses magazins en Prusse, par où l'honneur de la campagne nous serait resté. Mais nous retournâmes après la mort de l'Empereur tranquillement en Holstein. L'armée y prit ses quartiers de cantonnement et fut dissoute au printemps, où les troupes danoises et norvégiennes rentrèrent dans leur patrie.

On avait vu les imperfections de l'armée. Le comte de St. Germain blâmait hautement le mauvais état de l'armée, celui de l'artillerie, celui de l'infanterie levée, et il avait raison. On ne crut donc pouvoir mieux faire que de lui dire à son retour à Copenhague l'année après, 1763: „Faites comme vous l'entendez, et donnez un plan de formation qui vous semblera le plus analogue au bien de l'état.“ — On érigea sur sa proposition le directoire, dont il était président. Il choisit ses coopérateurs, dont le général Gaehler, qui avait été quartier-maître général de l'armée, fut un des principaux. C'était un homme habile, mais diffus et assez brouillon. Le plan du maréchal fut de réduire la cavalerie ainsi que les gardes, et de ne conserver que deux escadrons de gardes à cheval et un bataillon de gardes à pied, deux régiments de cuirassiers, six de dragons et un de houssards et quatorze ou seize régiments d'infanterie, qui furent mis à quatorze compagnies et à quarante-neuf enrollés par compagnie. On y joignit soixante à soixante-dix nationaux ou miliciens, après avoir aboli les régiments de milice. Mais ces miliciens ne venaient jamais aux régiments, et les compagnies ne gardaient qu'à trente hommes pour le service, et tout était en semestre. La cavalerie fut mise à

quatre escadrons, et chaque escadron ne conservait que quarante et quelques chevaux et cent-vingt-cinq hommes. Tout ce qui était à pied, était semestrier. L'artillerie fut un objet principal du soin du maréchal. Lorsqu'il vint à l'armée, et qu'il vit celle de campagne, il trouvait toutes les pièces trop courtes. Un capitaine Stricker, qui avait servi en France, lui donna par son ordre un dessin de pièces de vingt-six calibres, comme les Français selon La Valière les avaient introduites. Celles-là furent approuvées, et on fit fondre et monter au plus vite vingt-quatre pièces, qui joignirent le parc d'artillerie en Holstein. Mais lorsque le maréchal voulut former l'artillerie à Copenhague, il y changea ses principes sur l'artillerie, ou au moins sur les dimensions des pièces. Un Français nommé Pérenbert érigea, avec l'agrément et aux frais du Roi, une fabrique entre l'Arre Soe et l'Isefjord, sur le canal que les prisonniers suédois, faits à Tonningue, creusèrent pour empêcher les inondations de ce grand lac sur les prairies d'alentour. Cette fabrique avait pour but de fondre des canons de fer. Cette entreprise manqua. Un jeune Norvégien, nommé Classen, homme rempli d'esprit et de mérite, s'offrit au Comte de Moltke, recommandé par les maisons des Fabritius et Weber, de réorganiser cette fabrique abandonnée, d'y fondre des canons de métal et d'y établir des moulins à poudre pour l'armée; on en avait manqué pour l'armée en Holstein, et on sentit la nécessité de s'en procurer dans le pays suffisamment. On fut charmé que l'argent employé pour la fabrique n'était point perdu, et Classen entreprit une fabrique très-étendue et très-utile à l'état. Le Comte de St. Germain voulait former une nouvelle artillerie. Elle avait consisté jusque-là en trois différents petits régiments, à Copenhague, en Norvège et en Holstein. Ce fut avec raison qu'il les réunit sous un corps, sous les mêmes principes. Le Prince d'Anhalt-Bernbourg, quoiqu'absent, mais fort zélé pour le service, en fut nommé chef. Le lieutenant-colonel Lehmann en fut commandant en son absence. Il fut pris de l'infanterie

et organisa le nouveau corps royal sur le pied de l'infanterie. Ce fut alors que M. Classen, dont la fabrique prit le nom de Frederiksvaerk, se présenta au Comte de St. Germain. Il avait tout lu sur l'artillerie, sur les discussions entre les généraux d'artillerie La Valière et Gribauval touchant les pièces longues ou courtes, lourdes ou légères. Il prétendait avoir trouvé une composition de métal ou laiton particulièrement bien composée pour le canon et mortier. Le comte de St. Germain, qui avait voulu des pièces de vingt-six calibres de longueur, en rabattit presque la moitié, et on fit fondre des pièces de quatre livres et de douze livres qui n'avaient de longueur que quatorze calibres. Le Comte de St. Germain était un général très-entendu dans la castramétation, dans la connaissance du terrain des marches et autres parties de l'art militaire en campagne. C'était un homme d'un grand esprit, très-aimable dans la société, mais il ne s'occupait et n'entendait guère les détails, qu'il laissait à ceux qui étaient au-dessous de lui. Cela était bon en France, où les commissionnaires et tant d'autres sont chargés des détails et où le général n'a qu'à ordonner. Mais leur arrangement dans un pays qu'on ne connaît point, est toujours difficile et ce n'était point son fait. C'était un général français qui, pour lors au moins, étaient tous plus ou moins superficiels. Il ne s'occupait point de l'exercice et n'aimait guère de voir manoeuvrer des troupes. Lorsqu'on les lui présentait, il entrait dans la tente où les dames se trouvaient, et disait: „Ah, j'ai assez vu pirouetter des troupes dans ma vie; je suis ici pour servir les dames!“ et se fit donner à déjeuner. — Dans la réduction de l'armée beaucoup d'officiers furent mis de côté, et des familles réduites à la mendicité à cause de la modiquité des pensions. Cela ne se fit point sans quelque dureté, et bien des braves gens furent renvoyés et de beaucoup moindres conservés. Le maréchal n'écoutait personne et répondait très-sèchement aux complaintes. A la fin, les malheureux coururent à Fredensbourg et se plaignirent au Roi. Frédéric V fut outré en

apprenant combien d'injustices, au moins apparentes, s'étaient faites. Il demanda des explications au directoire et fit replacer plusieurs officiers qu'on avait pensionnés et mis de côté. Ceci fut le premier refroidissement du Roi contre le maréchal, et celui-ci se tuait de dire à tout le monde que la servante du bourgmestre avait plus de crédit que lui. Les plaintes se multipliaient. On criait de toutes parts, et le Roi, qui se flattait d'avoir mis son armée sur un pied admirable, apprit qu'il n'y avait que des semestriers, des caisses dilapidées, par leurs chefs pour la plupart, et un mécontentement universel. Le sien fut extrême et ne contribua pas peu à sa mort précoce. Je me réserve de reprendre cette matière quand je parlerai de mon retour à Copenhague, en revenant de Mecklenbourg avec mon régiment. J'eus mon quartier de cantonnement à Apenrade. J'y restai jusqu'en Novembre, où je me rendis avec mon frère aîné qui venait de Copenhague en Hollande. Nous vîmes ma mère à Hitfeld, pas loin de Harbourg, et passâmes avec elle huit jours. Ce fut en Décembre 1762 que nous arrivâmes à La Haye, séjour fort agréable pour nous, surtout par l'amitié que nous contractâmes avec le Prince de Weilbourg et son épouse, soeur du Prince d'Orange. C'était un homme très-estimable, en même temps souverain sage et éclairé. Nous restâmes en Hollande jusqu'au printemps et nous rendîmes alors à Hanau. La paix était faite. Ma mère y régnait depuis la mort de mon grand-père, arrivée en Janvier 1760. Je crois ne pas devoir passer sous silence à cette occasion les grandes qualités de cet homme respectable. Aussi était-il extrêmement estimé de ses contemporains, même le grand Roi de Prusse me dit plus d'une fois, que mon grand-père avait été son sincère ami. Il était adoré de son peuple, qu'il gouvernait avec sagesse, justice et bonté. Il voyageait souvent dans le pays, parlait au paysan et faisait alors de petits tours dans un phaéton à deux chevaux. Il cherchait à établir une bonne race de chevaux, surtout dans les districts propres à leur augmentation.

Les paysans savaient qu'il aimait les chevaux bruns clairs, et se faisaient un plaisir, lorsqu'il revint, de lui montrer que toute la contrée s'était efforcée d'avoir tous les chevaux de son poil favori. C'était dans le comté de Ziegenhayn.

Je me trouvais très-heureux de me revoir chez ma mère, que j'ai toujours regardée comme une espèce de divinité. Je lui dois tout. En partant de Copenhague pour l'armée en Holstein mes études avaient fini, chez un très-digne informateur Lederhose, qui m'instruisit avec soin dans la religion, l'histoire, la géographie, la logique etc. Mais, les instructions dans la jeunesse s'oublient facilement quand on ne les cultive point. Ce n'est qu'une base. Ma mère, sans me gêner, me donna du goût pour la lecture. Elle avait une bibliothèque choisie, lisait beaucoup et avait une mémoire prodigieuse. Elle était vraiment savante, sans vouloir le paraître. Je dois à ses conseils ma vraie éducation et mon goût pour l'étude. Mon frère partit à la fin de 1763 pour Copenhague. Je restai à Hanau, chez ma mère, malade d'une ébullition de sang qui me fit beaucoup souffrir par quantité de clous. Je le suivis deux mois après, au mois de Décembre. Je reçus à Copenhague, au lieu du régiment de Falster que j'avais, le régiment royal danois, nouveau régiment composé de deux régiments de gardes et grenadiers, qui avait été réduit dans un régiment de ligne. J'eus beaucoup de peine à mettre le régiment, tout composé de mécontents, en ordre. J'eus cependant le bonheur de réussir par la douceur et la fermeté. Au printemps de 1764 ma mère me redemanda, et je retournai à Hanau. Mon frère épousa sa promise, longtemps déjà déclarée, au mois d'août 1764 et revint avec elle à Hanau, où ma mère lui remit d'abord la régence du comté. J'y restais encore jusqu'en 1765. J'y passais les jours les plus heureux: j'avais occasion d'y apprendre beaucoup de connaissances militaires du général Huth, officier de la première réputation, surtout dans l'artillerie. Nous faisions des voyages à cheval de plusieurs semaines, pour apprendre à con-

naître les contrées et voir les terrains. Nous faisions, ma mère et moi, souvent de petites parties à Weilbourg, ou Kirchheim, Poland chez le Prince et la Princesse de Weilbourg. J'y allais aussi souvent seul. J'eus aussi l'occasion de faire la connaissance de l'Electeur de Mayence, Emmerich-Joseph de Breitenbach-Boerresheim. J'étais de ses parties de chasse, et il me témoignait beaucoup de bonté et d'amitié. C'était un prince et ecclésiastique respectable. Il était fort aimé de ses sujets, moins de ses chanoines et de ses ecclésiastiques, parce qu'il était très-tolérant et éclairé. Sa mort m'a fait la plus vive peine. Elle n'était point naturelle. Deux de ses chanoines entrèrent chez lui, lorsqu'il était légèrement indisposé. On entendit du bruit dans la chambre et voulut chercher un médecin, mais ces chanoines avaient pris des mesures, que personne n'osât sortir du château. Un houssard ou heiduc sauta par une fenêtre et alla chez M. de Grotschlag, grand-maître et premier ministre. Il courut au château, mais on lui refusa l'entrée. Le digne électeur n'était plus. J'ai heureusement oublié les noms des monstres qui étouffaient, à ce qu'on assura, ce digne électeur.

Je trouvai les choses à Copenhague à peu près comme je les avais laissées. La cour et la ville étaient les mêmes, et le mécontentement de l'armée, l'état des finances peinaient le Roi. Ce fut dans ce temps-là que le bon prince me témoigna une affection particulière, et me faisait passer des semaines entières à Fredensbourg. Vers l'automne je reçus une lettre du général Huth, appuyée de ma mère, où il me dit, que n'ayant rien à faire à Hanau, il se rendrait volontiers près de moi, si le Roi voulait me donner le commandement de l'artillerie, et qu'il m'assisterait de ses conseils, pour la mettre sur le meilleur pied, si on avait cette confiance en lui. Je remis d'abord cette lettre au Comte Moltke, en lui demandant ce qu'il fallait répondre. Le Comte Moltke prit la lettre et dit qu'il me répondrait le lendemain. Il me dit alors que le Roi avait été extrêmement content de cette proposition et qu'il me donnait

l'artillerie avec le plus grand plaisir, me demandant ce que je souhaitais encore. Il faut que je dise que le Prince de Bernbourg, étant devenu régnant, avait pris son congé et que sa place était vacante. Je ne sus rien demander d'autre que de pouvoir conserver en même temps le régiment royal danois que j'aimais beaucoup, mais en renonçant aux gages de chef, hormis à ceux de la compagnie que j'employais pour le capitaine et les autres dépenses du régiment. C'était justement ce que le Roi voulait, qui me fit venir et me témoigna sa satisfaction, en me nommant chef de l'artillerie. J'étais devenu déjà général-major, je crois, l'année précédente. Je m'annonçai en retournant à Copenhague d'abord chez le Comte de St. Germain, qui me témoignait toujours beaucoup d'amitié, et lui fis part des intentions du Roi et de ce qui s'était passé, dont il ne me témoigna aucun mécontentement. Il prenait alors peu de part aux affaires, frondait contre tout, était peu lié avec qui que ce soit, vivant d'ailleurs retirément. Le général Huth arriva. J'étais devenu chef de l'artillerie; je menai le général à Fredensbourg où le Roi le reçut avec beaucoup de bienveillance. En retournant je le menai chez le maréchal, qui le reçut fort bien. Huth voulut parler de ses plans pour l'artillerie et se servit du terme, qu'il fallait partager l'artillerie en quatre brigades. Cette dénomination avait été donnée à l'armée alliée aux trois parcs d'artillerie, anglaise, hanovrienne et hessoise, chacun de quarante-quatre pièces, dont l'un était au centre et les deux aux ailes. Le maréchal, qui ne voulait rien entendre, sans doute, de plans de cette espèce, ni entrer dans des détails qu'il ne connaissait pas, répondit: „Mak Sie Brigaden für ſich!" Huth fut fort piqué, et me voilà déjà entre deux amis qui étaient en controverse. On devait faire des épreuves des canons à Frederiksvaerk. Une grande commission avait été nommée à cet effet pour y assister et en porter jugement. Le Roi voulut que le général Huth y fût présent et en donnât son opinion. La commission consistait dans le général Finck, le général Ahrenstedt, un ou deux

membres du collége et deux autres. J'y étais comme chef de l'artillerie. Nous trouvâmes cent-vingt canons de fonte de quatre et douze calibres, tous fort courts et dont l'épaisseur sur la culasse n'était que de trois-quarts de calibre. On fit les épreuves avec la demi-pesanteur de poudre, ce qui était trop pour des canons aussi légers. La plupart ne soutinrent point l'épreuve. Ceux qui la soutinrent, plus ou moins, furent éprouvés pour la portée et pour la justesse du tir. On trouva ces pièces fautives pour le trop de recul et de mouvement qui ne permettait pas d'attraper le but, et par le peu de portée des coups. Elles furent donc unanimément rejetées, et il fut décidé que le général donnerait des dessins pour les nouveaux canons qui devaient être fondus. Le général Huth proposa des canons de vingt-deux calibres de longueur, d'un calibre d'épaisseur. Je crois devoir raconter ce qui détermina ses dimensions. Le général Huth étant commandant à Münster, fit une épreuve en présence du Prince héréditaire de Brunsvic et d'un grand nombre d'officiers, avec une couleuvrine (Feldſchlange) qui avait trente et quelques calibres de longueur et qu'on trouva sur les ramparts de Münster. On scia à chaque coup chargé d'une balle et de la moitié de sa pesanteur en poudre, un calibre de la couleuvrine, et on trouva en coupant toujours, qu'à vingt-deux calibres la balle avait porté le plus loin et le plus juste. Cette épreuve fixa irrévocablement l'opinion de Huth, qui donna aussi ces dimensions pour les pièces à fondre en Danemark et que le Roi approuva. Il se relâcha après la recherche du métal que Classen lui prouva être meilleur que les anciennes fontes sur l'épaisseur, et on se borna à trois-quarts de calibres de celle-ci. Huth voulut des pièces de trois, de six, de douze, et point de quatre, de huit, de onze, à la française, ce qui déplut naturellement beaucoup au Comte de St. Germain. Mais le Roi insista.

Je crois rendre service aux amateurs d'artillerie qui liront ces notions, en entrant dans les détails les plus exacts de la

proportion des canons et de ses raisons. Il est possible qu'avec la moitié de la pesanteur de la balle, la poudre pousse celle-ci à vingt-deux calibres de longueur ou plus loin, puisque cette proportion lui permettra de s'enflammer tout-à-fait avant d'être sortie du tuyau. Mais cela dépend beaucoup de la poudre à canon, de son degré de force, de la manière dont elle a été travaillée et du plus ou moins de sécheresse, non seulement de la poudre, mais même de la journée, qui influe naturellement sur la poudre à canon. Le plus vite que la poudre s'enflamme à la fois, le mieux elle agit sur la balle et plus loin elle la poussera. Mais si le tuyau du canon est trop long, la friction peut diminuer la vélocité de la balle, et elle ira moins loin. Par contre, s'il est trop court, la poudre n'a pas le temps de s'enflammer, et on en trouvera à terre, devant la bouche du canon, des mains entières. C'est donc sur ces bases qu'il faut chercher les proportions. Le général Huth avait sans doute de la très-mauvaise poudre à l'armée à Münster, achetée en Hollande. Avec de la meilleure poudre nous avons trouvé par des épreuves réitérées qu'il ne fallait que deux-troisièmes de la pesanteur de la balle, pour obtenir le même but, et c'est la mesure de la charge chez nous. On aurait donc dû penser que moins de poudre n'avait pas besoin d'autant de temps pour s'enflammer, qu'une plus grande charge, et on a retranché depuis la mort du général Huth deux calibres aux nouveaux canons qu'on a faits. Mais jamais on n'aurait dû parler à ce respectable vieillard pendant sa vie, (?) sans le rendre furieux. Le général Huth était très-porté pour les amusettes, pièces d'une livre, aussi de vingt-deux calibres. On fit des épreuves avec des pièces de douze, de six, de trois et d'une livre de balle, et les résultats donnèrent, que la portée de chacune ne différait point de l'autre: je nommerai deux officiers d'artillerie des plus habiles, qui avaient été de la commission nommée pour cette recherche, les majors Scheel et Mecklenborg, qui me joignirent à l'armée prussienne et en portèrent le témoignage. Mais j'appris bien des années

après à Copenhague, de Mecklenborg lui-même, lorsque je lui en parlai, la cause de ce jugement erroné. Au lieu de prendre des cibles de bois, on avait pris pour la promptitude du papier. Les boulets avaient passé par tous les papiers, et on se contenta de cette expérience pour annoncer au général Huth, que la portée était la même, comme il me dit encore les années dernières de sa vie, et personne n'osait l'en détromper. Au reste, il est sûr que la différence n'est pas bien grande, et la balle d'une amusette, tombant à 12 ou 1500 pas des hommes, les tuera peut-être encore tout aussi bien qu'un boulet de douze à cette même distance; ne leur donnant même qu'une contusion, elle les met hors de combat et douze balles d'amusette feront vis-à-vis de troupes plus d'effet qu'un boulet de douze, et ne coûtent pas plus. Ces pièces peuvent avoir de grandes utilités, surtout pouvant être servies, attelées et en mouvement en bien des occasions, principalement aux arrière-gardes où quelques coups bien appliqués sur une cavalerie poursuivante l'intimident et l'arrêtent. Ces amusettes sont aussi particulièrement à employer dans les guerres de montagne. C'est pourquoi je donnai à chaque bataillon norvégien deux, pour pouvoir les transporter là où le canon ne peut venir. Mais, une arme que je joindrais à une batterie d'amusettes et qui la rendrait bien dangereuse, serait celle des cochons, petits mortiers de six livres de balle que j'ai placés sur un avant-train de canons de trois livres de balle. Cet avant-train, avec un timon auquel deux chevaux sont attelés, et sur lequel se trouve une caisse avec les charges nécessaires pour ces petites pièces, peut aller bride abattue comme les amusettes. Deux hommes suffisent pour la faire manoeuvrer. On dételle vite les chevaux, tourne la pièce et, le timon se reposant sur une espèce de canon marqué de degrés, donne incessamment la hauteur nécessaire pour la distance du jet. J'en ai fait faire, et ils se trouvent à l'arsenal de Rendsbourg, où j'ai donné encore plusieurs pièces, mais je doute qu'on y fera réflexion.

En 1765, la cour rentra en ville à la fin de l'automne. La maladie du Roi se décida bientôt pour une hydropisie mortelle. Je ne puis dire que l'alarme, les craintes de le perdre ne se manifestèrent pas. On cachait assez le danger du Roi. Il ne voyait personne. Je voyais presque journellement dans ce temps-là le Prince-royal chez la Reine Sophie-Madeleine, mère du Roi. C'était depuis notre venue à Copenhague notre plus grande protectrice. Elle nous aimait comme ses propres petits-enfants. Nous passions la plupart de l'été chez elle à Hirschholm. Nous y dînions et soupions presque toujours seuls avec elle. Elle nous comblait de bonté, et cela s'est soutenu jusqu'à son dernier soupir. Le Prince-royal était d'une figure charmante, extrêmement dispos, vif, pétillant d'esprit, rempli de bons-mots, d'un gaieté extrême et paraissant d'une bonté et douceur infinies. Il ne souhaitait point d'être Roi, craignant que cela le gênerait. Mais la Providence en avait décidé autrement. Le bon Roi Frédéric mourut beaucoup trop tôt pour le bonheur de son peuple, 14. Janvier 1766. On fit annoncer de s'assembler au château dans l'antichambre du Roi à neuf heures du matin. On y attendait en silence le moment où on prononcerait le mot fatal. Toute la place de Christiansbourg était remplie de monde qui s'y était attroupé. Le Comte de Moltke parût et sortit de la chambre du Roi, pâle comme la mort, ne pouvant proférer une parole. Le ministère se rendit avec lui sur le balcon; plusieurs le suivirent. Je sortis avec et me trouvai à la droite de M. H. de Bernstorff, qui eut un mouchoir blanc à la main; il cria trois fois au peuple: „Kong Frederik den Femte er død; længe leve Kong Christian den Syvende!" et tout le peuple répondit par des acclamations de joie: „længe leve Kong Christian den Syvende!" — tandis que je fondais en larmes. Dans ce moment le jeune Roi sortit de l'appartement de son père et vint au balcon, où il se plaça au milieu, et ainsi entre M. de Bernstorff et moi. Il n'avait point l'air touché du tout et salua le peuple avec la meilleure grâce, en répon-

dant à ses acclamations. Le Roi, me voyant extrêmement ému et mes larmes couler, me serrait les mains et me dit: „Ach, mein armer Prinz!“ — Un brouillard épaix avait couvert Copenhague jusqu'à ce moment et se dissipa promptement lorsque la proclamation se fit. Cela fut considéré comme un heureux présage. Le Roi entra, et au bout de l'antichambre je vis le Comte de Moltke tomber évanoui sur une chaise, entouré de quelques-uns de ses fils, qui sentirent vivement la perte de son bienfaiteur et de son ami. Je crois qu'il n'y avait que nous deux qui pleurions bien sincèrement le bon Prince dont je révère encore les cendres. On passa ensuite dans l'antichambre du jeune Roi, où les premiers furent introduits, l'un après l'autre, dans son cabinet, pour recevoir la confirmation de leur charge. Quand j'entrai chez lui, il m'embrassa avec transport et me dit: „J'espère que vous voudrez rester et être toujours mon ami!“ — Une des personnes les plus distinguées de la cour et qui avait été fort en grâce chez feu le Roi, me dit en sortant du cabinet de Chrétien VII., alludant probablement aux larmes que j'avais répandues: „Nun, wollen Sie noch einen andern König haben?“ — Enfin, je ne vis que trop l'adoration du soleil levant, et je m'enfuis assez tristement au Kongetorv où mon régiment était sous les armes. Le maréchal-général Comte de St. Germain, accompagné de l'auditeur général, après avoir fait prêter le serment aux gardes et à l'artillerie où je ne pus me trouver, ayant dans ce moment eu mon audience du Roi, fit faire à chaque régiment un cercle où on lut le serment accoutumé au Roi Chrétien VII. Le Roi alla à Frederiksberg. On travaillait en attendant au lit de parade dans la salle d'appartement et au catafalque dans l'église du château.

Le comte Caspar Moltke, fils puîné du grand-maréchal Adam M. et qui avait partagé la faveur de son père chez feu le Roi, fut d'abord renvoyé à son régiment en Holstein et perdit les gardes à pied. — Le lit de parade fini et les chambres de feu le Roi airées et rafraîchies de nouveaux meubles, la

Reine devenue douairière ayant reçu des appartements dans l'étage d'entre-sol, à côté de la Reine-mère, le Roi rentra en ville et reçut la première cour, où nous fûmes tous en longs manteaux de deuil. Le Roi soupait ordinairement dans ce temps-là chez la Reine Sophie-Madeleine, avec ses deux sœurs, son frère, le Prince Frédéric et la vieille Princesse Charlotte, sœur de Chrétien VI. Je passais toutes les après-dînées depuis cinq heures seul avec le Roi dans son cabinet, jusqu'au moment où il montait chez la Reine Sophie-Madeleine, où je l'accompagnais. Entre les personnes qui l'entouraient, le meilleur et le plus intéressant était son lecteur, un Suisse, nommé Reverdil, très-honnête, droit, assez instruit, d'une teneur douce et gaie, fort attaché à M. de Bernstorff. Le Roi, en l'aimant, avait beaucoup de confiance en lui. Il me voulait un bien infini, et nous nous liâmes d'abord. Le Roi voulut me donner les gardes à pied, et je fus obligé de quitter le régiment royal danois. La confiance que le Roi me témoignait et la manière de laquelle il me traitait et dont il parlait de moi, me firent d'abord considérer comme son favori, ce qui m'attira sur le champ, non seulement des envieux, mais aussi une opposition décidée de la plupart des princes. Les intrigues qui avaient déjà commencé entre eux, finirent par se réunir contre moi. Le Roi avait du goût et même une espèce de passion pour le militaire qu'il ne connaissait point. Il alla à la parade, et cela assez fréquemment, où je l'accompagnais. On m'accusa d'abord de vouloir le rendre militaire, dont on tirait des conséquences sans fin. Mais ce fut dès le premier temps de son avénement au trône, que le Comte Moltke me confia dans l'antichambre du Roi, que les ministres, voyant le mécontentement général de l'armée, avaient fait prendre au Roi la résolution de changer le directoire de l'armée. Le Comte de St. Germain conserva ce qu'il avait, et sa charge, quittant seulement la présidence. Le Comte Moltke me disait en même temps, qu'on ne voulait point le Comte Ahlefeld, qui avait été sécrétaire d'état sous feu le Roi,

comme il aurait paru que le jeune Roi voulait blâmer par là les mesures du Roi son père, ayant été premier secrétaire de guerre, jusqu'à ce que le Comte de St. Germain forma le directoire; qu'on ferait un nouveau collége de guerre et qu'on y placerait M. de Rosenkranz, secrétaire de guerre de la marine, en même temps pour secrétaire de guerre de l'armée. Le Roi m'en parla comme d'une chose faite, et je n'eus aucune part dans un changement qui surprit, sans contenter en général. On était fort occupé des finances. M. de Schimmelmann était entré la dernière année de feu le Roi à son service sous le titre d'Intendant du commerce et ministre à Hambourg. Il avait été Intendant ou fermier-général de la Saxe au moment de l'occupation prussienne, et y avait fait beaucoup de bien pendant la guerre de sept ans par les livraisons de l'armée prussienne. C'était un homme d'un grand esprit, d'un grand courage, de grands talents. Prompt comme l'éclair à saisir une grande idée, il l'exécutait avec une facilité dont il trouvait dans lui seul les moyens. Le ministère le consulta sur la manière de rétablir les finances, obérées par les dépenses que les armements nécessaires, tant par terre que par mer, contre la Russie nous avaient obligés de faire. Il y avait chaque année depuis 1756 une escadre en mer de six vaisseaux de ligne, puis de dix, puis de douze, et enfin en 1762 de dix-huit, avec les frégates nécessaires. L'armée était de 28,000 et fut renforcée jusqu'à 40,000. Si on compte les transports de la Norvége d'où l'on prenait des régiments qui n'étaient point payés, ainsi que les milices danoises, hormis la petite solde des officiers, on jugera aisément que bien des millions furent dépensés annuellement. M. de Bernstorff me parla des finances et des mesures qu'on prenait pour les rétablir. Il me dit, qu'on avait cru, que les dettes pourraient monter à vingt-quatre millions, mais lorsqu'on recherche son ménage ou sa maison, on trouve toujours plus de dettes qu'on s'y attend. — La faute avait été, qu'on n'avait voulu mettre aucun nouvel impôt pendant tout ce temps; feu le Roi s'en

défendait absolument. Il aimait trop son peuple pour l'en charger, mais ce fut au retour de l'armée de Mecklenbourg que l'ordonnance du roi parut touchant la capitation (Kopfsteuer), qui devait rapporter pour lors 1,400,000 écus par an. Ce fut alors qu'on prit la résolution de vendre les domaines royaux, qui ne donnaient que très-peu de chose, et comme on réservait la moitié du prix de la vente dans la terre, dont les intérêts montaient bien plus haut que le rapport précédent des domaines même, on crut cette opération très-profitable. Elle devint très-utile au pays par la suite, comme c'est de là qu'il faut commencer à compter l'amélioration de l'agriculture, une circulation plus considérable d'argent et une espèce de réveil dans tout ce qui concernait les terres et leurs produits. — Mais je reviens au jeune Roi.

Lorsque le Roi fut rentré en ville de Frederiksberg et que le catafalque fut achevé dans l'église du château, le Roi s'y rendit ; je l'y accompagnai seul. Nous y rencontrâmes les deux princesses et nous entrâmes avec elles dans la tribune royale, d'où on pouvait tout voir. Il ne me parut pas que les pensées royales se réunirent sur le but de ce catafalque. Le Roi avait peu connu ses enfants, qu'il ne voyait que rarement. Les deux jeunes Princes étaient avec leur gouverneur pendant tout l'été à Frédériksberg et les princesses à Fredensbourg, où elles ne descendaient chez la Reine que l'après-midi au café, où le Roi ne venait point. Ce fut, je crois, à cette occasion que j'eus la première pensée que, dans les circonstances où je me trouvais, je pourrais épouser peut-être la princesse cadette, qui n'avait alors que seize ans, et pour laquelle je savais qu'il n'y avait aucun plan de mariage. Elle était fort jolie, très-bien faite et avait quelque chose de fort spirituel, doux et bon dans la physionomie, malgré l'extrême gêne et raideur de son éducation. Cependant je ne lui en témoignai rien, quoique je la voyais alors tous les jours, ou à table, ou aux soupers de la Reine-mère. Le Roi entama lui-même un jour une conversation qui

détermina l'affaire. Il me parla de but en blanc, comment il pourrait me fixer tout-à-fait en Danemark, et qu'il voulait que je m'y établisse tout-à-fait. Je lui répondis, que je ne demanderais pas mieux. Il me demanda alors, qui je voudrais et pourrais épouser. Je lui répondis: „Cela dépendra absolument de Vous, Votre soeur cadette n'étant point promise, et je me trouverai très-heureux si Vous voulez me l'accorder." — Il me sauta au cou et me dit: „Ja, das soll gewiß geschehen!" — Je le priai d'aller un peu bride en main, comme cette affaire pourrait trouver encore plusieurs difficultés avant de pouvoir s'arranger. Il la confia cependant peu après à la Reine-mère, qui en eut une grande joie, mais il fallut passer par le ministère. Ce ne fut qu'au printemps suivant, dans le jardin de Frederiksberg, que la chose éclata, et l'opposition de plusieurs fut extrême, qui croyaient voir dans mon union avec la famille royale, quoique cousin germain du Roi, une élévation si prodigieuse en faveur, que je les dominerais tous. On proposa au Roi de me donner avec la Princesse vingt-mille écus annuellement. Le Roi voulut me donner alors en même temps la dot d'une Princesse danoise de cent-mille écus Banco, mais je la refusa. Il ordonna néanmoins au Comte de Bernstorff de l'insérer dans le contrat de mariage, qui, sortant du cabinet du Roi à Frederiksberg, me montra cet article qu'il avait écrit par son ordre. Je lui dis: „Je vous conjure de rentrer et de dire au Roi, que je n'accepterai rien que ce que je lui avais dit dès le commencement." Ce fut alors mis dans le contrat, que, si un jour moi ou ma descendance mâle parvenions à la régence de la Hesse, les vingt-mille écus cesseraient et je recevrais la dot susdite, et de même que, si je n'avais point de descendance mâle, ou si elle s'éteindrait, les vingt-mille écus cesseraient et la dot serait payée à la descendance féminine qui resterait. La déclaration se fit à Hirschholm en Juin 1766. Peu avant on rechangea le ministère de guerre. M. de Roemeling les perdit tous deux. Celui de la marine fut confié au Comte Danneskjold, qui entra

au conseil. Le général Hauch eut ad interim celui de la guerre. On proposa un nouveau collége de guerre qu'on offrit au Comte d'Ahlefeld, mais qui s'en défendit, peut-être pour n'avoir point de collége et pour remettre les choses sur l'ancien pied. Mais ce n'était pas l'intention du Roi, qui avait dès le commencement de son règne goûté extrêmement le général Huth. Il le nomma tout-à-coup, sans que celui-ci en sût un mot, lieutenant-général. Il avait beaucoup de confiance en lui. On en profita pour lui donner toutes sortes de notions très-désavantageuses du Danemark et des personnes à la tête du gouvernement. Je nommerai principalement parmi elles M. de Borke, ministre de Prusse, avec qui j'étais assez lié ce temps-là, et qui venait souvent me voir, et le Comte Goerz, colonel de cavalerie. Ces messieurs me firent beaucoup de chagrin. Lorsque je revenais le soir au logis, Huth ne m'entretenait que de toutes les plaintes qu'il avait entendues contre le gouvernement. Je le priai au nom de Dieu de ne point se mêler de ces choses. Mais son zèle pour le bien, son attachement réel pour moi et celui qu'il commençait à se ressentir pour le Roi, le forçait à faire un plan d'amélioration des gouvernants en Danemark, dont il ne savait rien et qu'il ne connaissait point. J'ignore s'il en a parlé lui-même au Roi, mais il est sûr que ce fut dans ce temps-là que le Roi donna des audiences à mon insu à M. de Borke et au Comte Goerz. Le premier voulait être ministre des finances. Le Roi me parlait tous les jours de l'établissement d'un nouveau collége de guerre, dont je devais être le président. Je le priai de m'en dispenser, mais il y avait des gens officieux qui l'y poussaient à mon insu. Le comte d'Ahlefeld lui-même fit proposer au Roi sous main d'arranger la chose de la manière suivante. Je devais être président. Il voulait être sous-président. Il devait y avoir un second collége, subordonné à celui-ci, nommé le commissariat. Le premier devait être nommé: „Hoher Kriegsrath". Le Roi goûta fort le projet, mais ne voulait point de vice-président.

Je fus obligé de lui représenter que le grand parti que le Comte d'Ahlefeld avait dans l'armée et dans la ville, ne permettait pas de l'exclure. Le Roi céda à ces raisons, et je fus obligé d'accepter la présidence, au moment où j'aurais désiré pouvoir ne m'occuper que des premières douceurs du mariage. Mais jamais temps ne fut plus orageux. Les intrigues allaient sous main chez le Roi et furent principalement dirigées contre M. Hartwig de Bernstorff, mon ami intime et l'homme le plus utile et le plus mérité de la monarchie. Mon mariage se fit le 30 août 1766 en ville, où nous nous rendîmes de Hirschholm. Ce fut dans ce moment même que les intrigants parvinrent avec facilité à persuader au Comte Danneskjold, qui ne demandait pas mieux, d'attaquer M. de Bernstorff chez le Roi lui-même. C'était un homme qui avait rendu de grands services sous Chrétien VI. par la restauration de la flotte danoise et la construction de la docque. Toutes les voix étaient pour lui. Le général Huth m'en parlait sans cesse, et le Roi lui-même était fort porté pour lui, à cause du bien qu'il en avait appris. Je l'étais aussi, par la même raison, et comme le Roi avait grande envie de donner à la nation une preuve de ses sentiments, je crus effectivement qu'en remettant le Comte Danneskjold à la tête de la marine, le Roi y gagnerait dans l'amour de son peuple et dans la manutention de son département. Il arriva encore une circonstance qui lui ouvrit l'entrée du conseil. La reine Sophie-Madeleine détestait le Comte de Moltke qu'elle croyait avoir mis du refroidissement entre elle et feu le Roi, son fils. Elle me parlait continuellement contre lui, et désirait que le Roi s'en défît. Toutes mes représentations sur le danger d'accoutumer le Roi à renvoyer ses ministres n'aidaient à rien. Elle parlait fort souvent au Roi contre lui et le priait de le renvoyer. Le Roi m'en parla souvent. Je ne remarquai que trop dans ce Prince la velléité qu'il avait, de changer de ministres. Il croyait par là prouver son pouvoir et se tirer de la gêne que les anciens ministres lui inspiraient, qu'il ne nommait que „les perru-

ques". Aussi était-ce la mode d'alors, que les ministres portassent des perruques allonges*), au moins dans le conseil et à la cour du Roi. Après la déclaration de mon mariage nous allâmes à Wallöe, chez la Reine-mère, protectrice de cette abbaye de dames. J'allai seul avec le Roi en voiture, où il recommença à me parler, que c'était nécessaire de donner son congé au Comte Moltke, que la Reine-mère l'en pressait tous les jours, et que tout le monde parlait mal de lui. Je vis que la bombe était prête à éclater. Je répondis au Roi que je croyais qu'on se trompait sur les griefs contre ce ministre, mais que, s'il avait décidé de complaire à la Reine, sa grand-mère, je le priai de me permettre d'adoucir la chose au possible, et qu'il valait mieux que cela se fît à un endroit où le Roi était chez la Reine, comme on le regarderait d'autant plus comme occasionné par elle, et comme une complaisance du Roi pour sa grand-mère. Le Roi l'approuva et me laissa les mains libres. M. de Pless, grand-maître des cérémonies, un des plus anciens amis du Comte Moltke, était à Wallöe comme proviseur du chapitre. Ce fut à lui que je m'adressai en arrivant à Wallöe. Je le mis au fait de tout, et le priai de se rendre le plus tôt possible chez le comte Moltke à Bregentved, où il s'était rendu pour quelques semaines, et qui n'est qu'un mille de Wallöe, et de lui dire les circonstances de ma part, sans lui rien cacher, que j'étais persuadé qu'une lettre de sa part au Roi, où il lui demanderait sa retraite de ses charges sous Frédéric V., dont la mémoire lui était encore trop présente, préviendrait toute altercation désagreable et un congé moins satisfaisant et peut-être disgracieux. M. de Pless y alla le lendemain matin. Il revint au dîner et porta une lettre au Roi du Comte Moltke, où il lui demandait sa démission en peu de lignes. Il me fit en même temps remercier. Le Roi fut content que la chose s'était passée ainsi. La Reine-mère fut radieuse de joie et m'embrassa, me disant que je l'avais comblée de joie. Je lui

*) ɔ: perr. à noeuds, à trois marteaux.

répondis: „Ich wünsche, daß es keine üblen Folgen auf den König haben möge". Le comte Danneskjold reçut sa place dans le conseil.

J'ai dit que les intrigants profitèrent des jours mêmes de mes noces, ainsi que des suivants que nous passâmes à Copenhague, pour faire la mine dont l'explosion devait être si nuisible à l'état. On me la cacha soigneusement, et le Roi, qui me confiait tout d'ailleurs, fut forcément prévenu de ne m'en rien dire. Enfin le 4. de Septembre, jour de naissance de la Reine Julie-Marie, qui ne sortait encore point, à cause de son profond deuil, il y eut grand appartement à la cour. L'après-midi le Roi vint tout-à-coup dans ma chambre et me confia l'affreux plan de renvoyer M. de Bernstorff, en l'accusant le lendemain au conseil, en présence du Roi, d'avoir commis un crime en donnant une résolution du collége de commerce qui abolissait un ancien rescrit royal sans conséquence. J'avoue que j'étais excédé de cette horreur. Je prouvai au Roi la futilité de l'accusation non seulement, mais aussi la perte de son honneur, de sa réputation, de sa gloire aux yeux de toute l'Europe. Je lui dis franchement que dans la situation où je me trouvai près de lui, il était impossible que l'on pût croire, que le Roi eût fait une chose de cette magnitude sans qu'il eût daigné de m'en parler, que je me voyais absolument hors d'état de rester chez lui, que j'étais obligé de tout abandonner, que le moment que M. de Bernstorff partirait, je serais obligé d'en faire de même, pour prouver que je n'y avais point de part, que la chose était trop atroce et ferait un trop affreux éclat dans le pays et dans l'étranger pour pouvoir penser à ma situation, à ma femme et à mon attachement pour le Roi, que tout était perdu pour moi. Le Roi me sauta au cou, versait de chaudes larmes et me priait au nom de Dieu de ne pas l'abandonner, mais il ne voulut point démordre de la parole qu'il avait donnée à tous ces intrigants, ne point se laisser ramener à d'autres sentiments par moi. Il était tenu d'aller à l'appartement. Je rencontrai, en accompagnant le Roi chez lui, M. de Bernstorff

allant chez moi. Je le priai de m'y attendre, et je lui dis ensuite de quoi il était question. L'appartement se tint dans les chambres de la Reine régnante, car on devait souper dans la salle d'appartement. Le Roi était fort embarrassé. On voyait l'agitation sur bien des visages. Le Comte Danneskjold vint m'accoster. Je le priai de venir avec moi dans l'antichambre du Roi, où nous étions seuls. Je lui dis tout nettement la noirceur de son action vis-à-vis de M. de Bernstorff, qui devait être disgracié de la manière la plus éclatante, sans la moindre raison, après les services les plus éminents, que le profond secret que lui et tous ceux qui s'étaient liés avec lui, avaient gardé à mon égard de ce projet inique, prouvait assez qu'on savait agir directement en cela contre mes sentiments; que j'en, étais indigné et que j'avais déjà demandé ma retraite au Roi comme une suite de ce que je l'avais proposé, lui, à Sa Majesté pour les plus éminentes charges de l'état. Il commença par balbutier, mais fut obligé de convenir de l'atrocité du procédé, et me dit qu'il allait d'abord chez le Roi, qui était dans l'appartement, (?pour lui proposer) de mettre M. de Bernstorff comme „Statholder" des comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst, et m'envoya Huth de l'appartement pour me parler, auquel je fis sentir clairement l'horrible rôle qu'on lui fit jouer, dans un pays qu'il ne connaissait point du tout, et à une cour dont il n'avait pas la première notion. Il fut fort surpris d'apprendre que je voulais partir, et commença à sentir les embarras où il m'avait plongé. Après le souper j'entrai chez le Roi, comme à l'ordinaire, pour lui dire le bon soir. Il était fort embarrassé et m'assura qu'il voulait tout faire pour M. de Bernstorff. Je lui répondis seulement, qu'il savait l'obligation où je me trouvais, d'abandonner tout, si M. de Bernstorff était renvoyé. En sortant de sa chambre, le lecteur du Roi, Reverdil, y devait entrer. Il avait déjà entendu la terrible nouvelle. Je lui dis à l'oreille: „Demandez aussi votre retraite, puisque vous seriez le premier qu'on renverrait, comme adhérent de M. de Bern-

storff!“ — Il le fit, et le Roi, déjà fort ébranlé, entra en matière avec Reverdil et finit par écrire un billet au Comte Danneskjold, que l'affaire touchant M. de Bernstorff ne devait point paraître le lendemain au conseil. Le Roi parla après le conseil à M. de Bernstorff, qui lui demanda la permission de lui donner un mémoire justificatif, ce que le Roi accepta. Cette pièce fait un honneur infini au Comte de Bernstorff et se trouve imprimée dans plusieurs livres. Cette affaire fut malheureusement le signal de toutes les intrigues. On remarqua bientôt la facilité de s'approcher du Roi, et de lui donner en des audiences, plus ou moins longues, les notions les plus fausses, les dénonciations les plus mensongères. La cour alla après la fête de la Reine à Frederiksberg. Ce fut là que le Comte Danneskjold, dans l'idée sans doute de se replâtrer avec moi, suggéra au Roi celle de me placer au conseil, pour tenir une espèce d'équivalent entre lui et M. de Bernstorff, contre lequel il s'était déclaré. Le Roi descendit dans ma chambre et me dit que je ne devais point le refuser, que c'était absolument nécessaire. Je fus obligé d'accepter, quelque répugnance que j'eusse. L'après-dînée le Comte Danneskjold vint chez moi et me dit que les gages d'un ministre du conseil étaient vacants, ils étaient de 8000 écus alors, et qu'ils m'étaient destinés. Je lui assurai que je n'accepterais point d'autres gages que ceux que le Roi m'avait déjà assignés, et que je n'accepterais plutôt pas le poste de ministre au conseil. — Telle fut mon entrée au conseil et le commencement de mon étude politique. M. de Bernstorff se faisait un plaisir de m'instruire, et c'est sur ses leçons que toutes mes connaissances ont été basées. J'avais donc aussi des séances au nouveau collége, nommé le „hohe Kriegsrath“. J'avais été nommé le jour même de mon mariage, à l'âge de vingt-un ans, grand-maître d'artillerie, avec le rang de général d'infanterie, et j'avais les gardes. On avait placé dans le „hohe Kriegsrath“, outre le Comte d'Ahlefeld, le général Huth et trois autres députés. A la première séance le Comte d'Ahlefeld prit

les papiers du rapporteur devant lui et lut le „rotulus expeditionum", c'est-à-dire le contenu de chaque lettre, représentation etc. entrées au collége. Je me rappelle qu'il proposa sur-le-champ des pensions pour dix femmes ou veuves d'officiers. Huth sautillait de rage sur sa chaise, de voir dilapider ainsi le peu de fonds que nous avions, et j'étais assis entre ces deux messieurs, sûr d'avance des scènes les plus vives entre eux. Le grand point auquel on devait travailler, était le plan de l'armée. Le Comte d'Ahlefeld aurait voulu reprendre, au moins pour la plus grande partie, l'ancien plan et ses abus. Huth ne pensait principalement qu'à l'artillerie. Je parlais souvent au Roi du mien, tâchant de lui donner des idées entre lesquelles il pût décider, pour qu'il restât ensuite immuable, étant alors le sien. C'était une grande perte que celle du général Finck, qui était mort dès les premiers temps de l'avénement du Roi au trône. C'était un bien brave homme et fort habile et sage. Je l'ai beaucoup regretté. J'ai appris de lui bien des anecdotes intéressantes de l'armée prussienne et de son grand Roi. C'était un digne homme. Son malheur à Maxen lui coûta la réputation la mieux établie, la faveur et la confiance de son maître. Sa mort fut une suite de son chagrin.

Je crois devoir reprendre à présent le récit de ma liaison intime avec le Roi, pour montrer ensuite les gradations par lesquelles je perdis peu à peu la tendresse et la confiance dont il m'avait honorées.

2. Janvier 1817.

Ce jeune Prince, doué de la plus jolie figure possible, de la physionomie la plus agréable, la meilleure grâce en tout ce qu'il faisait, dansant à merveille, montant fort bien à cheval, inspirait de l'amour quand il voulait. On ne pouvait s'empêcher de croire que son coeur répondait à son extérieur. Il manquait entièrement d'application, mais avait beaucoup d'esprit, qui était très-vif même, avait la repartie extrêmement prompte,

très-gaie, fort bonne mémoire, en un mot, un jeune homme charmant, qu'on ne put qu'aimer. Peu après son avénement au trône il se coiffa de l'idée de vouloir devenir un grand militaire, et s'imagina qu'il surpasserait le grand Frédéric. Il regrettait souvent d'être né sur le trône, et croyait qu'il aurait pu s'élever même jusque-là par ses talents et par ses mérites, s'il avait été né dans les plus basses classes. Il avait une passion démesurée de connaître des femmes, n'ayant cependant jamais trouvé un objet sur lequel ses pensées s'étaient fixées. Il avait reçu des principes très-sévères sur la religion, qu'il ne savait combattre, et qu'il voulait, pour cette raison, absolument annihiler. Nous parlions souvent religion, où je tâchais d'adoucir la sévérité de la sienne, en le ramenant à l'amour de Dieu. Entre autres je me rappelle qu'une après-dînée où je vins chez lui, je le trouvais fort occupé de devoir communier le lendemain. Je lui en parlai comme de l'acte le plus heureux et le plus signifiant de la religion. Nous en parlâmes longtemps et il était fort touché, lui prouvant par-là même, qu'il était impossible que Jésus-Christ n'eût point existé et rempli par son sacrifice les paroles même de l'institution de la Sainte Cène, puisque même depuis le commencement du christianisme toute secte, quelle que fût sa doctrine et son hérésie, avait pourtant conservé la Sainte Cène. Nous priâmes alors ensemble avec beaucoup de ferveur, et il fut fort ému. Montant peu après chez la Reine-mère, il entra dans la chambre en lui disant: „Das wird Grammama nicht rathen, was wir zusammen gemacht!" La Reine ne pouvant le deviner, il dit: „Wir haben zusammen gebetet und sind recht fromm gewesen!" et voulait se crever de rire, en se réjouissant extrêmement. — — —

Le jeune Roi était à peine entré à Christiansbourg qu'il eût, pour ainsi dire, une affaire d'honneur avec son page de la chambre. Celui-ci était un très-honnête et bon garçon. Le Roi, avant de se coucher, soutint la thèse, qu'un Roi qui était en même temps grand général, était bien plus qu'un autre Roi.

L'autre, voulant prévenir sans doute les idées militaires ambitieuses du Roi, se crut obligé de défendre vivement le contraire. Le Roi se fâcha extrêmement, et les raisonnements de l'autre lui attirèrent à la fin toute la vivacité du monarque, qui lui donna un soufflet. Il alla le lendemain matin se plaindre au Comte Reventlow, grand-chambellan, qui avait été le gouverneur du Roi. Le Comte R. crut que cette affaire ne devait point être passée sous silence, et on fit écrire par ledit page de la chambre une lettre sur le point d'honneur d'un gentilhomme au Roi, où il prodigua des sentiments que le Roi savait bien qu'il ne connaissait guère. La lettre fut datée de Kjoege où il prétendait s'être rendu. Le Roi prit la chose en assez mauvaise part, et le Comte Reventlow, venant peu après le tancer sur cette affaire, le Roi ne le prit pas trop bien à celui-ci; la chose en resta là, et l'autre revint de la chambre où il s'était caché, le Roi ayant témoigné qu'il n'avait rien contre l'homme, et que ce n'était qu'un moment de vivacité contre une opposition qui lui avait déplu.

Ces sortes de petites scènes étaient journelles et ne contribuèrent pas peu à faire prendre au Roi un ton plus haut. Il se brouilla un jour totalement avec le grand-chambellan, au point que celui-ci tomba presque évanoui. Le Roi s'effraya alors, et chercha un verre d'eau pour lui en faire boire; il se remit, mais voulut se retirer du service. La Reine Sophie-Madeleine, qui le protégeait beaucoup, m'envoya chercher et me pria pour tout de replâtrer cette affaire, qui avait été poussée trop loin des deux côtés. Lorsque je vins chez le Roi, il m'en parla d'abord, et me donna occasion de lui représenter le tort qu'il se faisait aux yeux du public, en écartant d'abord son ancien gouverneur, et que je ne parlais uniquement que par vrai attachement pour lui. Il voulait bien suivre ma représentation et fit chercher le Comte Reventlow, lui parla avec amitié et le pria qu'il n'en fît plus question.

Les représentations que j'étais souvent obligé de faire au Roi, contre ses opinions décidées, ne pouvaient que rendre nos conversations journalières moins agréables qu'au commencement. En attendant tout allait encore bien, et le Roi sentait que je n'avais d'autre intérêt en tout ce que je lui disais que son propre bonheur. Mais peu à peu commencèrent les disputes sur la religion. Son désir des femmes et la sévérité de ses principes religieux étaient en opposition continuelle. Il ne sut qu'un moyen à la fin, après avoir parlé aux mêmes intrigants dont il fut question plus haut, et qui lui inspirèrent les principes les plus relâchés sur la religion, que de vouloir contre sa propre conviction se brouiller avec elle. Je ne m'en aperçus qu'à ses humeurs très-noires, son ton de gaieté changé en propos aigres, et cherchant seulement des occasions de disputes sur des riens. Voyant ce désir presque insurmontable de se livrer aux débauches, je crus de mon devoir de lui dire franchement et de lui représenter, qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de conclure le plutôt possible son mariage avec la Princesse qui lui était promise. Il regardait le mariage comme la plus grande gêne. J'étais promis dans ce temps-là, et j'en parlais bien différemment. Il me chargea alors de parler au Comte Bernstorff, auquel je déclarai l'état où les choses étaient, cependant avec adoucissement. Le Comte Bernstorff sentit fort bien les choses, et me dit qu'il hâterait tout au possible. Il fut question du choix d'une grand-gouvernante. La Reine Sophie Madeleine, les Comtes Bernstorff et Reventlow croyaient avoir un trésor dans Madame de Pless, qu'ils regardaient comme l'unique personne digne de cette charge et qui la remplirait à merveille. Lorsqu'on me mit à la confidence, je frémis, mais j'étais accoutumé à ployer, et le Comte Bernstorff et la Reine surtout me prièrent de sonder le Roi à son égard. Le Roi ne fut pas tout-à-fait content de la proposition. Il éclata cependant de rire, la connaissant assez, et l'accepta plus facilement que je n'aurais cru. On fut comblé de joie de cet excellent

choix, et Mme de Pless alla à la rencontre de la Reine à Altona. Tout était préparé pour sa venue à Copenhague et pour les noces. Au sortir du conseil un jour arriva une estafette de Mme de Pless, qui disait assez froidement au Comte Bernstorff, que la manière dont cette tournée était arrangée, pourrait fatiguer la Reine, et qu'elle avait prolongé d'un jour le voyage de sa maîtresse. J'avoue que je ne pus m'empêcher de rire en voyant la surprise de ces messieurs, qui voyaient Mme de Pless changer les ordres précis du Roi. Les Comtes Bernstorff et Reventlow et moi, nous étions à parler de cette lettre, et le Comte Bernstorff se décida de renvoyer sur le champ une estafette à Mme de Pless, que tous ces gîtes et relais en chemin étant commandés, il était impossible de changer quelque chose aux ordres du Roi. La Reine arriva donc à Rothschild fort heureusement, et le Roi s'y rendit avec son frère, le Prince Frédéric. Je fus aussi du voyage. La Reine avait une physionomie très-agréable, fort blanche, beaucoup d'embonpoint pour une jeune personne de seize ans. Je suis obligé de dire que cette Princesse, si elle avait eu un époux raisonnable et qui l'aurait aimée et guidée, aurait peut-être fait l'ornement du trône. Un enchaînement de circonstances que je n'aime point à me retracer, la conduisit au plus grand malheur. Le Roi se mit en voiture avec la Reine et la conduisit à Frederiksberg, où la Reine logea jusqu'à son entrée en ville. Le Roi venait dîner et souper à Frederiksberg. Il y avait les trois soirées bal. On dansa le „Kehraus". Le Roi était fort gai. Il dansait avec la Reine. Je menais le „Kehraus" avec ma femme. Tout d'un coup le Roi me dit: „Führen Sie den Kehraus durch alle Zimmer!" Je passai par quelques salles qui sont dans le même étage, et en venant dans l'antichambre de la Reine, le Roi m'ordonna d'entrer dans ses chambres; ce que je fis. Mme de Pless se jeta comme un dragon à ma rencontre et me dit que jamais je ne passerais par les chambres de la Reine. Le Roi, dans la vivacité de la danse, entendant cette apostrophe, me cria:

„Bekümmern Sie sich doch nicht um alt Weibergewäsch!" Je continuai la danse, passai par la chambre de la Reine, et repartis de l'autre côté. Mme de Pless fit un bruit épouvantable, et tout tomba sur moi. Ceci déplut prodigieusement au Roi. — La Reine se lia d'abord fort intimement d'amitié avec ma femme, qu'elle nommait son chevalier. Elle me témoignait aussi beaucoup de confiance et de bonté. L'entrée se fit avec beaucoup de magnificence, et tout alla d'après les étiquettes et cérémonies prescrites. Le dîner se fit en famille. Le Roi, les trois Reines, ma femme, la vieille Princesse Charlotte, grand-tante du Roi, et moi. Les trois Reines étaient assises ensemble, et le Roi s'assit vis-à-vis, à côté de moi. Le soir la bénédiction nuptiale fut donnée dans l'église de Christiansbourg. Il y eut table de cent couverts dans la salle d'appartement, et les mariés furent conduits dans leurs appartements. Je fus encore chez le Roi, qui m'entretint longtemps sur sa position présente. Je le félicitai sur son bonheur, lorsqu'il fut appelé pour rentrer dans l'appartement de la Reine, et je lui souhaitai la plus heureuse union. Mes voeux ne furent malheureusement pas exaucés.

Mais il faut que je reprenne une circonstance fort remarquable, c'est le mariage et le départ de la Princesse aînée, soeur du Roi, Sophie-Madeleine, pour la Suède. L'ambassadeur suédois, M. le Comte de Horn, venu pour la demander, les noces se firent dans l'église du château. La Princesse paraissait contente du sort qui l'attendait. Après les noces on alla à Hirschholm chez la Reine-mère. Nous y passâmes quelques jours et nous rendîmes alors à Kronenborg. Le Prince-royal de Suède était à Helsingborg. Il avait demandé au Roi dans une lettre, de vouloir m'envoyer à Helsingborg. La Princesse-royale de Suède passa le Sund dans une grande chaloupe danoise, accompagnée de beaucoup d'autres. Je partis une heure d'avance sur une chaloupe royale, accompagné du ministre de Danemark en Suède, M. de Schack. Je fus reçu très-poliment sur le pont de Helsingborg, et mené tout droit à la maison du Prince-royal,

ensuite Gustave III, qui me reçut à bras ouverts. C'était un Prince doué de beaucoup d'esprit, et qui avait eu une éducation très-recherchée, mais il avait quelque chose de faux dans la physionomie, qui me frappa d'abord. Il me combla de politesses. Lorsque la Princesse-royale s'approcha, il se rendit au pont et je l'y accompagnai. J'étais à côté de lui, lorsqu'il la vit se lever de sa chaloupe pour descendre à terre. Il s'écria tout haut: „Dieu, qu'elle est belle!“ Il est vrai, qu'elle avait un port très-majestueux et très-beau; en tout elle était belle, lorsqu'elle était en grande parure, grande, avait de grands et beaux yeux et beaucoup de bonté dans la physionomie. Le Prince-royal lui donna la main et la conduisit à sa maison. Le pont était couvert d'un drap bleu à couronnes, la rue d'un drap bleu; les maisons qu'occupait le Prince-royal, étaient peu éloignées les unes des autres. C'étaient sans doute les meilleures de Helsingborg, qui alors au moins n'avait que des maisons d'un étage et beaucoup de chaumières. — Les dragons de Scanie bordaient les rues, grands hommes et petits chevaux, les uniformes du temps de Charles XII. Tout avait l'air bien singulier et bien mesquin. On dîna à une grande table à fer à cheval. Il y eut bal le soir dans la maison du Prince-royal, où on avait arrangé une salle sur le galetas. On y avait pendu, au lieu de tapisseries, des couvertures de chevaux de mains avec des armes et autres meubles, pour couvrir les côtés de cet appartement. Le bal commença. M. de Llano, envoyé d'Espagne en Danemark, étant aussi venu à Helsingborg, qui dansait fort bien, mais était d'une taille et d'un embonpoint qui exigeait une solidité à la salle du bal, qui manquait entièrement à celle-ci, commençant à danser avec sa vivacité ordinaire, la salle fut prête à crouler. On cessa la danse jusqu'à ce qu'on eût étançonné ce galetas avec des poutres dans la salle d'en bas. On tâcha de rassurer les dames, et le bal continua. Lorsque je pris congé du Prince-royal, il me dit qu'il avait une prière très-instante à me faire de la part de ses augustes parents,

c'était, que le Roi voulût bien rappeler M. de Schack, son envoyé à la cour de Suède, qui n'était rien moins que bien porté pour la cause de cette cour, mais qui tenait entièrement avec le parti opposé. Je répondis au Prince-royal, que je ne manquerais point de m'acquitter de cette commission auprès du Roi, et que je ne doutais point qu'il ne l'accorderait d'abord. Je crus ne devoir point cacher à M. de Schack, le lendemain, la commission dont j'étais chargé. Il fut extrêmement reconnaissant de ma confiance, et me dit qu'il quitterait avec joie ce poste. Lorsque je revins à Fredensborg où le Roi se trouvait, je lui fis un rapport très-exacte de l'état des affaires, comme je les avais trouvées en Suède, et lui parlai aussi de cette commission. Il répondit qu'il fallait d'abord en parler à M. de Bernstorff, qui vint le lendemain, et il fut décidé que M. de Schack serait rappelé sur-le-champ, mais rien ne prouva mieux la situation des affaires à Stockholm d'alors, que la prière officielle qui vint sur-le-champ du ministre des affaires étrangères au nom de son souverain, que M. de Schack dût encore au moins rester une année en Suède, et on dut y consentir. —

Dès le commencement du mariage du Roi, les intrigants eurent beau jeu contre moi. De tout côté se formait un parti qui voulait ôter au Roi l'estime, l'opinion et l'amitié qu'il avait pour moi. En parlant contre la religion, on fit des bons-mots sur ma crédulité et ma faiblesse. Ce qui me fit le plus de tort chez lui, fut qu'ils parlèrent de moi comme de son favori, idée qui le fâchait d'abord, malgré qu'il savait que je ne m'étais jamais géré comme tel, et que je me retirais tous les jours de plus en plus, depuis que nos sentiments contrastaient à un si haut degré. Peu à peu on m'avertit des propos bien désavantageux que le Roi tenait contre moi à bien des gens. Je n'y opposai d'autres armes qu'une tranquillité parfaite, la prière à Dieu de me tirer d'une situation réellement affreuse, journellement en danger de ma vie, et sachant la haine qu'il me témoignait, et dont celle qu'il avait pour la religion, était peut-être

un des plus grands motifs. Il y avait souvent table de famille chez les Reines Sophie-Madeleine et Julie-Marie. A peine avait-il mangé sa soupe, qu'il sortait pour appeler des pages et faire toutes sortes de badinages, qui dégénéraient souvent à mettre l'épée à la main, et alors ordinairement il me poursuivait et devenait bientôt comme furieux. La vieille princesse Charlotte servait de jouet à son esprit et à ses bons-mots. Cela passait encore, lorsqu'il la nommait: „Du Tochter Friedrichs IV!" alors elle se radoucissait et riait, mais on la tourmenta si fort et à la fin d'une manière si odieuse, qu'elle se retira entièrement dans sa chambre et qu'elle ne voulait plus paraître, ni à dîner, ni à souper. Ça coûta cher au Roi et à la maison royale, car elle laissa tout son bien très-considérable en terres et surtout en pierreries non au Roi, comme elle s'était expliquée souvent, mais à un institut de pauvres. Aussi le dernier badinage avait été trop fort. Le premier page du Roi, Warnstedt, se masqua par son ordre dans un sauvage, masque que j'avais porté au dernier bal, et entra dans les chambres, où la famille était assemblée après le dîner, sur tous les 4*). Cette pauvre Princesse, qui n'avait jamais vu quelque chose de pareil, jetait de hauts cris, et il s'approchait toujours de ses pieds; elle voulait fuir hors de la chambre. On lui assura que c'était un page. Elle parut s'évanouir et s'assit à côté de l'antichambre sur une chaise. Le Roi alla vite chercher un verre d'eau et le lui donna. Elle en but un peu, et comme on faisait moins d'attention à elle dans ce moment et n'ayant qu'un pas à la porte, elle ouvrit la porte — le gentilhomme de chambre ouvrit les deux battants et fit une grande révérence — pour ne plus revenir.

Le nouveau plan militaire du „hohe Kriegsrath" n'était point décidé encore. Le Comte d'Ahlefeld voulait l'ancien. Celui que j'avais ébauché, avait été dressé sur la table du Roi, discutant chaque matière, chaque dépense avec lui, et établissant chaque différente partie avec son approbation bien pondérée.

*) ɔ: marchant à quatre pattes.

En attendant je ne venais presque jamais chez le Roi sans entendre les plus fortes diatribes contre la religion, les propos les plus inhumains et les moins analogues à mon coeur. Je le priais souvent de ne point dire des choses qu'il ne croyait pas, à quoi cela était bon, et pourquoi il voulait m'affliger. Il se fâchait alors, que je ne voulusse pas croire que c'était son sérieux. Dans d'autres moments il voulait bien me témoigner de l'amitié, mais je ne m'y fiais pas. Entre les intrigants survenus depuis, était le Comte de Rantzau-Ascheberg, qui pour le moment fit aussi fortune chez le Roi dans cette classe. J'appris que le Roi avait fait venir alors le Comte de St. Germain et avait eu plusieurs conversations avec lui. Peu de nouvelles me furent plus agréables. Aussi pris-je la première occasion pour dire au Roi, que j'apprenais avec plaisir qu'il avait repris confiance dans le maréchal, qu'il avait écarté l'année passée, et que j'étais très-éloigné de vouloir un moment difficulter au Roi ce changement dans l'administration de l'armée, que je n'y avais jamais rien fait que par son ordre ou par son approbation, que je mettais donc toutes mes charges à ses pieds, et lui demandais la permission d'aller, au moins pour quelque temps, à Hanau, chez ma mère. Ceci était au commencement de Mars 1767, en sortant de la haute justice, où j'avais encore fonctionné comme commandant des gardes à pied. Le Roi parut fort frappé et me donna quelques bonnes paroles. Je lui dis que je croyais lui rendre le meilleur service en m'éloignant; qu'au reste, s'il voulait faire un établissement pour ma femme et pour moi, et me nommer stathoudre des duchés de Slesvic et de Holstein, je l'accepterais avec reconnaissance et lui rendrais tous les services dont je serais capable. Le Roi l'accorda sur-le-champ, mais parut très-mécontent de ce que je voulais le quitter. Le Comte Saldern, ministre de Russie pour négocier le troc du Holstein avec l'Oldenbourg, s'était pris d'amitié pour moi, vint, dès qu'il l'apprit, chez moi, en me disant avec la plus grande vivacité, qu'il était impossible que je quittasse le Roi, que

j'étais le seul homme qui le menait au bien et prévenait le mal, et que tous les autres qu'il connaissait autour du Roi, faisaient le contraire, qu'il avait ainsi fait son rapport à Pétersbourg et que le Roi lui ayant dit lui-même de lui parler sur toute chose à coeur ouvert, il allait sur le champ en parler au Roi. Je le conjurai de n'en rien faire, que j'étais content et heureux, mais il alla chez le Roi, qui lui répondit que c'était moi qui l'avais désiré et que je pouvais volontiers rester à Copenhague et dans le conseil, et voilà ce que le Roi me dit un moment après. Je lui dis que j'espérais qu'il ne révoquerait au moins pas la permission qu'il m'avait donnée d'aller à Hanau, et cela en resta là. —

Le Comte de St. Germain eut plusieurs conférences et représentations avec le Roi, en présence d'une couple des nouveaux membres du collége. Le Roi me racontait d'abord tout ce qui avait été proposé, et se moquait prodigieusement des leçons que le maréchal lui tenait comme un professeur. Je prenais toujours le parti du maréchal, et lui disais que ce n'était qu'en le suivant à présent qu'on pouvait espérer qu'il ferait quelque chose de bon, sans quoi la confusion serait totale.

Je restai encore à peu près deux mois à Copenhague, pour assister au couronnement, où je menai la Reine. Tout était sur le même pied dans ce temps-là entre le Roi et moi. Badinant, et se fâchant; puis donnant les meilleures paroles, enfin dans la situation la plus extrême où un homme pourrait être. Il n'y avait que moi qui la connaissais parfaitement, et Reverdil. Enfin je crus devoir m'en ouvrir au Comte de Bernstorff, auquel je confiai tout, en lui disant qu'il y avait sûrement un dérangement chez le Roi. Le Comte de Bernstorff répondit, qu'il y avait malheureusement quelque chose de pareil, que le Comte de St. Germain lui en avait parlé et dit: „Le Roi a une maladie singulière et bien rare; nous la nommons en France: fou de coeur.“ — Enfin nous partîmes, ma femme et moi, pour Hanau. Nous allâmes le premier jour à Rothschild.

Le Roi et la Reine nous y accompagnèrent. Le Roi se montra au congé très-amical. La Reine fondait en larmes. Notre voyage fut heureux, et je revis avec une joie inexprimable ma mère si chérie. Ma femme en fut reçue, ainsi que de mon frère aîné et son épouse, soeur de ma femme, au mieux. La famille était fort unie, et je passai des jours heureux à Hanau. Mon frère cadet était resté à Copenhague. Il était fort bien avec le Roi et la Reine, mais ma mère, qui prévoyait un orage, ne voulait pas qu'il restât au service de Danemark, l'en rappela et le fit passer ensuite au service d'Hollande. Je trouvai à Hanau le général Huth. Ce fut au moment où le Comte de St. Germain rentra dans les affaires, qu'il demanda au Roi de disgracier le général. Le Roi le sacrifia sur-le-champ. Il reçut l'ordre de quitter incessamment Copenhague, et on lui conserva la pension de deux-mille écus qu'on lui avait stipulée à son entrée au service. Je repris avec lui mes études et mes courses militaires.

Le Roi se perdit bientôt dans les débauches, oui malheureusement dans la crapule. Il fit la connaissance de la personne la plus renommée à Copenhague. On la nommait Milady. Il courait avec elle la nuit sur les rues, brisait des lanternes, cassait les vitres, enfin, menait une vie terrible. Dans ce temps il y eut des brouilleries entre le Roi et la Reine. On prétendait que Mme de Pless y contribuait le plus, et qu'elle retenait la Reine dans bien des occasions d'avoir les moindres complaisances pour le Roi. Elle avait pris le ton fort haut avec tout le monde et prétendait comme une autre Princesse des Ursins, „daß ſie die Pfeile ſchnitzen", et que messieurs les ministres du conseil „ſolche verſchießen ſollten", ce qu'ils ne trouvaient rien moins qu'agréable et dans l'ordre de leur ancienne amie. Le Roi alla à Fredensbourg sans la Reine, et M. de Saldern, qui était son confident, l'accompagna. Ce fut de là que le Roi écrivit à la Reine pour lui témoigner son déplaisir de Mme de Pless, et qu'elle devait partir sur le champ. La

Reine fut extrêmement fâchée, et répondit au Roi qu'elle était mécontente de Mme. de Berkenthin, gouvernante du Prince-royal, et qu'elle exigeait que, si Mme. de Pless partît, celle-ci partît aussi. Le Roi ne demandait pas mieux, et ces deux dames quittèrent Copenhague, l'une pour Celle et l'autre pour sa maison à Pinneberg. En attendant, M. de Saldern concerta avec le Comte de Bernstorff et les autres ministres un plan pour retirer le Roi de son train de vie, et on convint de lui proposer de faire un voyage en Allemagne, en Hollande, en France et en Angleterre. Le Roi tôpa d'abord, et tout-à-coup un soir il arrive à Hanau devant la porte du fauxbourg. Je revins en phaéton avec ma mère de la faisanderie. Les deux princesses revenaient en wurst*) d'une promenade et étaient sur le pont de la Kinzig, et la voiture du Roi était entre les deux devant la garde. Le Roi sortit de la voiture, m'embrassa fort tendrement; je le menai au phaéton de ma mère; les princesses arrivèrent, il y eut des embrassements sans nombre. Il s'assit à ma place dans le phaéton, je me mis sur le cheval de son courier et nous allâmes tous à Phillipsruhe, où je prévins mon frère aîné, fort surpris de cette visite inattendue. Le Roi y passa huit jours; il y eut des fêtes, des bals et toutes sortes de réjouissances. Il était de la meilleure humeur du monde. Au premier bal en ville, il s'assit avec moi et me dit avec le ton de l'amitié: „Hören Sie, mein lieber Prinz, ich muß Ihnen doch was sagen. Sie werden vielleicht allerhand Sachen hören, die man über Sie gesagt hat; ich muß Ihnen nun rein sagen, ich war Ihnen bös damals, ich weiß wirklich nicht warum, und da habe ich eine entsetzliche Menge Unwahrheiten von Ihnen an alle Leut' gesagt, aber Sie müssen sich nichts daraus machen; ich bin Ihnen jetzt wieder recht sehr gut." — Je le remerciai de cette belle confidence. „Mais comment était-il possible que Vous, qui me connaissiez si bien, pouviez agir ainsi contre moi?" — „Ja, das weiß ich nicht, aber ich war Ihnen recht bös".

*) o: voiture à califourchon.

Il se rendit en Hollande, mais plus particulièrement en France et en Angleterre. Il dit des choses très-spirituelles à la cour de Louis XV. Celui-ci lui dit: „Voilà une dame (Mme. de Grammont), soeur du Duc de Choiseul, quel âge lui donneriez-Vous, Sire?“ Le Roi ne voulut point répondre. „Eh bien“, reprit-il, „elle a passé l'âge de cinquante ans“. Le Roi lui répondit: „Sire, on ne vieillit pas à Votre cour!“ — Il retournait de Versailles à Paris. Un groupe d'officiers était sur le chemin, qui tous ensemble lui crièrent: „Vive le Roi, vive le Roi!“ — Il fit arrêter la voiture, mit la tête à la portière et leur dit: „Je viens de chez lui, messieurs, et je l'ai laissé en parfaite santé!“ Les cris se redoublèrent. Un seigneur français — je n'en sais le nom — lui dit un jour, qu'il avait l'honneur d'être son proche parent. „Chut, mon cousin, je suis incognito ici!“ Enfin, il se conduisit à merveille et retourna en portant avec lui les applaudissements universels des pays qu'il avait parcourus. — M. de Bernstorff, qui l'avait accompagné, ne contribua pas peu au succès de ce voyage. Il retourna à Copenhague, où il fut reçu aux acclamations publiques.

Encore avant de venir à Hanau, le Roi m'avait nommé stathoudre des duchés. Je m'y rendis d'abord seul, pour prendre possession. Je passai une couple de mois à Gottorp. Feu la Margrave de Brandenbourg-Coulmbach, veuve de mon prédécesseur, y demeurait alors aussi. C'était une femme admirable et d'un grand esprit; beaucoup de lecture et beaucoup de monde. Elle devint la meilleure amie de ma femme et la mienne. Sa mort, dix ou douze ans après, fut une grande perte pour nous. Elle emporta nos regrets les plus vifs; elle m'institua son héritier. Je retournai à Hanau avant l'hiver. La Margrave quitta le château de Gottorp, et le Roi lui fit réparer et meubler son palais. — Je retournai à Hanau avant l'hiver, et j'y restai jusqu'au mois de Juin de l'année suivante, 1769, où nous nous rendîmes, ma femme et moi, à Gottorp. C'est le plus affreux congé que j'aie jamais pris de mon excellente mère, que je ne revis plus. — Le

séjour de Gottorp était assez monotone. Ce ne fut que la société de la Margrave qui en fit l'agrément pour ma femme et moi.

Déjà avant le départ du Roi pour la France, il avait été assez peu content du maréchal St. Germain pour désirer sa retraite. Celui-là, très-mécontent de tout, proposa au gouvernement de lui donner au lieu de ses gages de quatorze mille, soixante-mille écus, qu'il reçut et plaça chez un banquier. Le comte de St. Germain se rendit en France. Peu après ce banquier fit une banqueroute totale, et se sauva à Vienne. Le comte de St. Germain me confia son malheur, en ajoutant qu'il ne lui restait pas un sou pour vivre. Le Roi lui accorda quatre mille écus de pension. Le lieutenant-général Hauch était entré dans le collége de guerre et avait la proposition au Roi. C'était mon ami et un bien digne homme, dont je chéris encore la mémoire.

En 1770 le Prince royal de Suède et son frère cadet Frédéric firent un voyage en France, et passèrent par Copenhague, où ils s'arrêtèrent pendant quelque temps. Notre cour les reçut dans une situation bien extrême. Le Ministère était sur le point d'être renvoyé. Struensée, médecin du Roi, possédant sa confiance et celle de la Reine au plus haut degré, voulait tout écarter qui pouvait être dans son chemin ou résister à son pouvoir absolu. La cour était déserte, et tout annonçait l'écroulement total du gouvernement d'alors. Le Prince royal, puis Gustave III, vint avec son frère, le sénateur Scheffer et quelques messieurs à Slesvic, où ils logeaient à la poste. Ils se firent annoncer et vinrent souper chez nous et passaient quelques jours ici, où il y eut tous les amusements qu'on pouvait leur procurer. Son principal (mérite) était la conversation, qui ne tarissait jamais avec lui. Il était fort intéressant, quoique regardant toute chose sous un autre point de vue que moi. Il raconta à ma femme et à moi, après avoir déjeuné seul chez nous, l'histoire de la diète de Norkioeping et de ce qui l'avait précédée, le Roi son père ayant voulu abdiquer si elle n'était assemblée. Il parla

avec tant de vivacité, d'esprit et de chaleur sur cette affaire, que dans le tableau que j'en traçai à M. de Bernstorff, je lui présageai sur-le-champ la révolution qu'il fit deux années après, étant devenu Roi de Suède pendant qu'il était en France. Il me témoigna la plus grande amitié et me fit les plus grandes protestations. Je ne puis nier cependant que je sentais quelque-chose qui me forçait à me défier de lui. — Mais j'oubliai de dire, que le Roi et la Reine firent un voyage ici et en Holstein l'été précédent. Nous nous réjouîmes de les revoir, surtout la Reine, que nous n'avions pas vue depuis notre séparation de Copenhague (Rotschild). Nous allâmes à leur rencontre une lieue d'ici. La Reine parut enchantée de revoir ma femme. On nous revit comme des vrais amis. En descendant de voiture le Roi me dit de mener la Reine; il mena ma femme dans ses appartements. Après une heure de conversation, où on se rappelait les anecdotes de temps passés, la Reine me prit par le bras et me dit: „Menez-moi dans le cabinet de la Princesse Louise, mais ne me faites pas passer par l'antichambre où la cour se trouve." Nous allâmes, presqu'à la course, sur le corridor, jusqu'à la porte de derrière à côté de l'escalier, lorsque nous vîmes quelquesuns de la suite du Roi monter cet escalier. La Reine aperçut Struensée et me dit sur-le-champ devant la porte: „Non, non, non! Il faut que je retourne, ne me tenez pas!" Je lui représentai que je ne pouvais la laisser seule sur le corridor. „Non, non, rentrez chez la Princesse!" — et elle s'enfuit par le corridor. Cela me frappa beaucoup, mais j'obéis. Ce fut presque le dernier moment qu'elle me témoigna son ancienne confiance. Elle était toujours embarrassée avec moi, dès que Struensée était présent. A table il était toujours assis vis-à-vis d'elle. Le Roi était au commencement très-bien, et me dit d'abord qu'il espérait de me revoir bientôt à Copenhague, et que beaucoup d'habitants de Holstein suivraient l'exemple du Stathoudre et viendraient s'amuser dans la capitale. En attendant je lui trouvai un air composé et une raideur qui m'indiquèrent assez qu'il fallait me

tenir sur mes gardes, et qu'il y avait quelque plan d'arrangé. M. de Bernstorff, que le Roi avait nommé Comte, comme les autres ministres, après le traité fait par M. de Saldern pour le troc de Holstein, accompagna aussi le Roi à Gottorp. Tout ce que j'appris de la situation de la cour, était bien triste, et j'en avais tous les jours les preuves les plus marquées. On dînait les midis avec gêne à la table du Roi. Il y avait quelques appartements. La Reine jouait alors au quinze; j'étais placé à sa droite, Struensée à gauche, puis Brandt, nouvellement arrivé, et Warnstedt, page de la chambre, finit la partie. Je n'aime pas à me retracer les façons et les propos que Struensée se permettait publiquement d'adresser à la Reine, appuyant son coude sur la table à celui de la Reine: „Nun, spielen Sie doch! Haben Sie nicht gehört?" — J'avoue que mon coeur était brisé de voir cette Princesse, douée de tant d'esprit et d'agrément, et dont jusque-là le coeur avait été excellent, tomber à ce point et en de si mauvaises mains. — Le Roi et la Reine allaient à Travendahl avec toute leur cour, qui les avait suivis à Gottorp. C'était, entre autres, le Comte de Bernstorff, le Comte Fritz de Moltke, grand-maréchal, le Comte de Holck, qui avait été favori, mais sur le point de la disgrâce, Mme. von der Luehe, Mme. de Gachler, Mme. de Bülow, outre les vraies dames de la Reine, le gentilhomme de chambre Koeppern, Struensée, Brandt, Warnstedt. Nous ne fûmes point du voyage, ma femme et moi. On ne nous le proposa point, et avec raison, car Travendahl était choisi pour les orgies les moins décentes. A peine y fut-on quelques jours, et après quelques visites incommodes, qu'on renvoya les dames de la Reine, le Comte de Bernstorff, le grand-maréchal, le Comte de Holck et toute la cour. Koeppern fut chargé de la direction de la table et du voyage, et le Roi, la Reine, Struensée, Brandt et Warnstedt restèrent seuls à Travendahl pendant ce séjour d'à-peu-près quatre semaines. — La cour renvoyée dîna en passant chez nous à Gottorp. On voyait s'approcher l'orage, qui

allait renvoyer tout le monde et renverser peut-être toutes les fortunes.

Lorsque le Roi revint, il soupa chez le Duc de Bevern en passant par Rendsbourg, dont celui-ci était gouverneur. Il me fit savoir par Koeppern, qui allait d'avance, qu'il ne voulait pas que nous restions levés, comme il ne pouvait pas arriver avant deux ou trois heures du matin, et qu'il ne voulait voir personne. Ils dînèrent et soupèrent le lendemain chez nous, et continuèrent leur route pour Copenhague. Les adieux furent assez froids, et je présageai très-certainement tout ce qui nous menaçait. Le Comte de Bernstorff reçut sa retraite, les autres ministres ne furent conservés que pour préparer l'élévation de Struensée. — Aussitôt que le Prince royal de Suède fut parti, tous les ministres eurent leur dimission. Ainsi le grand-maréchal, le Comte Holck et bien d'autres. Struensée fut fait Comte, ainsi que Brandt, et fut déclaré premier ministre, dont la signature devait être respectée et considérée comme celle du Roi. Le Comte d'Osten fut appelé à Copenhague pour devenir ministre des affaires étrangères, homme faux et hypocrite, s'il y en eût jamais. Struensée tâchait de choisir les personnes les plus capables pour le maniement des affaires. Il fit revenir le maréchal Comte de St. Germain, qui en passant par Slesvic vint à Gottorp, me renouveler d'anciens sentiments, sur lesquels il me disait qu'il craignait qu'on n'eût répandu une ombre. Il ne resta pas longtemps à Copenhague. Il retourna en France, où il fut appelé au ministère de la guerre. Il fit revenir le général Huth. L'expédition d'Alger sous l'amiral Kaas, de quatre vaisseaux de ligne et deux frégates, manqua son but. Les notions que le Comte de Bernstorff avait reçues sur l'Alger par les consuls du Roi, était érronées. Ils prétendaient qu'au moment qu'une escadre danoise de cette force paraîtrait devant l'Alger, le Dey ferait la paix. Kaas avait beaucoup de malades, néanmoins les deux bombardes jetèrent des bombes qui firent quelque peu de dégât dans la ville, et Kaas, ne pouvant obte-

nir les conditions de paix, fut obligé, à cause des maladies, d'entrer dans un port français pour se refaire. On prétendit donc vouloir faire une expédition majeure contre l'Alger. On bâtit huit grosses bombardes, et la marine fit fondre des mortiers de 152 à 200 livres, qui devaient tirer à une distance inouïe. Malheureusement leurs chambres étant en poire, ne pouvaient supporter l'embrasement de cette quantité de poudre, et crevèrent. On rappela donc le général Huth, et on le chargea de faire les dessins de ces seize mortiers, qui coûtèrent des sommes considérables. Huth donna une chambre cylindrique à ces mortiers, qui devaient porter près de 6,000 aunes.

Je me permets une épisode ici, que je me rappelle avec plaisir. Lorsque je revins de la Norvége en 1773, ces mortiers devaient être éprouvés, et on croyait qu'ils ne pouvaient tenir. L'amiral Roemeling, qui était dans le conseil du Roi, m'en parla en présence des autres ministres et du Comte Schimmelmann. Je lui assurai que je ne craignais rien pour ces mortiers, et que je voulais être présent à leur épreuve. Tous les ministres voulaient y être. Je fis appeler sur-le-champ les premiers officiers d'artillerie de ma connaissance, tous extrêmement affectés de ce que cette épreuve devait se faire en présence de la marine et du commandeur Bille, qui voulait absolument les détruire, puisque ceux dont il avait donné les dessins, avaient eu ce tort. J'avais proposé pour épreuve de ces précieux mortiers, de tirer avec chacun une certaine quantité de coups, mais d'en prendre deux, et de jeter avec eux en continuité deux cents bombes. J'avais chargé les officiers d'artillerie de tenir prête une bande ou enveloppe de plomb, dans laquelle on mettrait la cartouche dans le cylindre du mortier. Toute l'artillerie de la marine, ainsi que tout le corps d'artillerie était assemblé sur Amack. Les ministres y passèrent en barque. Je dis tout haut à l'amiral Roemeling et le commandeur Bille de l'artillerie de la marine, que j'espérais qu'ils approuveraient tout ce que je faisais pour la conservation des pièces. Tout le con-

seil et ce qui était présent, l'approuvèrent beaucoup. Je fis donc placer les bandes de plomb dans chaque mortier et charger la pièce. Ils répondaient parfaitement, dans le vol et la distance de la bombe, à leur but. M. Bille et les autres officiers de marine allèrent vite voir l'effet que la masse de la poudre et la friction de la bombe feraient sur le mortier. Ils furent terrassés en voyant toutes les excavations dans le cylindre et dans le mortier même comblées par le plomb. Je commençai à rire et à leur dire: „A présent les mortiers soutiendront les 200 coups, et mettez seulement de temps à autre du plomb autour des cartouches, et ces mortiers dureront toujours.“ Ces mortiers au reste n'étaient pas destinés entièrement pour l'Alger, mais l'idée de bâtir ces huit grosses bombardes avec seize mortiers, venait de la haine qu'on avait contre la cour de Russie, et le Comte de Rantzau-Ascheberg avait le plan de faire bombarder Kronstadt en surprise, par où les négociations du troc de Holstein auraient été rompues à jamais. Heureusement les choses prirent bientôt une tournure moins malheureuse pour l'état, quoique je regarde toujours la révolution du 17 Janvier 1772 comme un éclat fatal et qui, j'avoue, me peine quand j'y pense. La conduite de la cour à Hirschholm était réellement au delà de tout ce qu'on peut s'en représenter. Les gardes à cheval et à pied avaient été réformées par Struensée. On avait pris le régiment de Séeland dragons du général Eichstedt à leur place à Copenhague. On avait formé de tous les régiments de cavalerie un corps volant sous le colonel Numsen, de deux escadrons. Celui-ci campait pour la sûreté de la cour près de Hirschholm, et les orgies y étaient continuelles et presque publiques. Le malheureux état du Roi se découvrait journellement de plus en plus. On avait naturellement tout l'intérêt imaginable à le cacher. Est-ce que Struensée avait donné au Roi quelque chose qui l'occasionna, ou est-ce que cela vint des débauches continuelles du Roi — c'est ce que je ne déciderai point; peut-être lui donna-t-on des choses fortifiantes, pour re-

staurer sa faiblesse, et qui fissent l'effet de lier les facultés de son esprit, sans les lui ôter tout-à-fait. Si je me permettais de parler métaphysique, j'attribuerais à un autre esprit entré en lui les effets très-singuliers de son état. Avant qu'il y tomba, j'observais très-fréquemment deux manières de penser en lui si différentes, et qui se succédaient si rapidement, l'une douce et amène, l'autre dans l'instant même comme d'un furibond, faisant un visage horrible et grinçant des dents; mais de celui-là il ne repassait point aisément au premier, et j'étais souvent obligé de m'enfuir.

On s'appliqua à Hirschholm presque par badinage à dire des choses qui à dessein n'avaient ni sens, ni rime, ni raison. La société s'amusait à table à dire devant le Roi: „Ein General von Spinat hat dies oder jenes gethan," ou il y avait des épithètes pareilles. Chacun s'efforçait, et le Roi lui-même, de renchérir sur ces sortes de folies. Le Roi passait les journées seul dans une chambre avec deux garçons, dont l'un était nègre. Brandt était proprement chargé de veiller à lui, mais s'en acquittait avec la plus grande insouciance et l'irritait au possible. Aussi le Roi tomba une fois sur lui et le battit. On délibéra ce qu'il y avait à faire, et il fut décidé que Brandt irait le lendemain chez lui et le fouetterait par force avec un fouet, qu'il avait caché d'avance dans le clavecin. L'idée de Struensée était, que ce n'était que par la peur qu'on pourrait le conduire dans la suite. Aussi sa haine contre Brandt était au plus haut degré. Lorsque quelques mois après on mit sous les yeux du Roi pour sa signature le décret de mort pour Struensée, il ne voulut jamais le signer à moins que Brandt, qu'on tâchait de sauver, ne fût aussi décapité. Ce fut dans ce moment à Hirschholm qu'on fit plusieurs plans pour tirer le Roi et la Reine des mains de Struensée. L'un était fait par une dame, qui avait beaucoup d'esprit et qui voyait le malheur tous les jours de près, sûre que cela ne pouvait plus durer comme cela. C'était Mme. la Comtesse de Holstein, née Buchwald. Elle

persuada Brandt, qui sortait tous les matins avec le Roi, de le mener à Rudersdahl, que le Comte d'Osten, ministre alors, viendrait de Copenhague et s'y trouverait seul, entrerait à sa place dans la voiture du Roi et le mènerait tout droit à Copenhague, qu'on enverrait de là un ordre à Struensée et à Brandt de quitter le pays et n'y plus revenir, leur assignant à chacun une somme de quarante mille écus. Le Roi aurait écrit en même temps à la Reine, et tout aurait pu être réparé à temps et sans éclat. Tout était décidé, mais le Comte d'Osten eut peur de rendre un service si éminent au Roi et à l'état et refusa sous les prétextes les plus futiles. Eh bien, ce même comte fut conservé pour ministre ensuite. Brandt fut haché sur l'échafaud, et cette dame fut nommée dans le procès public sur l'échafaud, pour avoir reçu une somme de trois mille et quelques centaines d'écus qu'elle avait perdue au loup, jeu qu'on jouait alors tous les soirs fort gros, et où les dames de la Reine étaient obligées de jouer avec Leurs Majestés. L'envoyé d'Angleterre offrit plus d'une fois à Struensée toutes sortes d'avantages, s'il voulait partir. Il y était disposé, mais la Reine ne voulait absolument point y consentir. Le général Wegener, qui était intendant de la cour, proposa au Comte d'Osten, qu'il voyait très-mécontent de Struensée, un changement aisé à effectuer. Osten y entra avec la plus grande vivacité. C'était proprement le premier qui fût proposé. Il alla de chez Wegener, avec lequel il en parla souvent et, tout décidé à l'exécuter, chez Struensée, lorsque l'heure de lui parler était venue. Lorsqu'il ressortit de son cabinet, il alla droit sur le général Wegener, aussi dans l'antichambre, et lui dit tout haut: „Das muß ich sagen, der Graf Struensee ist einer der ersten Köpfe, die ich je gekannt!" Le Comte Struensée venait de liquider avec lui un ancien droit de la famille d'Osten sur les portechaises à Copenhague, pour lequel il lui fit donner par le Roi sept mille écus. Il échappa pour le moment à la perte de sa place, mais mûrit malheureusement pour l'échafaud.

On donna dans le jardin de Frederiksberg une cocagne au peuple. Mais Struensée et la cour n'eurent point sujet d'en être satisfaits, car les matelots et les autres gens du peuple, qu'on voulait gagner, huèrent presque sans cesse. La cour rentra le plus tard possible en ville. Elle s'amusait à venir plusieurs fois par semaine de Hirschholm au spectacle. On retournait fort tard à Hirschholm. Lorsque la cour logeait à Christiansbourg, on voyait presque toujours des attroupements de matelots sur la place, qui grommelaient et juraient la perte de Struensée. On avait fait dans la marine un nouvel arrangement très-fautif, qui défendait à ces gens d'emporter, après avoir travaillé au Holm, les petits restes de bois coupé, qu'ils prenait avec eux au logis pour se chauffer. Leur mécontentement était extrême. Struensée recevait de tout côté des lettres anonymes où on l'avertissait qu'il était perdu, s'il ne quittait point. La bombe éclata bientôt. Le Comte de Rantzau-Ascheberg, premier député au collége de guerre, la préparait de son côté. La Reine Julie-Marie, très-mécontente de la Reine Caroline-Mathilde et de tout ce qui l'environnait, voyant le mécontentement général, avertie de toute part que des émeutes étaient à craindre chaque jour, se crut obligée de sauver l'état et la maison royale. L'informateur du Prince Frédéric son fils, Guldberg, professeur, homme savant avec un esprit et un coeur droits, mais peu ou point de connaissance du monde, fut celui qui fit le plan pour la Reine. Le major-général Eichstedt y entra sur-le-champ et offrit de faire tout avec son régiment. Cependant on préféra d'y attirer encore plusieurs autres, le colonel Koeller, chef du régiment de Falster, et on se crut obligé d'y admettre le Comte Rantzau, mais qui n'y entra qu'à condition qu'on ne rappellerait pas le Comte Hartwig Bernstorff. Il y avait outre cela encore un être abominable qui y était joint, qui se nommait, si je ne me trompe, Bergenskjold. Il y avait un grand bal masqué à la cour le 16 Janvier. On y était en profonde sécurité. Struensée s'approcha au jeu du

Colonel Koeller et lui demanda: „Ne dansez-vous pas?“ Koeller répondit: „Non, encore je joue un peu, mais ensuite il viendra aussi mon heure pour danser.“ A peine la cour s'était retirée et était dans son premier sommeil, que les conjurés s'étaient rassemblés chez la Reine Julie-Marie, où ils prirent leurs derniers ordres. Le Prince Frédéric donna la main à la Reine. Le concierge du château, Blettenberg, était du mystère. Il avait le passe-partout, et la Reine monta par le petit escalier dérobé dans la chambre du Roi, qui était fermée à clef. M. de Schack, page de la chambre, couchait dans la chambre devant la chambre à coucher. La Reine se nomma et lui dit qu'il fallait qu'elle parlât au Roi, qu'au nom de Dieu il devait ouvrir et que tout en dépendait. Schack aurait pu en prévenir le Roi, qui n'aurait eu qu'à passer dans la chambre attenante à lui. Mais Schack se laissa intimider, ouvrit la porte et laissa entrer la Reine, accompagnée du Prince et du Comte de Rantzau. Le Roi fut éveillé et entra dans sa chambre. On lui présenta un ordre à signer, pour envoyer la Reine à Kronenborg. Le Roi fut fort effrayé. On lui fit entendre qu'il y allait de sa vie, que Struensée voulait l'expédier, et il signa l'ordre que Struensée, Brandt, le général Gaehler et Mme. de Gaehler, le frère de Struensée et autres devaient d'abord être menés à la citadelle. Le Comte Rantzau, le général Eichstedt et quelques officiers de son régiment entrèrent chez la Reine et lui montrèrent l'ordre du Roi. Elle était hors d'elle, se débattit extrêmement et voulait parler au Roi, mais on lui refusa tout. Elle demanda de prendre la jeune Princesse, sa fille, avec elle. On la mena par un escalier dérobé attenant à son appartement, à la voiture, après qu'elle se fut légèrement habillée. Une dame d'honneur, la nourrice avec l'enfant et le major Castenskiold, l'épée nue, entrèrent dans cette voiture, et on mena la Reine à Kronenborg, où elle fut logée dans les meilleurs appartements. En attendant que tout ça se faisait chez le Roi, le colonel Koeller était allé avec une troupe de ses officiers chez Struensée, l'arrêter dans sa chambre.

Son régiment avait ce jour la garde du château. On ne donna à Struensée que le temps de mettre une robe de chambre et une pelisse par-dessus. On le mena à un fiacre. Il s'y jeta avec un couple d'officiers, et on le conduisit à la citadelle. Koeller repassa alors dans l'appartement de Brandt, qu'on enleva de même de son lit et qu'on mit dans un autre fiacre. Chacun d'eux fut enchaîné dans la chambre; on permit qu'ils fissent venir leurs lits. Koeller arrêta ensuite le général Gaehler et sa femme, mais qui plus tard furent trouvés entièrement innocents.

La joie fut inconcevable à Copenhague et dans tout le pays, lorsque cet événement fut connu. On avait depuis longtemps parlé dans le public, que Struensée méditait avec la Reine d'enfermer le Roi et de la faire régente, idée creuse et absolument controuvée, le Roi les protégeant bien plus qu'il ne les incommodait. A dix ou onze heures du matin, le Roi se mit dans sa voiture de parade avec son frère et passa par toutes les grandes rues de Copenhague pour se montrer au public. Tout était rempli de monde et criait houra, d'avoir fait enfermer son épouse, contre laquelle on était effectivement indigné. Personne ne se remua en sa faveur. Nous étions ici à Gottorp à table. Un courier du Roi arriva et m'apporta des lettres de lui et de la Reine Julie-Marie, aussi à ma femme, où on nous invitait de venir d'abord à Copenhague. Nous ne pûmes accepter de nous y rendre. Le plus grand malheur de ma vie venait de me toucher. J'avais appris le jour auparavant la funeste nouvelle de la mort de mon excellente mère, le 14 Janvier 1772. Il m'arriva bien peu de temps avant, que j'entendis une nuit un terrible bruit dans la chambre attenante à ma chambre à coucher. Son grand portrait avec le cadre se détacha du mur et tomba dans la chambre. C'était me donner un pressentiment. Mais je ne me permettais pas dans ce temps-là d'en avoir. Malheureusement il ne se vérifia que trop. Deux jours après ma réponse à Copenhague je reçus une estafette de la Reine qui m'écrivit, que le Roi trouvait ma présence nécessaire à Slesvic, et que

ma femme devait venir seule à Copenhague. C'était une intrigue de Rantzau et peut-être d'autres dont je ne me souciais guère dans ce moment, étant trop atterré encore de mon malheur d'avoir perdu ma mère. —

Vers le printemps mes deux enfants, qui étaient restés à Hanau chez ma mère, vinrent de là nous rejoindre. C'étaient mon admirable fille Marie et mon cher Guillaume, que je perdis quelques mois après. Ma femme m'avait donné l'année passée encore un fils, c'était mon bon Fritz. —

Le procès fut fait très-sévèrement par une commission. Struensée, après avoir nié tout ce qu'on lui reprochait, prit tout-à-coup des remords inconcevables, fit appeler ses juges et leur fit des aveux plus que convaincants. Plusieurs des membres du conseil se rendirent à Kronenborg chez la Reine Caroline-Mathilde. Ces messieurs déclarèrent à la Reine, qu'ils étaient venus par ordres du Roi pour lui mettre sous les yeux ses terribles aveux. La Reine ne voulut savoir de rien, s'emporta et dit que c'était faux. Alors M. de Schack s'avança et lui dit: „Si cela n'est point vrai, Madame, alors il n'y a pas de mort assez cruelle pour ce monstre qui a encore osé vous compromettre à ce point.“ La Reine fut effrayée de ce propos et, après avoir réfléchi un moment, elle dit: „Mais si je l'avouais aussi, pourrais-je le sauver par-là?“ Alors M. de Schack répondit: „Sûrement, Madame, cela pourrait adoucir son sort de toute manière.“ — „Eh bien, je signerai!“ dit la Reine, et elle signa. Je ne m'arrêterai point aux suites du procès, qui sont connues. Le Roi d'Angleterre fut irrité au possible. On menaça d'une flotte anglaise sous l'amiral Hardy. L'aveu de la Reine ne désarma pas la colère du Roi, mais bien tous les apprêts de guerre. Une frégate vint prendre la Reine au printemps et la mena à Stade. Elle mourut quelques années après à Zelle. — Je perdis mon ami le plus intime dans cette année, le Comte Hartwig de Bernstorff. Sa perte me fut très-sensible. Le 14 Juillet je perdis mon cher petit Guillaume, au moment

où je m'y attendais le moins, paraissant convalescent d'une fièvre putride. Ces coups redoublés m'anéantirent. Nous allâmes nous établir à Louisenlund, ferme royale qui rapportait 600 écus et que le Roi avait donnée l'année d'avant, à la prière de la Reine Julie-Marie, à ma femme. J'avais fait réparer à la hâte la maison du fermier, auquel j'avais donné 1100 écus pour céder son bail. Nous nous établîmes dans cette chaumière, et mon frère aîné y vint aussi pour nous prouver la part si vive et si amicale qu'il prenait à notre perte. Il passait huit jours avec nous. On dressa des tentes pour nos messieurs, et quelques semaines passées à la campagne firent le meilleur effet sur ma femme et moi. —

Gustave III. avait fait la révolution en Suède au mois d'Août 1772. Il voulut en même temps donner à sa patrie la preuve, combien il méritait de régner sur elle avec un pouvoir plus étendu. Il envoya des émissaires en Norvége, pour y jeter le germe d'une rébellion et pour qu'il devînt Roi de Norvége. Il fit son Eriks Gatta, c. à. d. le voyage le long de ses frontières et de celles de la Norvége. On fut très-alarmé à Copenhague des plans de Gustave III., qu'on apprit bientôt. On avait envoyé le général Huth en Norvége, pour faire visiter les forteresses et l'artillerie dans ce pays. Tout était dans l'état le plus déplorable. Les forteresses tombaient en ruines. Pas un canon monté. Les troupes n'avaient point été exercées depuis dix ans et n'avaient point eu d'uniformes dans tout ce temps. La Norvége avait été traitée en colonie jusqu'alors. On ne lui permettait point la libre importation des grains, mais il fallut prendre celui du Danemark à haut prix. La capitation pesait extrêmement sur le pays et ne pouvait être payée du peuple, qui n'avait point d'argent, surtout dans les provinces éloignées. On y était mécontent et avec raison. On murmurait hautement. Les gazettes de Christiania agitaient déjà la question, si la Norvége ne serait pas plus heureuse, unie avec la Suède. Ce fut dans ce moment qu'on me choisit pour le commandement en

Norvége. La chose fut fort débattue dans le conseil. M. d'Osten dit d'abord que, si j'y venais, je me ferais Roi. M. de Schack et d'autres s'indignèrent de ce propos. L'amiral Roemeling finit la discussion en disant: „Eh bien, il vaut encore mieux pour le Danemark que cela arrive, que si Gustave la prend.“ Et la chose fut décidée. Je reçus une estafette le 29 Septembre 1772 du Prince Frédéric, où il m'offrit, au nom du Roi, le commandement de la Norvége, en me disant qu'on me priait de répondre sur-le-champ. Je partis le lendemain matin pour Copenhague, où j'arrivai avant qu'une poste aurait pu me prévenir. Pour le moment j'étais bien éloigné de vouloir m'exposer à un second revirement comme après le 17 Janvier. Je fus très-bien reçu. La Reine m'embrassa en me disant qu'elle espérait que j'avais oublié la lettre qu'elle m'avait écrite après le 17 Janvier, et qu'elle n'en était pas la cause. Elle me dit ensuite, après m'avoir parlé sur la Norvége et sur les malheurs qui menaçaient de nous faire perdre ce pays, dont elle paraissait fort émue: „Nun, mein lieber Prinz, muß ich Ihnen für zwei Leuth hier warnen, und zwei Leuth besonders empfehlen. Die ersten sind der Graf Osten, den Sie vielleicht schon kennen. Der andre ist der General Köller-Banner. Er hat einen neuen Plan für die Infanterie gemacht, der gar nichts taugen soll und einige dreißig tausend Thaler mehr kostet. Sie kennen ihn ja am besten. Könnten Sie ihn nicht persuadiren, davon abzustehen? Die beiden, die ich Ihnen empfehle, sind der Geheimerath Schack-Rathlou und der General Eichstedt.“ Le Prince Frédéric parla à peu près de même. Encore avant le dîner, je parlai à plusieurs de ces messieurs qui vinrent chez moi. Le général Koeller, frère de feu notre gouverneur, le colonel Koeller, un des plus dignes hommes que j'aie connus, vint après la mort de ce frère à Copenhague, comme major hessois. J'obtins de la bonté de Frédéric V., qu'il fût nommé lieutenant-colonel dans mon régiment de Falster en 1761. Je lui obtins ce régiment, dont je l'avais fait nommer commandeur, lorsque je reçus le régiment royal danois en 1767 après une revue assez heureuse. Je pou-

vais donc compter, je croyais, sur la reconnaissance d'un homme que j'avais toujours traité comme un intime. Il reçut après le 17 Janvier et pour les services qu'il y avait rendus, le grade de lieutenant-général, 4000 écus de gages, l'ordre du Dannebrog et le département de l'infanterie dans le collége. La suffisance, la vanité de ses hauts faits surpassait tout ce qu'on pouvait croire. Avec cela il croyait être dans la plus haute faveur de la Reine, et je ne voulais point l'en détromper. Cependant, après nous être posés, au moins de mon côté, sur l'ancien ton, je crus devoir lui parler sur le nouveau plan et sur ce que je venais d'en entendre. Il se facha d'abord extrêmement et disait que, dès que le Roi de Prusse verrait ce plan, il lui ferait ériger une statue. Il consistait à donner au colonel et lieutenant-colonel pour compagnies les deux „Fahnenzüge" de six files ou „Rotten", de prendre le reste en deux compagnies et de les attacher au service de l'artillerie et des quatre canons de bataillons. Je lui dis qu'il y avait tant de gens qui craignaient ce changement et l'augmentation, pour laquelle on n'avait point de fonds. Au lieu de me répondre il se mit à siffler, sur quoi je le quittai en lui disant que je le priais d'y penser. En attendant, on trouva bon de nommer une commission, où le Prince Frédéric présida et dans laquelle j'étais nommé avec les généraux Hauch et Hobe, ainsi qu'une couple de ministres du conseil. Koeller-Banner, qui avait désiré lui-même qu'on recherhât la chose, avait donné une quantité d'articles par lesquels il prouva la supériorité de son plan. Il rédigeait les réponses avec ces deux généraux le matin et le soir. La commission fut tenue chez le Prince Frédéric, où Koeller fut presque désespéré de voir son plan presque entièrement rejeté. La manière dont il se conduisit ensuite, ses visites nocturnes, en grand manteau bleu, aux ministres de France et de Suède, que la Reine me racontait en les apprenant, ne pouvaient qu'alarmer dans les circonstances présentes. Avant ma venue il avait eu envie de m'accompagner en Norvége, et on le désirait fort pour en être quitte à

Copenhague. Mais après ce qui venait de se passer, il n'en fut plus question. Il fut nommé ensuite gouverneur de Rendsbourg, et le Prince de Bevern, gouverneur de Copenhague. Ce fut alors que M. de Schack-Rathlou et moi nous convînmes de la nécessité de faire rentrer le jeune ou second Comte de Bernstorff, Andreas Peter, et le Comte de Schimmelmann au service. J'eus occasion pendant mon séjour à Fredensborg de parler à la Reine d'une fête et illumination que le dernier nous avait donnée à Wandsbeck. Je fis l'éloge de sa tête et des services qu'il pourrait rendre aux finances de l'état. Un autre jour il fut question du Comte de Bernstorff, que la Reine n'aimait aussi point. En attendant, son mécontentement du Comte d'Osten et la difficulté de trouver des personnes d'un mérite pareil, la déterminèrent à en parler à M. de Schack, et bientôt après il fut rappelé à Copenhague. M. de Schack, qui avait la chambre, prit le département des affaires étrangères, et le Comte de Bernstorff la chambre, lorsque Osten quitta, au mois de Janvier. Ma femme me suivit peu de temps après avec nos trois enfants et trouva la cour établie à Copenhague. Elle y devait rester pendant mon voyage en Norvége.

Les nouvelles devinrent de jour en jour plus pressantes et de la Suède et de la Norvége. On équipait deux frégates de vingt-quatre canons, Christiansborg et Tranquébar, à la fin de Novembre 1772, pour me mener en Norvége. Aussitôt qu'elles furent prêtes, je m'embarquai avec un quartier général nombreux. Nous fûmes obligés de jeter l'ancre à Helsingoer, où nous eûmes très-mauvais temps. J'allai même à terre à Kronenborg, où je logeai chez le commandant, mon bon ami le général Hauch. C'est de là, comme il n'y avait nulle apparence de pouvoir partir de la rade, que nous eûmes, ma femme et moi, des rendez-vous à Hirschholm. L'amiral Kaas, qui voulait bien par amitié faire le voyage en Norvége avec moi, m'accompagnait aussi à Hirschholm, où sa femme venait de même. Enfin le vent changea, et nous rencontrâmes dans le Cattegat une fré-

gate danoise, à peu près douze milles de Helsingoer. Mais elle fut obligée de retourner en Norvége où elle resta l'hiver. Nous arrivâmes le surlendemain matin de notre départ sur les côtes élevées de la Norvége, et je fus réveillé sur la frégate par un coup de canon tiré pour appeler des pilotes à bord. Nous entrâmes dans un port nommé Jomfruland; l'autre frégate, qui s'était séparée la nuit de nous, était entrée dans le port de Larkullen, près de Moss. On annonçait l'arrivée de celle-ci à Copenhague par la poste, et on me crut perdu avec la première frégate, comme on ne la nommait point. Nous sortîmes deux jours après de Jomfruland, à Frederiksvaern, où j'appris que l'armée suédoise était sur les frontières et que la nôtre s'assemblait près de Frederikstad et Frederikshald, ce dont on ne savait rien lorsque je quittai le Danemark. Je partis le lendemain pour Moss, où je trouvai le général Huth et un capitaine Lilienhorn des gardes, que le Roi de Suède m'avait envoyé, et qui venaient tous les deux de Christiania. Le général Huth me dit d'abord que les Suédois avaient fait les intrigues les plus coupables dans le pays, entre autres par un certain Hofjunkara Loewenhjelm, qui avait distribué des chiffres à des officiers pour rassembler à un certain jour leurs troupes et crier Gustave III, que plusieurs de ces officiers lui avaient porté ces chiffres et instructions. Je le priai de me les montrer, pour les envoyer d'abord à Copenhague. „Non", me dit-il, „je les ai tous donnés au capitaine Lilienhorn, pour les montrer à son Roi." — Je parlai ensuite à ce capitaine Lilienhorn, qui me porta une lettre de son souverain, fort obligeante, où il me dit qu'il faisait son Eriks Gatta, et qu'il serait charmé s'il pourrait me rencontrer quelque part. Je dis à Lilienhorn que j'avais toujours été fort attaché au Roi, que j'aurais extrêmement désiré de pouvoir me rendre quelque part pour lui faire ma cour, mais que malheureusement je trouvai des circonstances qui devaient faire craindre que la guerre n'allât s'allumer, qu'il ne me restait ainsi que l'espoir de mériter son estime. Lilienhorn me pria au nom de Dieu de ne pas

vouloir regarder la conduite de Loewenhjelm comme une infraction à la paix, et que sûrement le Roi la désapprouvait hautement. Le général Huth avait envoyé son aide-de-camp Wilster avec Lilienhorn au Roi de Suède pour se plaindre des chiffres. Je ne voulus point changer quelque chose dans ce qu'il avait arrangé avant mon arrivée. Il reçut la réponse que cette affaire regardait le département des affaires étrangères, et revint ainsi à Christiania. Je vis défiler à Moss en présence de ce capitaine Suédois deux compagnies du second régiment de Smaalehn. Ils avaient aussi passé le Christiania Fiord. Ils avaient assez bonne mine, quoique mal vêtus et dressés. La bourgeoisie s'offrit de me donner la garde, et ne voulut point que le militaire me la donnât. J'acceptai donc la garde d'honneur de la bourgeoisie et renvoyai les militaires, pour témoigner ma confiance aux bourgeois norvégiens. Le soir je renvoyai cette garde aussi, et ne conservai que quelques postes de bourgeois. La nuit il m'arriva une anecdote assez drôle, qui m'effraya un moment. Je dormais dans ce temps-là sans avoir la nuit une lampe dans ma chambre. Je me réveillai à une heure, entendant du bruit dans ma chambre et un cliquetis d'armes. Ne pouvant rien voir, je criai: „Qui est là?“ — sur quoi on me répond, après avoir présenté les armes dans l'obscurité, que c'était une estafette de Suède. Je me crus arrêté au premier moment. C'était une des sentinelles bourgeoises. Je la priai d'appeler mon valet de chambre avec la lumière. J'ouvris la lettre, et comme elle était chiffrée, je la mis sous mon chevet jusqu'au lendemain. Je me rendis le lendemain à Skytsgaard et de là à Christiania, pour donner temps à toute ma suite de se rassembler. On y déchiffra ma lettre. Elle contenait les plans du Roi de Suède sur la Norvége, que le Baron Gyldencrone, envoyé en Suède, m'écrivait, et quelques détails des émissaires qui se trouvaient en Norvége, et des Norvégiens en Suède. Carsten Ancher était un de ceux dont je me souviens. Cette famille passait dans ce temps-là pour être

fort suédoise. Je fus très-bien reçu à Christiania. On me considéra comme le réparateur de tant de maux, sous lesquels la Norvége était accablée. Je donnais des appartements, des dîners et voyais beaucoup de monde. Je me faufilais peu avec les hommes, et ne m'entretenais qu'avec les dames. Le général Huth me disait: „Suchen Sie nur Alles, was lange Röcke hat, zu gewinnen, das Übrige findet sich." — Je suivais ce conseil et j'étais toujours très-bien avec le clergé et les dames. On nous donna de grands soupers. Les riches négociants étaient partagés en deux partis: les Ancher et les Holck. Lorsque j'eus fait la ronde des grands soupers, que je ne pouvais refuser, je me mis sur le pied d'aller, quand j'en avais le temps le soir, dans leurs petites sociétés. On me faisait seulement savoir le lieu de rassemblement. On y jouait des petits jeux; on chantait au souper, et on me témoignait beaucoup de confiance et d'amitié. Je me rendis alors à Frederikstad et Frederikshald, vers le nouvel an, et j'y passai en revue les troupes, hormis le régiment de Soendenfields. Il n'y avait pas un seul bataillon qui sût exercer ou manoeuvrer. Les vieux soldats qui avaient été en Holstein, tiraient et faisaient sortir des rangs les officiers, qui ne savaient de rien. Il fallut donc faire une liste de tous les officiers hors d'état de servir, et tâcher de trouver des gens à les remplacer. Avec cela il fallait, autant que possible, veiller à ne point déplacer les officiers de leurs cours ou terres, où ils demeuraient près de leur compagnie. Cela pouvait ruiner d'ailleurs de fond à comble une quantité de braves gens, obligés de demeurer dans leur compagnie, et qui se ruinaient à vendre leurs terres pour en acheter d'autres. Je pensai dès lors à procurer aux chefs de compagnie et officiers d'état-major („Stabsofficiere") des compagnies dans leurs districts. Je continuai mon voyage de Frederikshald en traîneau par Bakketfod et Narvestad à Kongsvinger. Je continuai par Elvenun, le pays de Hedemarken, le long du Mioesen et retournai à Christiania par Edsvold. Je vis dans cette tournée presque chaque jour

les troupes rassemblées cantonner par bataillons. J'eus l'occasion dans cette tournée de connaître une grande partie du pays et de m'y faire connaître, en m'informant, le plus que je pouvais, de la situation des paysans, qui dans l'intérieur du pays sont comme des familles patriarcales, et que je respectais effectivement. Je demeurais avec tout le quartier général chez les prêtres, qui ont ordinairement de grandes et belles maisons et le devoir de loger et de nourrir le commandant général de l'armée, quand il voyage. C'est au reste la commune qui paye. Je trouvais beaucoup de prêtres fort instruits et dont je pouvais beaucoup apprendre. Ils venaient toujours à ma rencontre en traîneau, avec des chevaux poil de souris (Mäuſefarbe). Ils menaient alors le traîneau jusqu'à leurs maisons. C'était souvent un beau coup d'oeil, de voir une centaine et plus de traîneaux courir à toute bride sur une mûre; ce sont des marais glacés*), sur lesquels les chemins d'hiver passent. J'eus raison de m'applaudir de cette tournée, comme elle ramena au Roi les esprits et les coeurs des Norvégiens. Entre autres bienfaits qu'on avait accordés, au moment qu'on m'envoyait dans ce pays, on abolit la capitation. Ce ne fut qu'après quelque temps que j'appris qu'il y avait beaucoup de mécontents de cette grâce royale. En recherchant la chose, je trouvai que les „Voegte" et autres employés du Roi avaient été aussi sévères pour les pauvres, que relaxés pour les riches. Ils avaient payé pour ceux-ci eux-mêmes et ne leur avaient point fait payer leur capitation, qu'ils leur devaient ainsi. Ils se faisaient alors livrer par eux des poules, du bois, du blé &c. pour ne pas les presser de payer leur capitation, qui se sommait ainsi de plus en plus, et lorsque la capitation fut abolie et que le Roi fit présent des restances, les paysans, qui ne savaient pas autrement, qu'ils devaient au Roi, ne payèrent plus rien, et les „Voegte" n'osèrent s'en plaindre à la chambre, comme ils avaient payé pour eux sans qu'ils le

*) Le mot norvégien Myre = marais.

sussent. Ces misérables furent ainsi les dupes de leur spéculation, et on s'en réjouit beaucoup. Je fis une couple de mois après une tournée en traîneau à Drammen et Kongsberg pour voir les mines, qui dans ce temps-là paraissaient pouvoir être d'un grand rapport. La gestion de cette partie ne fut pas heureuse dans les temps suivants, et on abandonna Kongsberg.

(4. de Février.)

De retour à Christiania je trouvais tous les esprits fort prévenus en ma faveur. On était content des changements faits à l'avantage du pays, et on se flattait que la Norvége deviendrait plus heureuse dans la suite, ce qui effectivement fut le cas. Elle obtint premièrement la libre entrée des grains d'où ils venaient, au lieu que jusque-là ils étaient bornés au Danemark, par où la plus grande disette se risquait fréquemment. Bien des impôts vexatoires devaient être abolis. On n'était donc plus suédois, et on commençait à s'apercevoir que le Danemark pouvait bien plus aisément aider la Norvége que la Suède ne pouvait le faire, dont les produits sont toujours en rivalité avec ceux des Norvégiens, et les Suédois eux-mêmes ont bien de la peine à se procurer le pain nécessaire à leur consommation. Mais il y avait des démagogues qui avaient une autre idée. C'était de rendre la Norvége un royaume indépendant. Je me rappelle qu'un soir ces messieurs discutèrent cette matière avec une vivacité presque affectée, et en concluant qu'il leur fallait un Roi à eux seuls. On chante à la fin des soupers en Norvége, en buvant des santés. On avait fait des vers sur moi, dont le refrain était, en qualité de commandant général: „En bedre Fande vi aldrig faae" — alors toutes les dames commencèrent et les hommes suivirent à me porter ces mots en toast. Tout ceci était une affaire arrangée d'avance. Le Roi de Suède, Gustav III., en parla à l'envoyé d'Espagne à Stockholm et lui dit: „Je ne sais comment le Prince Charles a fait, mais il a coupé toutes mes liaisons en Norvége, dont j'étais sûr, mais ils veulent en faire leur Roi;"

et ils me nommaient publiquement „le Roi Charles“ par dérision, tâchant de donner par-là de l'ombrage à Copenhague. J'ai ces détails par M. de Llano lui-même, qui était depuis longtemps mon intime. Je ne fis jamais semblant de comprendre ou de remarquer ces propos, et je me préparai à me rendre à Copenhague vers le mois d'Avril. Je traversai la Suède incognito, en courier, avec les passe-ports ordinaires du collége de la généralité.

Ce fut le 30. d'Avril de grand matin, qu'après avoir passé le Sound, j'allais à cheval à Copenhague. En route je fus convoyé par cette même frégate qui, il y avait six mois, était retournée à dix lieues de Helsingoer en Norvége pour y hiverner. Je fus très-bien reçu et accueilli à Copenhague. La Reine et le Prince Frédéric me témoignaient beaucoup d'amitié. On paraissait me vouloir du bien. Le Comte d'Osten venait d'être déplacé des affaires étrangères. Le Comte de Bernstorff était devenu son successeur, mais il me parut que M. de Schack-Rathlou, qui avait été mon ami si chaud, me battait un peu froid, pourtant avec beaucoup de beaux compliments. J'en découvris bientôt la raison. La Reine Julie-Marie avait pris une espèce de jalousie de ma femme, dont elle craignait l'ascendant sur son frère. Le grand but était donc de nous écarter de Copenhague, et sans doute la Reine avait confié ce plan à M. de Schack-Rathlou, qui pour ça était embarrassé vis-à-vis de moi. Je fus bientôt confirmé dans tout ceci par une lettre d'une des premières personnes de la cour et des plus en faveur, qui contenait tout ce plan et offrait de le changer. Je répondis que nous ne désirions point de rester à Copenhague, que mon but était de retourner à Gottorp, dès qu'on n'aurait plus besoin de moi en Norvége. J'en parlai à la Reine et lui demandai, si c'étaient ses ordres que ma femme devait m'accompagner en Norvége, pour y gagner les coeurs de la nation à la maison royale? La Reine m'embrassa, fut radieuse, et tout fut préparé pour ce voyage. On tint plusieurs commissions pendant mon

séjour à Copenhague sur l'état de la Norvége et principalement de l'armée. J'y fis un rapport très-succinct de tout ce qui s'y était passé et de tout ce que j'y avais fait. J'apportai avec moi quelques pièces qui prouvaient jusqu'où la dernière conspiration avait été avancée. Un paysan, entre autres, avait découvert, peu avant mon départ de Christiania, que ce même gentilhomme de la cour Loewenhjelm avait donné aux paysans de ces contrées des signes qu'il me donna, avec ordre de s'assembler à tel et tel temps près de Kongsvinger, où un officier en prendrait le commandement et leur donnerait des armes. Il me nomma l'officier, que je connaissais fort bien. Le paysan me jura que tous les paysans ainsi que lui étaient revenus de leur erreur, et que je pouvais être sûr de leur fidélité. On érigeait dans ce temps-là des bataillons nationaux en Danemark. Cet ami, un premier-lieutenant, n'était pas loin d'avoir une compagnie levée, mais je lui procurais une de ces nouvelles compagnies nationales, avec ordre de s'y rendre sur-le-champ. On me demanda dans la commission ce dont j'avais besoin pour entrer en Suède, si la guerre se déclarait entre la Suède et la Russie? Je répondis: „Nur Eins: Ordre!" — Car dans ces six mois l'artillerie avait été montée, l'armée recrutée et exercée, après avoir tenu la session, et personne n'aurait refusé de marcher en Suède, comme malheureusement cela s'est fait après. Il fut fixé alors qu'il y aurait toujours quarante mille tonneaux, moitié seigle, moitié avoine, sous la direction de l'armée et pour son usage, mais que l'on fournirait toujours de là aux sujets qui en auraient besoin, pour prévenir la disette occasionnée par la rapacité des négociants. Une flotte de dix à douze vaisseaux de ligne était équipée et à la rade de Copenhague, sous l'amiral Kaas. Deux vaisseaux de soixante canons, le Neptune et la Séelande, ainsi qu'un brig, furent destinés à nous transporter, ma femme et moi ainsi que ma fille aînée, en Norvége. Le Roi, la Reine et le Prince Frédéric nous accompagnèrent à bord. Après les saluts d'usage de la flotte entière au Roi, nous levâ-

mes l'ancre, en Juin 1773, et par un beau temps nous allâmes à Helsingoer, où on jeta l'ancre dérechef. La cour retourna à terre. L'amiral Fischer commandait notre petite escadre, le commandeur Krieger, le Neptune. Nous passâmes le surlendemain Kronborg et arrivâmes deux jours après à Jomfruland, après un trajet assez doux. Le temps était calme et beau. Nous allâmes à terre. On avait dressé des tentes marines. Nous nous rembarquâmes après quelques heures et remîmes le lendemain à la voile et entrâmes dans le Fiord de Christiania, d'où nous cinglâmes droit à cette ville. J'avais non seulement désiré d'éviter ainsi les embarras d'un débarquement et voyage par terre, mais aussi de donner un spectacle superbe à la ville de Christiania. Nous y débarquâmes sous le salut des forteresses et de la plus grande affluence de peuple. Il y eut beaucoup de compliments, de bruit, et tout alla à merveille. On ne désirait que de voir ma femme se fixer à Christiania. Mais nous devions faire le tour de la Norvége, au moins de celle où on pouvait voyager par terre, car Bergen et Christiansand n'avaient point de chemins où des voitures pussent aller. Nous partîmes de Christiania à la fin de Juillet, et nous rendîmes à Drontheim, où nous fûmes reçus au mieux. Je fis encore une tournée au delà, vers le nord, pour y voir des troupes. Nous retournâmes après un séjour fort agréable la même route par le Dovrefield, par le Guldbrandsdalen et le Hedemarken. Ces provinces, et celle de Foden, sont les plus belles qu'on puisse voir. C'est un sentiment bien doux, quand on apprend à connaître ces familles patriarcales de la Norvége, lorsqu'on entend ces gens avec de longues barbes, souvent blanches, qui vous tutoient, vous bénissent et parlent avec une sagesse et une bonhomie si respectables. Le coeur se dilate. Je ne connais rien de meilleur que ce peuple des montagnes ou, pour mieux dire, des lacs. L'habitant des villes et des provinces méridionales (Smaalaenderne) touchant à la Suède, est bien plus corrompu, mais l'intérieur du pays est la nation la plus respec-

table du globe. Je ne me permets plus d'y penser. La séparation présente du Danemark m'a pénétré de douleur, quoiqu'on ne puisse nier que pour le moment c'est un bonheur pour le Danemark, comme notre grain, au lieu de nous enrichir par la disette des autres peuples, aurait d'ailleurs dû être envoyé en Norvége, où il n'y a ni denrées, ni argent pour le payer. La Norvége peut être rendue heureuse, mais non par son Storthing, ni par la combinaision avec la Suède. Il faut connaître les vraies ressources de ce pays, augmenter son terroir agricole, exploiter les mines, introduire la meilleure économie des bois et forêts, et surtout établir des Boyde-magazins, c. à. d. des magazins auprès de toutes les églises dans tout le pays.*) On y livre de toute la commune une partie de la récolte, et ces magazins servent alors à nourrir le peuple quand les récoltes manquent. Les communes peuvent aussi les remplir en achetant dans les villes les grains, après y avoir porté leur bois. —

Nous allâmes par les provinces méridionales et les villes de Frederikshald, Frederikstad et Moss, à Christiania. Nous y restâmes encore quelques semaines, et prîmes ensuite la route par Drammen, Jarlsberg à Frederiksvaern, où nos vaisseaux étaient. Nous nous embarquâmes, mais fûmes accueillis le lendemain par une très-forte tempête, qui nous força de rentrer, à cause des vents contraires, à Frederiksvaern, où nous nous logeâmes dans la maison de l'amiral Zimmer, pour nous refaire des incommodités de la mer. Pendant que nous y fûmes, il y eut de bien fortes tempêtes en mer, que nous fûmes heureux d'esquiver. Le Comte de Laurvig, qui demeurait tout auprès, nous fut d'une grande ressource, et pour la société et pour les provisions qu'on nous apporta. Enfin le vent changea, et nous passâmes en deux jours heureusement à Fladstrand**), où nous débarquâmes sur-le-champ. Une forte tempête, qui dura trois

*) Les Bygd (Boyd) = les villages propres à la Norvége.

**) Ancien nom de Frederikshavn en Jutlande.

jours, nous empêcha de pouvoir recevoir nos voitures et équipages des vaisseaux.

(6. de Février.)

Nous nous rendîmes en droiture par Colding, où nous trouvâmes nos deux plus jeunes enfants, Frédéric et Julie, qui étaient venus de Copenhague à Slesvic. La société y était brillante. Mon frère cadet vint nous y voir, et l'hiver se passa en bals et en plaisirs. Au jour de naissance du Roi 1774 je devins feld-maréchal, comme une preuve de la satisfaction de la cour de mes services en Norvége. Quoiqu'absent de Norvége, je conservais le commandement général de ce royaume, ce qui était d'autant plus facile, que j'y avais conservé le collége de guerre, qui avant mon arrivée avait remplacé le commandant général. Toutes les propositions, avancements, &c. m'étaient envoyés, et j'en faisais alors le rapport et les propositions au Roi. Cette branche de gouvernement est difficile à régir avec justice pour le bien du service militaire, et pour celui de l'individu. Dans ce temps-là chaque capitaine de compagnie était obligé de s'acheter une cour (Hof) dans le district de sa compagnie, dont plusieurs étaient de quelques lieues de circuit, et d'autres, dans l'intérieur du pays, de vingt à quarante lieues, à cause de la distance entre les habitations dans les montagnes. Plusieurs entre mes prédécesseurs ne se souciaient guère de déplacer des officiers sans s'informer de leurs circonstances particulières et locales, par où on ruinait dans un moment une famille, cet officier étant obligé d'acheter peut-être à cent lieues de là une nouvelle terre, et ayant difficulté à vendre la sienne à bon prix. J'ai toujours veillé de mon mieux à prévenir ces sortes de malheur, en m'informant soigneusement des circonstances de chacun. J'introduisis ensuite des terres fixes pour les chefs de compagnie, qui furent prises sur les terres du clergé pour une rente annuelle. Je conservai le commandement de l'armée norvégienne jusqu'au moment où ce royaume fut perdu, ainsi plus de quarante-un ans, et je rends grâce à Dieu de m'avoir préservé, dans toutes

ces années, de n'avoir jamais rendu personne malheureux, ni commis, autant que je sais, une injustice quelconque, du moins je n'en ai jamais ni reçu, ni entendu une plainte.

Au printemps de l'année 1774 je fus reçu maçon dans la loge de Slesvic, alors assez peu nombreuse. Ce pas a eu sur le reste de ma vie une plus grande influence qu'on ne saurait le croire, en partie par les liaisons intimes que je fis dans cette société, en partie par les connaissances que j'y acquis. Les circonstances qui accompagnèrent le premier jour de ma réception, furent assez singulières pour que je croie ôser me permettre de les retracer ici. J'avais dîné à Louisenlund avec une couple de personnes, qui m'avaient beaucoup prié de me faire recevoir. Nous devions nous rendre l'après-dînée à cheval au bord opposé de la maison, où la loge devait se tenir. Je partis avec le colonel Koeppern, qui devait être reçu avec moi. Mais les deux messieurs qui devaient être de la partie et avaient dîné avec nous, Gaehler et Motz, trouvèrent à propos de s'arrêter encore un peu à Louisenlund, et manquèrent leur chemin pour arriver à temps à la barque. Il commençait à faire obscur, et à peine fûmes-nous sur l'eau, que nous donnâmes dans les filets de pêcheurs, dont nous eûmes de la peine à nous tirer. Nous eûmes le même désagrément encore plus d'une fois dans ce trajet. Enfin nous vîmes une lumière auprès d'un buisson sur une hauteur au bord de l'eau, où nous débarquâmes après un trajet très-difficile. Ce mont ou promontoire s'appelait autrefois Lysberg (Lichtberg), mais à présent Luseberg (Läuſeberg). Il fallut encore traverser un petit marais avant d'entrer par derrière dans la maison de la loge, où on nous attendait depuis deux heures. Je fus reçu maçon, et nous retournâmes au château. Si je voulais tirer un horoscope, ce voyage dénoterait assez exactement la route tortueuse et difficile que je fus obligé de passer dans la maçonnerie, ainsi que l'état où je la trouvais alors. L'année après, nous nous donnâmes rendez-vous, le Duc Ferdinand et moi, à Altona. Il était grand-supérieur de l'ordre,

et nous nous y liâmes d'une amitié très-sincère, qui dura aussi longtemps qu'il vécut.

Nous allâmes, ma femme et moi, l'année 1776 à Hanau, chez mon frère aîné, où nous passâmes un temps fort agréable. A notre retour, en venant à Altona, je reçus une lettre de Copenhague, où on me sondait, si je voulais faire une campagne comme volontaire à l'armée prussienne. J'acceptai avec joie, et la Reine Julie-Marie, qui était toujours en correspondance amicale avec le Roi de Prusse, lui en demanda la permission, qu'il voulut bien accorder. — Je partis au mois de Juillet pour l'armée, passant par Brunsvic, où je fis ma cour à la Duchesse, soeur du grand Frédéric, et au vieux Duc de Brunsvic, frère de la Reine Julie. Les Princes étaient à l'armée en Silésie. Les Princesses y étaient: c'étaient la Princesse héréditaire, née Princesse de la Grande-Bretagne, la Princesse Frédéric de Brunsvic, qui avait apporté à son époux le Duché d'Oels en Silésie en mariage, et la Princesse Auguste, ensuite abbesse de Gandersheim. J'y revis avec plaisir le bon Duc Ferdinand. La Duchesse me recommanda au mieux au Roi de Prusse et à son frère, le Prince Henri. Elle était ma vraie amie. Je partis pour Berlin, où je me réjouissais de faire la connaissance du Prince Henri, qui commandait l'armée, dont trente mille hommes étaient à Berlin. L'air de hauteur et de froideur, avec lequel il me reçut, me fit changer bien promptement mes idées à son égard, et j'avoue que j'ai vu peu de gens qui m'ont déplu plus souverainement que lui. Cependant vers la fin de mon séjour à Berlin il se dérida à mon égard. Il avait décommandé plusieurs fois une grande manoeuvre qu'il voulait me faire voir devant Berlin, mais que quelques gouttes de pluie faisaient remettre sur-le-champ. Enfin il me dit: „Et s'il pleut demain à verse, nous sortirons pourtant.“ Il fit fort beau, et une manoeuvre assez médiocre, commandée par lui-même en personne, et où je l'accompagnai moi-même, se fit. Feu le Roi de Wirtemberg était commandeur de Lottums cuirassiers. Il avait dé-

jà assez d'embonpoint dans ce temps-là, et il s'y trouvait assez pressé sur la retraite par les houssards de Belling. A la fin de la manoeuvre le Prince Henri parut se rapprocher un peu plus de moi et me dit: „Vous allez à l'armée du Roi. Vous ne pouvez jamais le soutenir. Si vous voulez venir une autre campagne à mon armée, j'en serai charmé.“ Je lui témoignai toute ma sensibilité de cette offre obligeante. — Je vis avec plaisir la bonne vieille Reine de Prusse et sa digne soeur, mère du Prince de Prusse. C'étaient deux Princesses respectables, mais qui ressemblaient absolument à des femmes de prêtres campagnards. Par contre, la Princesse Henri, ma cousine, avait d'autant plus de représentation et d'esprit. Je fus charmé de voir la Princesse de Prusse, épouse du Roi futur. Elle était extrêmement obligeante et amicale, et m'a toujours témoigné mille bontés, aussi quand elle fut Reine.

Je me rendis de Berlin à Breslau, où je fis avec plaisir la connaissance du ministre Comte Hoym, qui me témoigna beaucoup de politesses et resta toujours mon ami. Aussi me le prouva-t-il bien des années après par la joie qu'il me témoigna de me voir entrer dans sa chambre, en arrivant à Carlsbad. De Breslau je me rendis à Frankenthal, petite ville à un mille du quartier général Schoenwalde, où mon frère aîné, qui avait reçu le grade de major-général prussien et faisait la campagne en volontaire, avait son quartier. Le lendemain matin nous nous rendîmes vers le temps de la parole à cheval au quartier général; à un quart de lieue de là nous vîmes venir le Roi à cheval, avec un aide-de-camp. Nous nous rangeâmes à côté du chemin. Le Roi s'approcha de nous: „Ah, c'est le Prince votre frère; j'aurai d'abord le plaisir de vous voir au quartier général.“ La présentation fut faite de cette manière, et alla fort bien. J'y vins, où je n'entendis de tous côtés que les mots: „Das iſt der däniſche Feldmarſchall!“ — Le Comte Goerz, aide-de-camp général du Roi, qui m'avait si fortement manqué à Copenhague, étant alors au service danois, s'approcha de moi

presque en tremblant. Je ne fis semblant de rien, et lui parlai comme si de rien n'était. Le roi parut peu après à la parole, vint vers moi, me demanda beaucoup de nouvelles de sa bonne amie, la Reine Julie, et fut extrêmement gracieux à mon égard. Je fus invité à la table du Roi avec mon frère. Elle consistait en huit couverts. Le Prince héréditaire de Brunsvic et quelques généraux s'y trouvaient. Le Roi me questionna beaucoup pendant le dîner, qui dura assez longtemps, me parla de la Norvége et parut assez content de mes réponses. Le jour après ce fut de même; cependant les questions étaient souvent un peu mordantes. Nous fûmes ensuite invités, mon frère et moi ensemble, de deux jours l'un à la table du Roi. Le troisième ou quatrième dîner le Roi paraissait un peu échauffé en se mettant à table. Il avait probablement reçu les nouvelles, que les négociations touchant la Bavière, dont Joseph avait envahi une grande partie, ne réussissaient point, et qu'il fallait commencer la guerre. A table le Roi commença ses questions, et cela sur l'agriculture du Holstein. Je lui dis que les chevaux et les bestiaux en étaient la principale branche, qu'il y avait des terres qui possédaient trois, quatre, cinq cents vaches. Le Roi me répondit avec vivacité: „Par Dieu, je crois que ma bonne amie la Reine Julie m'assisterait volontiers avec trente mille boeufs." — „Je n'en doute pas, Sire," lui répondis-je, „et dans ce cas ce serait moi qui les commanderais, et si Hannibal put avec une quantité de boeufs détruire les aigles romaines sous Fabius, je ne doute pas que je n'aie ce même bonheur pour le service de Votre Majesté!" — Tout le monde se tut et baissa les yeux. Le Roi prit un ton radouci et me dit: „Ah, mon cher Prince!" et continua à parler d'autres choses. Cela me valait son estime, et j'appris quelques jours après du Comte Goerz, qui s'était beaucoup rapproché de moi, et d'autres, qu'il avait chaque jour renchéri sur l'opinion qu'il avait bien voulu témoigner de moi. Je dois dire, que le Prince héréditaire de Brunsvic m'avait demandé un jour à la parole d'une manière très-signifiante, si je

croyais possible que le Danemark voulût donner un corps de troupes au secours du Roi, que dans ce cas on ne doutait pas que plusieurs Princes de l'Allemagne n'y joignissent des troupes pour former une armée alliée, dont le Roi me destinait alors le commandement. Il se peut que cette idée eût dans ce moment frappé le Roi, et qu'il y alludât. — Nous fûmes à peu près huit ou dix jours aux alentours de Schoenwalde en Silésie. Un corps de dix bataillons et cinq régiments polonais avait filé dans le comté de Glatz, sous le lieutenant-général Wunsch. C'étaient tous des régiments nouveaux, sur lesquels on ne pouvait guère compter. La guerre fut déclarée à la parole, et que l'après-dînée les compagnies devaient sortir et charger leurs armes. Après la parole ou l'ordre, le Roi se mit à cheval et vit arriver tout près du quartier général le régiment de dragons du lieutenant-général Buelow, de dix escadrons, fort de deux mille hommes. Le Roi le regarda un moment et le fit défiler devant lui, et le régiment continua sa marche pour le pays de Glatz. Les régiments de Ziethen-houssards et celui de Lossau-dragons, chacun de dix escadrons, avaient aussi marché dans le comté de Glatz. Nous vîmes encore des brigades d'infanterie manoeuvrer sous le commandement du Roi près du quartier général, chacune ayant une batterie de dix pièces de douze livres à sa tête. Toute la manoeuvre consistait à faire avancer les cinq bataillons en ligne et y retourner ensuite de même, et le Roi repartit pour Schoenwalde. — Tout d'un coup le Roi partit de là et se rendit à Glatz, d'où il entra ensuite en Bohème, avec les trente escadrons, l'artillerie légère de seize pièces de six et quatre obusiers et les vingt bataillons polonais. Le lendemain matin le Prince héréditaire de Brunsvic rassembla la première ligne de l'infanterie composée de trente bataillons, dont le Prince de Prusse (puis Frédéric Guillaume II) avait la première brigade de cinq bataillons de grenadiers sur l'aile droite. Le Prince Frédéric de Brunsvic commandait en lieutenant-général une moitié de la ligne, et le lieutenant-général Ramin, l'autre. Mon

frère aîné et moi nous accompagnâmes le Prince héréditaire de Brunsvic. Nous étions sur une hauteur et vîmes arriver de tous côtés de la plaine silésienne les différentes brigades ou régiments qui toutes devaient se réunir sur un point qui était l'entrée du „Colonnenweg", que le Roi avait fait faire de la Silésie dans le comté de Glatz, passant auprès de la forteresse de Silberberg, sur les hautes montagnes qui séparent les deux pays. Le débrouillement de ces bataillons avec leurs chevaux de bât, qui traînaient toujours le long du bataillon, dura assez longtemps pour avoir toute la satiété de ce beau coup d'oeil. On aurait eu moins de peine, si on avait fait arrêter les bataillons à une plus grande distance. On marcha jusque dans les environs de Glatz, où les trente bataillons campèrent. Nous cantonnâmes à Glatz, où je profitai de l'occasion pour voir la forteresse, qui m'a paru très-forte. Le lendemain nous marchâmes sur le Ratschenburg, haute montagne près de la frontière, et forte position pour couvrir la Silésie. Nous allâmes alors à Nachod et entrâmes en Bohème, où nous trouvâmes le Roi campé sur les hauteurs devant la ville, où nous eûmes notre quartier. La position que le Roi prit à Nachod, était fort singulière. L'avant-garde de dix bataillons et de trente escadrons était devant, sur la lisière („oberer Rand") de la hauteur. La première ligne sous le Prince héréditaire vint camper tout près d'elle. La castramétation des Prussiens était très-singulière. Ce n'était pas par compagnies qu'on campait, mais tout le bataillon campait en lignes, trois tentes de hauteur. La ville de Nachod sur la frontière fut d'abord pillée par les valets de l'armée. On n'avait établi aucun ordre à cela. C'était triste à voir, comment cette pauvre ville avait souffert en un moment. Les gens où je fus en quartier, gémissaient. Je les consolai de mon mieux, et je priai Dieu de me préserver d'être jamais la cause, soit directement ou par négligence, de malheurs pareils. On amena une soixantaine de prisonniers autrichiens, houssards, fort blessés, à Nachod où on les mit en quartier pour être pansés. Le Roi marcha le lendemain avec l'avant-garde de trente

escadrons, l'artillerie légère et les dix bataillons. Je l'accompagnai. Il marchait seul à la tête du régiment de Ziethen-houssards. Le général Lossan, chef du régiment de houssards noirs et brigadier de ces trente escadrons, suivait le Roi, et j'allais à côté de lui. Les aides-de-camp du Roi s'en tenaient le plus éloignés que possible. Il n'y avait qu'un, le major Prittwitz, qui l'accompagnait quand il l'ordonnait, et celui-là n'était pas loin. Nous passâmes par de petits chemins de traverse, par des descentes fort raides, et lorsque nous fûmes dans une petite prairie, où nous étions entrés homme par homme, on rangea derechef les escadrons, dans ce fond où dix ou douze tirailleurs auraient pu nous maltraiter cruellement. Lorsque le premier escadron fut formé, le Roi dit tout-à-coup d'une voix creuse: „Marſch!", et nous remontâmes de l'autre côté; et le Roi dit: „Gewehr auf!" — Jusqu'à présent le Roi était le premier Prussien en Bohème. Lossan détacha une division d'un escadron qui prit les devants du Roi. Celui-ci resta au pas, s'entretint quelquefois avec Lossan, et nous nous approchâmes d'un village. La division de l'avant-garde le laissa à droite, mais le Roi, qui n'était qu'à peu de pas de la division, entra toujours au pas dans le village. On y jeta vite des flanqueurs. Heureusement il n'y avait point d'ennemis, et tous les habitants de ces villages s'étaient sauvés derrière l'Elbe ou dans les bois. Nous sortîmes du village. On y voyait une immense plaine à perte de vue, qui allait jusqu'à l'Elbe. C'était au commencement d'août. Les grains étaient mûrs et étaient presque aussi hauts que moi à cheval. Jamais je n'en ai vu d'aussi beaux. Dans ce moment le Roi ordonna que le régiment de houssards devait déployer sur la gauche, et le second de houssards se mit encore sur sa gauche. Les dragons de Buelow et l'artillerie légère faisaient la seconde ligne. On marcha ainsi en ligne et foula aux pieds ces superbes grains. On voyait de loin les vedettes des patrouilles ennemies, qui se retiraient vers l'Elbe, derrière laquelle les Autrichiens commençaient à se rassembler sous l'Empereur

et Lasey. Loudon commandait de l'autre côté, vers la Saxe, d'où le Prince Henri était entré avec une armée prusso-saxonne en Bohème. Lorsque le Roi fut arrivé avec l'avant-garde pas loin de l'Elbe, il prit son quartier général à un village nommé Welsdorf. Il fallait à présent prendre un parti, et comme il n'y avait plus rien à faire là pour moi, je pris celui de retourner à Nachod où mes équipages se trouvaient. Mais il était désagréable de faire ce chemin seul, comme nous pouvions faire de très-mauvaises rencontres en route, avec des patrouilles ennemies ou d'autres. J'en n'avais avec moi que le colonel Koeppern, mon chasseur, un palefrenier avec un cheval de main et un de Koeppern. Nous allâmes à toute bride et le pistolet à la main, jusqu'aux vedettes prussiennes. Nous passâmes la tente du Prince héréditaire, qui en sortit pour me prier de venir dîner chez lui. Le même jour le général Tauenzien était arrivé avec la seconde ligne, et avait pris sa position derrière la première. Le lendemain matin le Prince héréditaire marcha avec la première au camp de Welsdorf. La moitié de la ligne campa à la droite du village, presque parallèle avec l'Elbe. C'était la division du Prince Frédéric. Celle de Ramin campait à la gauche. La brigade de la droite du Prince de Prusse touchait au bois nommé Koenigreich Silva, sur une hauteur. Sur l'aile gauche il y avait deux régiments de houssards, et devant le régiment, un de houssards. Les Autrichiens faisaient des retranchements de l'autre côté de l'Elbe. On devait fourrager les blés, pour nourrir la cavalerie et l'artillerie. Le Roi employait ces fourragements pour aguerrir les troupes et reconnaître les terrains. Cinq bataillons et huit cents à mille chevaux étaient commandés à chaque aile pour ce but. Le Roi marchait à la tête, et tous les généraux, ainsi que le quartier général, le suivaient. Dès les premiers jours le Roi mena les fourrages de l'aile gauche très-loin du camp, vers l'aile droite de l'ennemi. Il laissa l'infanterie auprès d'un bois, où elle forma un crochet, et puis il s'avança fort tranquillement avec quelques houssards et l'artillerie à

cheval. L'ennemi, voyant arriver des troupes et fourrageurs, crut qu'on allait l'attaquer et fit passer l'Elbe à un corps de cavalerie d'à peu près trois mille hommes, qui se formait vis-à-vis de nous. Dans ce moment le général Prittwitz arriva avec à peu près huit cents hommes de cavalerie, qu'il forma au plus vite sur la gauche de l'artillerie à cheval, auprès de laquelle le Roi se tenait fort tranquillement. Au moment que la cavalerie ennemie se formait vis-à-vis de nous, le Roi cria: „Feuer!", et quelques décharges d'artillerie arrêtèrent cette cavalerie heureusement. Le Roi se replia fort tranquillement sur l'infanterie. L'ennemi ne poursuivit point, et les fourrageurs, étant prêts avec leurs pacotilles, retournèrent tranquillement au camp. Cependant il y eut des blessés et des tués. Les Autrichiens avaient donné à leurs tirailleurs de la cavalerie des cartouches fortement chargées. Ils plaçaient la carabine sur le genou et tiraient à toute volée. Ceux qui étaient près d'eux, ne risquaient guère, mais leurs balles portaient à huit cents pas. Nous avions tous les trois jours de ces fourragements qui duraient toute la matinée et où il y avait toujours du sang répandu, j'ose dire, assez mal-à-propos. Je n'y manquais jamais, et comme c'étaient toujours de petites actions, on y apprenait beaucoup, surtout par les fautes qui s'y commettaient. Nous passâmes quatre semaines dans ce camp de Welsdorf, où nous eûmes une chaleur excessive. Aussi l'armée fut-elle assaillie d'une dyssenterie terrible. Les latrines placées vis-à-vis du camp, et le terrain entre les tentes et ces latrines, étaient absolument cramoisis du sang des gens qui s'y traînaient. Des insectes sans nombre, de grosses mouches voltigeaient sur cette horreur. Nous avions peut-être dix mille malades, dont une quantité prodigieuse moururent. Mon frère aîné fut attaqué de cette maladie dans les derniers jours de ce camp, et dut se faire transporter à Glatz, d'où il retourna à Hanau. Sa tente et la mienne étaient attenantes du village de Welsdorf, et près du quartier général. Ma tente était assez près de la ligne derrière laquelle le Prince Frédéric comme lieutenant-général cam-

pait. Nous étions à peu près à cent cinquante pas de distance. Celle du Prince de Prusse était sur l'aile droite à huit cents pas de moi. Nous nous voyions fréquemment les soirées, et j'étais intimement lié avec ces deux. Le Prince de Prusse venait souvent chez moi, lorsque j'étais encore à la table du Roi. Alors il s'établissait dans ma tente jusqu'à mon arrivée, et ne retournait à la sienne que lorsqu'il commençait à devenir sombre. C'était un homme excellent et méconnu principalement par sa timidité naturelle. Il avait de l'esprit, de la lecture et une jovialité de caractère, avec une droiture et une vérité bien rares, qualités qui me le rendaient extrêmement cher. Je dirai en son temps, pourquoi il fut méconnu comme Roi, ce qui est généralement ignoré. Lorsque le Roi marcha à Welsdorf, son intention était d'y attirer les Autrichiens, qui l'attendaient en Moravie. Aussi se rendirent-ils sur l'Elbe en marches forcées. Mais ce qui dérouta toutes nos espérances de voir une des campagnes les plus brillantes, fut, dès les premiers huit jours du camp de Welsdorf, l'arrivée à celui-ci d'un négociateur autrichien, le Baron Thugut. Quoiqu'il ne pût d'abord faire des propositions convenables au Roi, cependant le Roi ne laissa pas de se flatter, que l'Impératrice Marie-Thérèse ferait la paix à des conditions raisonnables. Joseph aurait préféré la guerre, mais Lascy avait les ordres précis de l'Impératrice, de s'aventurer le moins possible. Le Roi n'en avait proprement aussi aucune envie. Nous restâmes donc quatre semaines au moins dans ce camp pour fourrager les alentours et négocier. Les maladies ne furent pas le seul affaiblissement de l'armée. La désertion fut terrible, et on comptait à dix mille déserteurs. C'est pourquoi Joseph disait: „Der König von Preußen ſieht hier auf Fouragirung, und ich auf Recrutirung".

La table du Roi m'était fort intéressante; presque tous les autres convives la craignaient et se désolaient de sa longueur. Il y avait peu de mets, mais ce qu'il y avait, était bon. Le Roi buvait un vin de Graves léger, trempé de beaucoup d'eau, et il

en buvait copieusement, surtout de l'eau. Une bouteille de vin de champagne non-mousseux se donnait à la fin du repas. Il en prenait un verre et rarement deux. Nous n'étions qu'à sept ou huit à table. Il vidait toujours sa caraffe d'eau, et lorsque la conversation s'animait, il s'en fit donner une seconde. On était sûr alors que l'on resterait au moins encore une bonne demi-heure à table, mais s'il y avait une discussion, ou si j'ose le nommer: une dispute, chose qu'il aimait beaucoup et qui lui arrivait si rarement avec d'autres, alors elle se prolongeait outre mesure, au grand désespoir des convives. J'appris au commencement que le Roi disait souvent: „Ma table est une république: chacun peut y dire ce qu'il veut"; mais on ajoutait: „Mais il n'y a que lui qui parle". Le Roi parlait ordinairement peu de mots avec le Prince héréditaire de Brunsvic, mais qui n'aimait guère à entrer en conversation, et il badinait le Prince Frédéric de Brunsvic. Celui-ci répondait, riait et parlait volontiers, mais ce n'était pas du fruit nouveau pour le Roi. J'eus cet honneur-là, car je m'attachais à saisir chaque occasion pour le faire parler, soit de sa vie, soit de ses opinions militaires et politiques &c. et, si j'ose le dire, cela lui faisait grand plaisir. Je réserve pour la suite de parler des conversations mêmes du Roi, je citerai seulement qu'à Welsdorf le Roi dit à table: „A propos! il est arrivé de Berlin une quantité de paperasses pour expliquer pourquoi nous sommes ici." Il envoya son „Leibhusar" pour en chercher, et nous en distribua en disant: „C'est pour le public, d'ailleurs ça n'est bon à rien. C'est nous qui sommes ici pour décider qui a raison." — L'ordre fut donné assez inopinément, que l'armée devait marcher le lendemain sur la droite, que les bagages devaient partir d'avance. Il fallut lever les tentes, emporter tout, et l'armée marcha en plusieurs colonnes par la droite, et on s'arrêta peu loin d'un plateau, où un village nommé Burkersdorf se trouvait. Le Roi avait pris les devants seul, avec un couple de quartiers-maîtres-lieutenants, avec lesquels il chercha à reconnaître le terrain où la bataille

de Soor avait été livrée dans la première guerre de Silésie, mais il ne put jamais parvenir à y trouver une position convenable pour le moment présent, Soor étant en avant et plus bas que le plateau, sur une espèce de coteau. L'armée fut obligée d'attendre sûrement trois à quatre heures, avant qu'il se décidât à quitter ce poste et à l'arranger sur le plateau. Il prit son quartier général dans le village de Burkersdorf, mais data ses lettres et donna ses ordres du camp près de Soor, en l'honneur de la bataille qu'il y avait gagnée, il y avait plus de trente ans. L'infanterie était en lignes, ayant un fond devant elle, garni de broussailles et de quelques bois. Sur l'aile gauche se trouvait le coteau de Soor en avant, où il avait placé le Prince de Prusse avec sa brigade et un régiment de dragons. Le reste de la cavalerie, qui était de cent escadrons, était campé en équerre vis-à-vis du Koenigreich Silva. Une couple de bataillons fermaient la gauche de la cavalerie, mais si les Autrichiens étaient sortis de ce grand bois en tirailleurs, ils auraient pu donner une alarme bien chaude à cette cavalerie. Le Koenigreich Silva était un bois immense; j'en ai traversé plusieurs parties. Il y en avait entre autres une appartenant à un seigneur bohémien, qui était bien singulière; c'étaient des pins ou sapins d'une énorme grosseur, dont beaucoup des plus majestueux étaient décorés à hauteur d'homme d'une image de Saint en grandeur colossale, le tout doré, comme les petites estampes dans les livres de prières catholiques. J'en ai vu des centaines. Ce fut du camp de Burkersdorf que le Prince héréditaire de Brunsvic fut détaché, pour commander deux corps sur la droite, que le Roi y avait envoyés sous le commandement des généraux Dalvig et Anhalt, avant de partir de Welsdorf. Chacun n'était que de cinq bataillons et cinq escadrons. Le Roi y joignit encore quelques bataillons et compagnies. Le Prince avait désiré ardemment un corps détaché, et fut comblé de joie quand il l'obtint, ne prévoyant pas les chagrins qui l'attendaient. Le lieutenant-général Wunsch avait quitté le camp de Welsdorf avec les dix bataillons polonais et

quelque cavalerie, pour occuper le Ratschenburg et couvrir ce passage de la Silésie. Lorsque le Roi eut fait avancer le reste de l'armée sur Welsdorf, le Roi crut tous les passages en Silésie assez couverts pour pouvoir faire venir de là avec escorte des convois. Mais un partisan ou houssard autrichien se glissa sur la marche de ce convoi par les défilés. L'escorte n'était pas alerte, et il y eut une bonne partie de perdue, ainsi que quelques prisonniers. Lorsque je vins à l'ordre le matin, chacun s'empressa de me régaler de cette nouvelle, qui me paraissait très-désastreuse, mais la joie était inconcevable de ce que le Roi avait eu un revers qu'on lui attribuait. J'en fus indigné. C'est pourquoi on m'appelait aussi: le royaliste. On ajoutait: „Nun wird er wohl den Stall zumachen, nachdem die Kuh herausgelaufen iſt!" — En tout la disposition des esprits était bien différente de ce qu'elle devait être pour ce grand homme. Rempli des plus vastes idées, et s'occupant des plus petits détails, il ne pouvait vaquer à tout par lui-même, et comme il n'y avait personne qui possédât sa confiance au point tel que Winterfeldt et d'autres l'avaient eue, personne ne se chargeait de prévenir les manquements à temps, et de là tant de petites fautes existaient, mais dans le fond elles se réparaient bientôt, et les Autrichiens n'étaient par ordre nullement entreprenants. — Nous fûmes trois jours à Burkersdorf, et depuis ce moment il ne fut plus question de dyssenterie. Je conseillerai à chacun qui se trouverait dans un camp avec cette maladie, de ne jamais balancer à le lever du moment qu'on s'en aperçoit. En reculant de mille pas seulement la position, on sauve la vie ou la santé de nombre de braves gens. Nous avançâmes ensuite vers l'Elbe et marchâmes sur Léopold. En y arrivant, nous trouvâmes des détachements de pandoures et de houssards ennemis que l'artillerie à cheval en chassa. Le Roi, après avoir ordonné la position du camp, continua de faire tirailler sur les pandoures. Il prit alors quatre cents hommes des houssards de Ziethen sous le major Wolfrath, fort brave officier, et marcha tout droit par un grand bois vers

le Riesengebirge. Cette marche était fort risquante, comme on ne pouvait pas savoir ce qui s'y trouvait. Mais le Roi la continua au pas fort tranquillement et parlait avec le vieux Ramin qui s'était joint à la suite du Roi. Comme nous sortîmes du bois, nous vîmes la chaîne de montagnes, qui se détache, pour ainsi dire, du Riesengebirge et va jusqu'à l'Elbe, où Hohenelb se trouve. Nous vîmes distinctement le corps du Prince héréditaire marcher en deux lignes sur le haut des montagnes et faire halte à un ruisseau qui sépare les hauteurs, mais qu'un chemin traverse. On voyait dans ce moment dresser les tentes du corps. Le Roi s'arrêta et se mit en colère ayant donné l'ordre au Prince héréditaire de passer ce ruisseau et de prendre la position à la fin de la montagne qui donne sur l'Elbe. Le Prince héréditaire avait vu venir le Roi. Il arriva donc à toutes jambes pour demander ses ordres. Le Roi alla vers lui, seul, et lui ordonna de repartir sur le champ et de faire avancer ses troupes selon l'ordre qu'il avait donné, et de dresser le camp. En attendant, le Roi continua sa route vers ce point, et le Prince héréditaire se trouva bientôt après derrière le Roi, qui consultait avec un quartier-maître-lieutenant touchant les difficultés du passage de l'Elbe, qui est bien mince à cet endroit, peu éloigné de sa source. Le Roi ne parla pas un mot au Prince héréditaire qui s'était excusé vis-à-vis de lui de n'avoir pas exécuté ses ordres exactement, en lui disant que le général Anhalt lui avait montré sur sa propre carte que le Roi lui avait dessinée, le camp de son corps à cet endroit „und daß es gewiß ein Fehler von den Blackſchmeiſſers wäre". — Je m'approchai du Prince héréditaire et lui dis tout haut: „Mon Dieu, que je suis fâché de voir tout ceci, cela peut gâter beaucoup dans ce moment décisif!" — Arrive Anhalt à toutes jambes, en criant au Roi: „Sollen wir herüber, Ew. Majeſtät?" Le Roi, indigné contre lui, ne se tourna que lorsqu'il fut tout près de lui, et lui dit: „Scheer' Er ſich zum Teufel!" Anhalt était comme hors de lui de surprise et de frayeur, mais fut obligé de se reculer. En attendant, les troupes

du Prince héréditaire arrivèrent, et on campa sur la hauteur, comme le Roi l'avait ordonné. Le Roi retourna à Léopold. Il n'y eut que le Prince Frédéric de Brunsvic et moi d'invités à la table du Roi. Il y était fort pensif. Tout d'un coup il dit: „J'ai trouvé des palefreniers aujourd'hui qui fourrageaient mon quartier général. J'apprends que ce sont les gens de M. le Comte de Goerz. Je fus obligé de les chasser moi-même" (il les avait rossés lui-même). „J'apprends que M. le Comte de Goerz a aussi allumé le village de Burkersdorf, malgré ma défense de se loger dans les maisons et l'ordre de rester dans les tentes". Comme le Roi m'adressa ces mots, je crus de mon devoir de lui répondre: „Le Comte de Goerz n'a point quitté sa tente, mais il a un cuisinier qui pour lui accommoder un bouillon ou quelque chose était entré, et par quelque accident encore inconnu le feu a pris à la maison, qui a brûlé dans un moment, ainsi que neuf autres. J'ose dire que le Comte de Goerz est entièrement innocent." Le Roi répondit: „Ah, est-ce comme ça?" — Le lendemain le Comte de Goerz vint me dire: „Sie haben ſich geſtern meiner angenommen, ſonſt wäre mir's übel gegangen. Er hat meine Leute geſtern zu Rittern geſchlagen. Noch war kein Menſch in ſeinem Quartier, und meine dummen Knechte ſuchten Fourage und waren ſo unvorſichtig, ſie dort zu nehmen." Cet incendie de Burkersdorf était une des choses les plus curieuses que j'aie vues. J'étais allé à l'ordre, avec le colonel Koeppern. Le Roi était allé reconnaître le terrain en avant, lorsque tout-à-coup nous vîmes une maison s'enflammer. Elles y sont couvertes d'ardoises de bois („Schindeln") qui volent d'abord à une longue distance. Celle où je demeurais et où mes tentes étaient tout près, était la dernière du village. Koeppern se mit à courir pour sauver les chevaux et ce que j'y avais. Les chevaux furent tirés heureusement, mais beaucoup d'effets et entre autres ceux de Koeppern même et sa cassette furent brûlés. Ma voiture était sur trois roues. La quatrième était en réparation. Je ne campais pas fort loin de la ligne d'infan-

terie. Le régiment le plus proche — c'était celui de Renzel, de Berlin — vit cela à peine, que sans ordre, sans délibérer, tous les soldats accoururent, sauvèrent tous les effets qu'ils purent, et les portèrent dans leurs tentes et surtout la voiture sur les trois roues, me témoignant sans que j'y fusse, car j'étais à l'ordre, le plus vif intérêt. Je perdis peu. Le soir de pauvres femmes vinrent toutes craintives, pleurant sur le malheur d'avoir perdu leurs maisons. Je tâchai de les consoler par quelques louis, et j'eus le plaisir de sécher leurs larmes de cette manière.

J'avais fait la connaissance, peu après le commencement du camp de Welsdorf, de M. de Catt, lecteur du Roi, et qui était un bien digne et galant homme. Il dînait souvent chez moi, et sa conversation m'était d'autant plus agréable que j'apprenais beaucoup de choses concernant le Roi par lui. Tous les soirs il entrait chez le Roi et y restait une couple d'heures, où le Roi s'entretenait de toutes choses avec lui familièrement. Le Roi se couchait ensuite de bonne heure, ordinairement à neuf heures. Il avait un sommeil tranquille et profond. A six heures il commençait déjà les affaires; les secrétaires privés, dont il y avait trois, lui portaient les lettres qui étaient venues le jour auparavant. Ils en faisaient un extrait sur une feuille pliée, et il dictait la réponse, ordinairement très-concise. Ce fut par M. de Catt que j'appris particulièrement les dispositions du Roi à mon égard, et combien cela lui faisait plaisir de trouver quelqu'un qui lui résistait dans ses opinions, comme tous les autres se seraient crus perdus, d'oser le contredire. J'avais encore deux autres hôtes presque journaliers à ma table (même quand je n'y étais pas), le fameux piéton Grothausen, jeune homme singulier, mais brave, adroit, fort jovial et ne manquant ni d'esprit ni de sentiment. L'autre était un Comte de Schwerin, fils d'un sénateur suédois et major dans cette armée. C'était un jeune homme modeste, brave et ayant beaucoup de sentiment.

Nous marchâmes de Léopold sur Lauterwasser, en nous approchant par-là de la haute Elbe. Le général Tauenzien

reçut l'ordre d'occuper avec une vingtaine de bataillons les hauteurs sur notre gauche en arrière, à peu de distance de l'armée. Le Roi renvoya bientôt du camp de Lauterwasser toute la cavalerie pesante sur les frontières de la Silésie, mais en Bohème, à Braunau. Les cuirassiers prussiens avaient tous des chevaux de Holstein, qui ne pouvaient guère supporter les fatigues de la campagne. Ils y furent mis pour se remettre, et y fourrageaient aux dépens du pays. Nous fourragions aussi alentour du camp, non seulement au vert, mais aussi au sec, comme la récolte y avait commencé. Les malheureux villages étaient ordinairement pillés.

A peine fûmes-nous à Lauterwasser, que je me rendis le matin chez le Prince héréditaire de Brunsvic, qui fut fort surpris de me voir, se regardant comme disgracié, et où personne n'allait, de crainte de déplaire. Il était fort irrité contre le Roi, et me prouva que le général Anhalt seul était cause, qu'il n'avait pas exactement suivi ses ordres. Je le conjurai de se radoucir et qu'il ne fallait point d'abord se brouiller pour si peu de chose, car il ne parlait de rien moins que de quitter le service tout de suite. Je lui fis sentir toutes les suites de cette résolution, et j'eus le bonheur de le tranquilliser un peu avant de le quitter. Je fus de retour à l'ordre, où je me rendis, et je dînai encore seul avec le prince Frédéric à la table du Roi. Peu après la soupe arriva un courrier du Prince Henri, qui lui écrivait une très-longue lettre non-chiffrée. Elle le rendit fort pensif. Il parla peu, raconta quelques petits détails et il nous quitta pour répondre. Le Prince Frédéric me dit d'abord en sortant, que le Roi avait eu une mauvaise nouvelle, qu'il avait lu sur le revers de la lettre, que le Prince Henri se plaignait de faiblesse et lui déclarait, qu'il ne pouvait point faire une seconde campagne; comme j'aimais beaucoup alors le Prince héréditaire, je pensai d'abord à lui, et voyant Catt l'après-dînée, qui dînait chez moi, je lui dis que cela me faisait une vraie peine de voir une brouillerie pareille avec ce Prince, que je lui avais

parlé déjà, et que je me flattais de le ramener tout-à-fait. Catt me dit que je rendrais le plus grand service par là au Roi. J'y retournai donc, et le trouvai dans les neiges et les frimas de l'hiver, avec une cheminée et du feu dans sa tente, quoique nous ne fussions qu'au commencement de Septembre. Il était encore fort piqué contre le Roi. Je lui dis que j'avais vu, le jour auparavant, l'épée du général Anhalt dans la chambre du Roi. „Oui", me dit-il, „il a été envoyé comme prisonnier à Schweidnitz, où un conseil de guerre se tiendra". Je lui dis alors qu'un courier du Prince Henri était venu, et que j'avais appris par son frère, que probablement il ne commanderait pas dans la campagne suivante, à cause de faiblesse. Je lui fis sentir alors, que ce ne pourrait être que lui, qui aurait le commandement de cette armée, et je le suppliai de ne point se barrer à lui-même la brillante carrière qui s'ouvrait pour lui. Il montra alors tous ses papiers ou correspondances avec le Roi dans cette brouillerie, mais mon argument fit effet sur lui, et il me promit de se rapprocher du Roi: je le dis le soir à Catt, qui ne manqua pas de le rapporter au Roi, auquel cela parut faire grand plaisir, comme Catt me redit. Le Roi s'était écrié, parlant de moi: „Voilà l'homme que nous devrions avoir à Berlin, pour ramener cette famille royale qui se brouille à tout bout de champ, pour des vétilles!"

Si on avait eu des neiges sur le Riesengebirge, nous avions des pluies dans les plaines de Lauterwasser. Le Roi renvoya toutes les batteries de douze livres, „Brummer". Ce nom vient, à ce que le Roi racontait, de la bataille de Lissa. Il ramenait son armée victorieuse de Rosbach en Silésie, où il rassembla les débris de celle qui avait été battue à Breslau sous le Duc de Bévern. Il tira de quelques forteresses, principalement de Gross Glogau, ces pièces de douze, et le bruit qu'elles faisaient à la bataille de Lissa, les fit appeler ainsi pas le soldat prussien. — La retraite devait se faire. Nous nous retirâmes en trois colonnes. Le premier camp devait être à Wildschuetz. Je

restai à l'arrière-garde, au régiment de Ziethen, que le brave major Probst commandait. Le général Ramin faisait l'arrière-garde avec dix bataillons. Comme cette colonne était entrée dans le défilé de Léopold, elle s'y trouva arrêtée par soixante canons et leurs caissons, qui montaient avec une peine incroyable par la terre glaise de la montagne. Deux bataillons Prince Frédéric étaient au haut de cette montagne, sous le général Prince Anhalt. Le Roi avait ordonné au général Braun de prendre poste avec les deux bataillons qui appartenaient au corps du général Tauenzien, sur la montagne qui couvrait le défilé. Le village de Léopold s'étendait le long du grand chemin qui était entre le village et la montagne. Un rideau assez élevé était de l'autre côté du village, vers la plaine. Les dix bataillons de Ramin avaient fait halte en dix pelotons par bataillon dans ce défilé. J'étais auprès du régiment de Ziethen à la dernière arrière-garde, qui faisait front à l'ennemi, vis-à-vis d'une haute montagne, d'où on pouvait voir dans le défilé. Nous vîmes tout d'un coup un homme en habit rouge, apparemment un général ennemi, avec quelques officiers, qui considéraient notre position. Je le fis observer au major Probst. Sept escadrons du régiment étaient détachés. Il n'y avait donc que trois de reste. Tout d'un coup parurent quelques flanqueurs autrichiens, qui nous lancèrent une grêle de coups, qui tombèrent autour de nous sur la terre glaise. Mon cheval, ordinairement d'ailleurs ombrageux, devint doux comme un agneau et tremblait comme une feuille. Ces flanqueurs furent rappelés, et tout resta tranquille. Je dis au major Probst que j'allais entrer dans le village de Léopold et y chercher la maison où j'avais logé, et y manger un morceau. C'est ce que je fis, et je trouvai encore mes hôtes, et ces bonnes gens se réjouirent de me voir. Je me remis bientôt à cheval et montai la montagne, où je voyais qu'on faisait monter cette artillerie avec une peine extrême. Au moment où j'arrivai au haut de la montagne, j'y trouvai le général Prince Anhalt sur un cheval blanc, devant le

régiment qui avait les armes auprès du pied, et le canon de l'ennemi posté sur la montagne, où l'homme en habit rouge s'était montré, commençait à fouetter sur le régiment de Ziethen qui fit un mouvement à droite et courut alentour du village dans la plaine, où il se remit, le dos au village. Six où huit cents pandoures se jetèrent alors dans le défilé et s'emparèrent des premières maisons. Les dix bataillons qui avaient les armes au pied et le dos tourné à l'ennemi pour éviter le canon, qui fouettait le grand chemin, coururent sur la pente de la montagne à la débandade. Le Prince Anhalt me dit alors: „Hier habe ich nichts mehr zu thun. Ich thue wohl am beſten, nach Haus zu gehen." — „Nein bei Gott können Sie hier nicht weg, mein lieber General," lui dis-je. „Hier kommt Alles darauf an, daß wir feſthalten, ſonſt iſt Alles verloren! Sehen Sie die Cavallerie, die da ankommt?" — Trois mille hommes de cavalerie au moins se formaient en ligne dans la plaine, vis-à-vis du régiment de Ziethen, et commençaient par tirer avec les flanqueurs sur lui. Le régiment de Ziethen se retirait doucement vers le village. Je dis alors au Prince Anhalt: „Wollen Sie mich gewähren laſſen? Sonſt iſt das Ziethenſche Regiment verloren." Je pris d'abord les canons du premier bataillon et les fis tourner sur la cavalerie ennemie et dis au „Feuerwerker" qui les commandait, de tirer à toute volée par dessus la tête des houssards de Ziethen. Dès le premier coup, la cavalerie autrichienne alla plus lentement, quelques autres coups lui firent faire halte, et bientôt toute la ligne fit „Rechtsumkehrt" et s'éloigna au grand trot. A peine cela fut-il fait, que je vois venir à moi de la montagne en haut les palefreniers des canons, qui avaient coupé les traits de leurs canons. Il n'y avait pas un moment à perdre. J'appelai les officiers qui étaient à cheval: „Kommen Sie und helfen Sie mir, meine Herren; die Kanoniere müſſen wieder anſpannen, oder die Kanonen ſind verloren!" — Les aides-majors des bataillons et plusieurs autres officiers vinrent avec moi, et nous les ramenâmes à grands coups aux canons, qui étaient sur la pente de

la montagne, et leur fîmes réatteler leurs chevaux, avancer et faire marcher les canons. Malheureusement les deux chevaux des aide-majors furent tués sous eux sur la plaine. Mais l'artillerie se remit en marche et put passer devant le régiment du Prince Frédéric, et continuait sa route vers le nouveau camp.

Au moment où les pandoures s'étaient jetés dans le village et avaient occupé quelques maisons, le Prince de Hohenlohe, lieutenant-colonel du régiment de Tauenzien et commandant le dernier bataillon de l'arrière-garde, ramena à lui deux pelotons de ce bataillon mêlés avec d'autres, et alla d'abord dessus les pandoures et les chassa de maison en maison hors du village. Cela sauva l'arrière-garde. La raison de toute cette confusion était que le général Braun avait quitté son emplacement sur la hauteur, où il avait ordre du Roi de rester: „bis daß ich vorbei bin," écrivait le Roi. Cela se rapportait à l'arrière-garde, où le Roi d'ailleurs se trouvait toujours. Mais ne voyant point d'ennemi, il ne crut pas nécessaire de rester plus longtemps derrière, et alla en avant pour l'arrangement du nouveau. A peine Braun s'était-il mis en marche et avait quitté cette place, que voilà six cents lanciers ennemis qui tombent sur lui. Il eut à peine le temps de former un quarré et de tirer sur eux. Nous étions donc de tous côtés entourés de coups de canon, sans savoir d'où ils venaient. Ce fut dans cet instant que je vis le général Braun dans le grand chemin en bas assis sur un cheval blanc, avec la pipe dans la bouche, allant au pas. Je m'approchai de lui, et il me dit: „Wenn's auf einer Seite fertig iſt, ſo fängt's auf der andern wieder an." Il paraissait fort embarrassé. Je lui dis: „Erlauben Sie mir, daß ich jetzt Adjutantendienſt bei Ihnen thue?" Il ne dit rien d'autre que: „Ja, die Leute müſſen wieder herunter." — „Nein," répondis-je, „ſonſt gemüſſen wir wieder ganz herum marſchieren. Laſſen Sie ſie oben nur geſchwind formiren!" et je criai à tue-tête aux officiers de former leurs bataillons. J'allai à cheval alors avec Ramin sur la montagne, où nous trouvâmes heureusement Braun encore en quarré,

mais les lanciers l'avaient quitté. Nous allâmes aux bataillons de l'arrière-garde, qui se formaient peu à peu en ordre, mais qui étaient tous pêle-mêle. En passant le Prince Anhalt, je lui dis bonsoir et qu'à présent il pouvait marcher, que tout était passé. Nous nous serrâmes la main. — Le régiment de Ziethen, qui avait passé par le village, arriva aussi sur la montagne, avant que le régiment Prince Frédéric la quitta. Le major Wolfrath, qui commandait le premier escadron, cria tout haut: „Wer iſt der ehrliche Kerl geweſen, der hier hat feuern laſſen und uns gerettet hat?" — Le Prince Anhalt se tut, et tout le régiment cria d'une voix: „Das war der Prinz da, der hat's gethan!" — Voulant à présent, comme il commençait à faire nuit, me rendre aussi au camp, je trouvais sur le chemin, pas loin du général Braun, le Comte de Schwérin, dont j'ai parlé. „Mon Dieu, d'où venez-vous là, mon cher Comte?" lui dis-je. „Oui, je vous savais dans la bagarre", me répondit-il, „et je ne serais jamais parti d'ici avant de vous avoir retrouvé." — Koeppern était malade et parti dans ma voiture avec plusieurs de mes gens malades et un officier prussien, que j'eus le bonheur de sauver par-là, M. de Sierstedt, du régiment du Prince Frédéric, qui épousa ensuite la fille du Comte de Finkenstein. — J'arrivai à Wildschuetz; le Roi s'était déjà retiré. J'y trouvai encore un couple de généraux, qui sortaient de table. Je leur dis de faire d'abord savoir au Roi, qui devait avoir été fort inquiet, que tous rentraient heureusement au camp dans ce moment, et qu'on n'avait rien perdu. Le lendemain matin je me rendis à l'ordre, comme de coutume. Le Roi sortit et, d'abord après la parole donnée, Ramin s'approcha du Roi et lui fit rapport de l'affaire passée. Je vis le Roi sourire et me regarder sans cesse. Je fus invité, comme d'ordinaire, à dîner. Je trouvai le Roi sur le perron de la chambre à dîner, qui donnait sur la cour du château. Le Roi me fit passer dans la chambre ainsi que quelques généraux qui me suivaient. Le Prince de Hohenlohe était le dernier des invités. Le Roi l'embrassa sur le perron et le

nomma colonel. Le Roi se mit alors à table. J'étais assis à sa gauche. „Vous avez eu une affaire bien chaude hier, à ce que j'ai entendu, mais vous vous êtes donc terriblement exposé, à ce que j'apprends, comme les palefreniers de l'artillerie avaient coupé les traits. C'est une mauvaise chose que d'avoir à faire avec ces gens. Dites-moi comment cela s'est passé?" — Je lui dis: „Sire, le danger de voir abandonnés les canons, ne me permit d'autre réflexion que d'appeler à moi tous les officiers, qui voulaient bien me suivre, et qui n'avaient rien à faire, pour les forcer à réatteler les pièces; mais ce qui m'a fait de la peine, c'est que deux jeunes officiers, qui étaient les aide-majors, y perdirent leurs chevaux par des coups de canon, pendant cette expédition." — Le Roi ne toucha pas une seule des fautes qui s'étaient faites et qui avaient été réparées, mais fut d'ailleurs fort gracieux. — Ramin faisait réellement mes éloges au Roi, mais ce qui fait bien de l'honneur à ce vieux général, c'est qu'il ne manquait jamais, quand l'occasion s'en présentait, et qu'un Danois venait à Berlin, de lui raconter: „daß ich ihm damals bei einer ſehr warmen Gelegenheit recht treulich beigeſtanden und herausgeholfen hätte."

Le lendemain matin, on m'annonça deux officiers qui avaient à me parler par ordre du Roi. Ils me dirent que le Roi avait donné à chacun d'eux cent écus pour acheter, un cheval, au lieu de celui qui avait été tué en réattelant les canons à Leopold, et qu'ils devaient se rendre chez moi pour me remercier. Depuis ce jour, le Roi ordonna que je fusse toujours invité à sa table. Nous quittâmes le camp de Wildschuetz en trois colonnes. Le Prince Frédéric de Brunsvic avait la première de la droite, Ramin celle du milieu, et le Prince de Prusse, qui avait six bataillons et quelques escadrons, celle de la gauche. — Le Prince héréditaire de Brunsvic se retirait toujours sur notre droite, en longeant le Riesengebirge. Le Prince Frédéric de Brunsvic plaça, avant de se mettre en marche, dans un creux, le long du chemin qu'il devait passer, un bataillon pour

couvrir sa marche. Après avoir passé un bas-fond, les colonnes marchaient presque allignées sur le plateau jusqu'au nouveau camp, qui était une plaine assez considérable. Les houssards et pandoures autrichiens, voyant le camp levé, suivirent de loin premièrement et s'approchèrent enfin de la colonne du Prince Frédéric; ne voyant point le bataillon qui était dans les broussailles et le creux („Höllengrund"), ils reçurent à brûle-pourpoint une salve qui les renvoya bien vite, non pas en arrière, mais sur la seconde colonne de Ramin, qui n'était point du tout préparé à une attaque pareille, et croyant sa marche couverte de ce côté-là, il eut beaucoup de peine à se débarrasser de cet essaim de troupes légères, avec lequel il se fusilla longtemps avant d'entrer au camp, où le Prince Frédéric se trouvait depuis longtemps, ainsi que le bataillon qui l'avait suivi le plus tôt possible. Le Roi prit son quartier général à Altorf sur l'Aupa, qui fait un coude en arrière autour de Trautenau, qui était sur notre gauche. Des hauteurs étaient devant Trautenau, vers l'ennemi. Ce fut sur celle-ci que le Prince de Prusse campait avec sa brigade. Toute l'infanterie était dans une ligne vis-à-vis d'un bois. Devant le quartier général, dans un fond entre le plateau et l'Aupa, campait une ligne de cavalerie. Le hauteurs de l'autre côté de l'Aupa furent occupées par des batteries. Nous passâmes trois jours à fourrager dans ce camp. Wurmser avait un gros corps de troupes à Burkersdorf, prêt à tomber sur nous au moment de la retraite. Je demeurais dans un moulin, près du quartier général, qui me devint très-remarquable. Le troisième jour l'ordre pour la retraite sur Trautenbach, à deux milles de là, fut donné. Il faisait encore nuit, lorsque je me rendis de mon moulin au quartier général, et je m'y tins à cheval, près d'un grand feu. A sept heures le Roi sortit à cheval et, passant près de moi, me demanda: „Qui est-ce?" — „C'est moi," dis-je, „Sire". — „Qui est ce moi?" Je me nommai. Il me répondit: „Ah, de nuit tous les chats sont gris." Il alla tout seul sur l'aile gauche, et je l'y suivis. — Les deux bataillons Keller, qui devaient faire équerre

(„Flanke") sur l'aile gauche de l'infanterie, campaient entre la brigade du Prince de Prusse et cette gauche. Le Roi prit ces deux bataillons et voulut les mener lui-même pour former cette équerre, mais le brouillard était si épais qu'il se méprenait dans les chemins, et au moment que le bataillon se trouva près de l'aile gauche, mais dans une fausse tournure, il préféra de le renvoyer. Dans ce moment arriva le Prince de Prusse avec sa brigade; il criait tout haut: „Wo iſt das Regiment Keller?", comme l'ordre était qu'il devait s'y aligner. Le brouillard était si fort dans ce moment, que la personne à laquelle il s'adressait, se trouva être le Roi lui-même, qui venait à sa rencontre, et qui lui dit: „Ah, c'est fort bien, mon cher neveu; marchez seulement là-haut (le plateau montait jusqu'au milieu de la ligne d'infanterie) et formez vous-y!" — Le Prince continua sa marche en pelotons par la droite. Je courus vite vers le Prince, qui me dit: „Was ſoll ich nun machen? Wenn ich oben einſchwenke auf der Höhe, ſo habe ich nicht die Fronte nach dem Feinde!" Je le priai avec instance d'avertir le commandeur, „daß er doch rechts (alſo verkehrt) wolle einſchwenken laſſen, um Front gegen den Feind zu machen." C'est ce qui se fit, et le Roi qui n'était pas loin et s'attendait à une confusion, fut fort surpris et vint d'abord au Prince. Le brouillard était tombé dans ce moment. Le Roi lui fit compliment de sa prompte position („Aufmarſch") et lui dit: „Marchez à présent au nouveau camp." Il tourna d'abord par la gauche, passa l'Aupa et fut un des premiers au camp. Le Roi donna à présent l'ordre, après avoir vu qu'aucun ennemi ne se montrait, à la première brigade de l'aile gauche, de marcher vers le nouveau camp. Chaque brigade faisait par-là, en marchant, une équerre et pouvait d'abord former sa ligne contre l'ennemi, s'il s'en était approché. C'est ainsi que toute l'armée passa l'Aupa et se mit en marche vers le nouveau camp. Le Roi avait envoyé un „Feldjäger" avec ordre au colonel Collrepp, qui avec son bataillon couvrait les batteries placées sur les hauteurs de l'autre côté du camp, pour protéger la plaine et les brigades qui s'y trouvaient, dans leur retraite, de se retirer

et de marcher au nouveau camp. Au moment où le Roi allait passer l'Aupa, je vis avancer Wurmser sur les hauteurs de Trautenau, où le Prince de Prusse avait campé. Il y établit quelques pièces („fahrende Artillerie") sur la montagne, où la potence était. Je le fis observer au Roi, qui me demanda, où je les voyais. Je dis: „Tout près de la potence." — „Ah, je voudrais qu'ils y fussent tous!" dit-il. Nous vînmes dans une plaine au pied d'une montagne sillonnée d'ornières profondes; sur la droite, en montant, il y avait une grande forêt; sur la gauche, un abîme ou un fond en prairies. Les différentes brigades montaient lentement la montagne, au pied de laquelle le Roi s'arrêta auprès du second bataillon de Zaremba et une batterie de douze courtes (dix pièces). Le Roi voulut former le bataillon derrière la batterie avec deux flancs, voyant de loin arriver des houssards et des pandoures. Le Major Sydow, qui le commandait, ne comprenant pas assez vite la volonté du Roi, celui-ci s'emporta beaucoup contre lui et lui dit des choses fort dures. Dans ce moment l'ennemi commença à tirer, et le Roi, qui les avait laissés s'approcher à dessein, leur fit répondre de la batterie à mitrailles. Les pandoures s'enfuirent d'abord sur leur droite, et se jetèrent dans le bois. Le Roi, jetant alors les yeux en arrière, vit le major Sydow grièvement blessé au bras. Il alla vite vers lui et lui dit: „Ach, mein lieber Sydow, iſt Er bleſſirt? Wie thut mir das leid! Ein Feldſcheer!" Il alla lui-même pour le hâter de venir, et témoigna au major la part la plus tendre et affectueuse, le faisant panser sur-le-champ en sa présence; heureusement le bras n'était pas cassé. Le Roi fit alors mettre la batterie et le bataillon en marche, et suivre la colonne. Je m'approchai du major Sydow, pour lui marquer la part que je prenais à sa blessure, mais il me dit: „Was ſoll ich nun machen? Erſt hat mir der König beinahe die Ehre genommen und mich beſchimpft, und gleich darauf bezeugt er mir eine Theilnahme, wie ein Vater ſeinem Sohne. Wie ſoll ich das nehmen?" — Je lui répondis: „Das Eine, was der König

in der Hitze ausſprach, wurde gleich durch ſeine liebevolle Theilnahme wieder gut gemacht. Sie müſſen alſo das Eine vergeſſen, und ſich des Andern mit Vergnügen erinnern."

Nous vîmes tout d'un coup, encore du bas de la montagne, un mouvement sur la crête. Il y avait dix bataillons, la plupart de la garnison de Berlin, qui formaient cette colonne. Nous entendîmes les tirailleurs autrichiens, qui s'étaient jetés dans le bois, et qui commençaient à tirer de là dans la colonne. Ces bataillons étaient sur quatre de hauteur, par la nouvelle marche que le Roi avait inventée peu avant la bataille, et qui consistait en ce que les quatre files de milieu de chaque peloton en sortaient et étaient suivies des quatre files à droite, et puis des quatre à gauche, et puis des deux ailes; par-là on ne pouvait jamais former ce peloton à droite ou à gauche avant de l'avoir reformé en ligne. On en vit ici tout le mal. Le bataillon qui reçut les premiers coups de fusil, fut un (?) à droite sur quatre de hauteur, et tira tous ses fusils en l'air, comme on tire en réjouissance. Les bataillons en firent de même, ainsi que le reste. J'étais seul tout près du Roi, car chacun s'écartait de lui, dans ces occasions, le plus qu'il pouvait. Le Roi criait tout ce qu'il pouvait: „Aber was iſt es denn? was machen ſie?" Je dis au Roi: „Je veux sur le champ y aller", mais le Roi me rappela, en disant: „Vous le saurez donc d'abord." Je répondis: „Mais ce n'est, ma foi, pas pour moi, mais pour que Votre Majesté soit informée du fait!" et j'y courus à toute bride. Je rencontrai à demi chemin de la crête le général Bornstedt, auquel je criai à tue-tête: „Der König will wiſſen, was es hier gegeben hat?" — Il me répondit: „Ach da waren einige Panduren, die aus dem Walde ſchoſſen, und eine Soldatenfrau wurde getroffen, und ſo drehen ſich die Kerls alle herum und ſchießen in die Luft. Aber es iſt ſchon Alles wieder in Ordnung und die Seitenpatrouillen ſind gleich ausgeſetzt." — Je fis ce rapport au Roi, sur qui cela fit, à ce qui me parut, beaucoup d'impression. Ce qu'il y eut de pis, c'est qu'une partie du régiment de Basse

dragons, qui faisait l'arrière-garde, voulant marcher au camp, filant le long de la colonne entre celle-ci et l'abîme, fut renversée dans l'abîme par le recul du bataillon et son feu imprévu qui effraya les chevaux. Nous arrivâmes ensuite, sans nouvel accident, au camp de Trautenbach, mauvais village dans les montagnes. L'armée campait sur des hauteurs, en fer à cheval, autour d'un fond, la gauche à un bois sur une montagne, qui la dominait de beaucoup. Le général Keller, avec ses bataillons et le bataillon de chasseurs, occupait ce bois. Après avoir fourragé, nous quittâmes ce camp le troisième jour pour marcher au camp de Schatzlar. La droite marcha la première, et les brigades de la gauche suivirent peu à peu. Le Roi allait à cette gauche au pied de la montagne, et comme les Autrichiens avaient découvert qu'une retraite se faisait, ils commencèrent à harceler les troupes qui étaient dans ce bois. Nous entendîmes des coups de feu, et même une couple de salves de bataillons; quelques blessés en revenaient. Enfin le Roi dit au général Ramin d'y aller, de voir ce qui s'y passait et de faire retirer les troupes, le feu ayant cessé. Le Roi fit alors partir la dernière brigade de l'aile gauche et alla à la rencontre du régiment, et loua sa bravoure en disant: „Ihr werdet mich noch arm machen. Jedes Bataillon erhält zweihundert Thaler. Die Stabsofficiere melden sich morgen früh bei mir vor der Parole." Le Roi partit ensuite, et j'étais tout seul avec lui. Nous allions au pas. Tout d'un coup il me dit: „Dites-moi franchement ce que vous pensez de cette retraite?" — „Mais, Sire, elle est très-bien, et elle s'est faite avec le plus grand ordre et sans perte, mais si Votre Majesté me permet de le dire, celle de Trautenau la surpasse de beaucoup, comme elle remédiait aux difficultés du terrain et que votre Majesté était à chaque moment préparée à attaquer Wurmser en face, s'il s'était présenté." J'ajoutai: „J'ai lu celles de Turenne et surtout celles de Luxembourg, mais, sur mon honneur, je n'en ai trouvé aucune qui fût comparable à celle-là, qui m'a frappé effectivement comme la plus habile

dont j'aie jamais entendu." Le Roi se tut, mais baissa la tête jusqu'à l'arçon de la selle. J'appris ensuite à Breslau de Catt, que le Roi lui avait dit les mots suivants: „Savez-vous bien, Mons de Catt, qu'on a beaucoup loué ma retraite, et je puis vous assurer, par des connaisseurs!" Catt ajouta, que le Roi avait été radieux de joie. Il faut que je dise à cette occasion, que personne ne faisait au Roi le plaisir de lui dire une chose agréable, même vraie; par contre, on se faisait presque une fête de lui donner les nouvelles les plus désagréables. Je lui ai toujours dit, quand l'occasion s'en présentait, la pure vérité, mais j'étais charmé quand je pouvais lui dire indirectement et sans flagornerie, que je savais apprécier ses grandes qualités et les grandes choses qu'il avait faites, dans son pays et dans le militaire. Par contre, je croyais de mon devoir de contredire toutes les fausses opinions qu'il avait sur des personnes ou des choses que je connaissais mieux. Ses propos sur la religion, et surtout sur les crucifix qu'il rencontrait sur les grands chemins en Bohème, m'étaient insupportables. Mais il voyait bien à mon silence total, quoiqu'il m'adressât la parole, combien je les désapprouvais. Ce ne fut qu'à Breslau que je trouvai occasion de le rompre à cet égard, comme je le dirai en son temps. Je reviens au camp de Schatzlar. Je reculai mon cheval, lorsque nous étions près du quartier général, où tous les généraux étaient assemblés devant la maison. Le Roi descendit de cheval, et dit tout haut au Prince Frédéric de Brunsvic, qui était le premier lieutenant-général: „Nous avons eu une fort jolie affaire. Keller s'est tenu fort bravement. Il y a eu beaucoup de tirailleries." Après avoir dit cela, le Roi entra dans sa maison, pour revenir ensuite donner l'ordre. Le Prince Frédéric et tout l'immense cercle des officiers vinrent à moi, et il me dit: „Iſt eine Affaire geweſen?" Je répondis tout haut: „Du haſt es ja vom König ſelbſt gehört!" — „Biſt du denn dabei geweſen?" — „Ich habe keinen Augenblick den König verlaſſen." — „Aber was Teufel haſt du denn gemacht? du haſt Alles

gehört!" — „Keller ſtand im Walde, und nach verſchiedenem Feuer iſt er, ohne verfolgt zu werden, abmarſchirt." — „Na," dit-il, „der windbeutelt doch nicht!" et tout le monde riait. Le lendemain matin le général Keller et les quatre „Stabsofficiere" reçurent du Roi l'ordre du Mérite. Le camp de Schatzlar était dans une plaine entre des hauteurs, en deux lignes. On le calculait à quatre-vingt mille hommes, mais comme nous avions perdu, par la désertion et la maladie, du monde, je ne puis le compter qu'à soixante mille. Le château de Schatzlar couvrait notre droite. Le colonel Favrat y commandait avec son bataillon, le second de Philipsthal. C'était un brave et galant homme. Son histoire est assez curieuse. Il avait été dans sa jeunesse un second dans la troupe de Mandrin, le fameux contrebandier. Lorsqu'elle fut dissoute, il se sauva et vint offrir ses services au Roi, qui lui donna une compagnie dans un bataillon franc. Ayant prouvé de l'habileté, il monta au grade de lieutenant-colonel. Nous restâmes presque huit jours dans le camp de Schatzlar. Je n'en sais que peu d'anecdotes. Le 1er octobre il tomba une quantité de neige. Le Roi ordonna de bâtir des huttes par dessus les tentes, le froid étant déjà très-vif. Ces huttes se bâtissaient avec des morceaux de gazon ou de terre coupée, ainsi qu'on appuyait presque à la tente. On creusait l'intérieur de celle-ci pour lui donner plus de hauteur. C'est au reste une ruine totale des tentes, qui tombent ordinairement ensuite en lambeaux. Le général Pannewitz avait eu l'ordre du Roi de prendre un assez gros détachement de cavalerie, et de faire une reconnaissance sur les hauteurs de notre droite et de pousser en avant, pour rechercher s'il y avait des ennemis dans la contrée. Il revint pour la parole, et rapporta au Roi qu'il n'avait point découvert la moindre trace de l'ennemi dans toute cette contrée. Il fut invité au dîner du Roi, ainsi que le général Bornstedt et moi. Le prince Frédéric de Brunsvic n'était pas bien ce jour. Les maisons des paysans en Bohème ont presque toutes des bancs assez hauts dans les coins de la

chambre et le long du mur. On approchait la table du Roi dans ce coin, et les invités étaient assis sur ces bancs d'où on pouvait à peine toucher la terre, à moins d'avoir de longues jambes. Le Roi était assis sur une chaise de campagne, et ses voisins aux deux côtés de la table en recevaient aussi. La conversation était ce jour assez animée. Le Roi parlait à Bornstedt de Berlin et du prix des denrées, qu'il savait parfaitement. Le Roi se tourna vers moi et me dit: „Vous voyez là ce général Bornstedt, c'est le plus grand gourmand de Berlin; il faut qu'il ait tout ce qu'il y a de meilleur. Il aime surtout les ortolans." Pour le bon général Pannewitz, qui avait les jambes fort courtes, il dormait assez tranquillement sur son banc, et lui et les autres convives souhaitaient déjà ardemment la fin de la conversation, pour pouvoir être délivrés de leur séance peu commode, lorsque tout-à-coup on annonça l'arrivée du Prince Frédéric de Wuertemberg (ensuite Roi), qui venait de l'armée du Prince Henri en courrier. On le fit d'abord entrer, et le Roi le fit asseoir à côté de lui, à sa droite, et lui demanda des nouvelles de l'armée, ordonnant en même temps d'apprêter vite quelques plats pour son dîner. Le Prince lui dit que l'armée était rentrée heureusement en Saxe, et qu'il était venu pour l'annoncer. Le Roi s'informa des circonstances et lui demandait surtout, si on avait poursuivi l'arrière-garde &c. Le Prince dit que oui, à plusieurs occasions. Le Roi lui dit que cela avait été chez nous de même, et le questionna beaucoup. Son dîner arriva enfin, et après une couple d'heures nous nous levâmes. Le général Pannewitz était excédé du banc et de la fatigue, et me dit: „Seit drei Uhr bin ich zu Pferde gewesen. Ich habe nicht nach Haus kommen können, sondern mußte hier zur Tafel bleiben. Sie hatten uns schon lange genug sitzen machen, und wie ich dachte, wir würden aufstehen, so muß der verfluchte Junge kommen und uns noch einige Stunden sitzen lassen!"

Ce fut dans le camp de Schatzlar, que j'eus le bonheur de faire la connaissance intime du Prince de Prusse. Je dis:

intime, puisque nos conversations roulèrent alors sur la religion, à laquelle il se voua depuis ce moment, n'en ayant guère eu jusque-là. Il y persévéra jusqu'à la fin de ses jours, et les soi-disants philosophes de Berlin se déclarèrent hautement contre lui, uniquement pour cela. Le Roi allait quitter la Bohème avec son armée. Il fit partir le prince Frédéric avec sa division entière sur Neisse en Silésie, voulant former un corps assez considérable vers la Moravie pour déterminer, si possible, Marie-Thérèse à une prompte paix, en voyant s'approcher les flammes de la guerre de sa capitale. Le plan du Roi au commencement de la campagne avait été d'attirer de la Moravie toutes les troupes ennemies qui s'y trouvaient, en marchant en Bohème par le Comté de Glatz. Ce comté fait une pointe en Bohème, que les armées autrichiennes sont obligées de tourner, tandis que les Prussiens n'ont que peu de marches par le comté pour se mouvoir du nord au sud. Lorsque le Roi entra en Bohème, les Autrichiens, qui l'attendaient en Moravie, accoururent sur la haute Elbe. Le Prince Henri était entré, en attendant, par la Saxe en Bohème et s'était avancé sur Prague contre l'armée de Laudon. Le Roi, en passant l'Elbe à Hohenelb, ce qui lui aurait été très-facile, s'il ne s'était point arrêté entre le camp de Welsdorf et Lauterwasser, ne trouverait presque aucune résistance et forcerait l'Empereur Joseph ou Lascy à se retirer vers Prague, à moins de risquer une bataille, que Marie-Thérèse n'avait point permise. On peut juger de la situation de l'armée autrichienne par l'anecdote suivante, que j'ai apprise du Landgrave de Rothenburg, Constantin, qui avait une brigade autrichienne. Apprenant les marches différentes du Roi vers la haute Elbe, elle quitta le camp de Jaromirs et Koenigshof, et marcha vers Hohenelb. Lascy était resté en arrière pour observer les mouvements de l'armée prussienne, n'étant pas sûr si elle ne reviendrait sur ses pas et forcerait alors le passage de l'Elbe, là où les Autrichiens avaient campé. Au moment où le Prince héréditaire de Brunsvic s'avança sur les hauteurs

jusque près de l'Elbe, les colonnes autrichiennes arrivaient sur différents chemins vers Hohenelb. L'Empereur Joseph II. crut, ainsi que tous les Autrichiens, que les Prussiens allaient passer, mais Lascy n'y était point. Il demanda conseil, avec un embarras marqué, à tous les généraux, et personne n'osait lui en donner, craignant Lascy. Si le Roi était passé dans ce moment, la confusion aurait été totale chez les Autrichiens, comme le commandement vaquait absolument. Mais le Roi avait ses raisons pour ne pas passer l'Elbe. Les premières négociations de Thugut lui avaient inspiré l'espérance de parvenir à son but, de prévenir le trop grand accroissement de l'Autriche en Bavière, sans une longue guerre, ce qu'il souhaitait d'autant plus qu'il craignait dans ce temps, comme il me le confia ensuite, un accès de goutte. J'osais lui représenter, qu'ayant entendu qu'il s'était fait porter en cas pareil par ses grenadiers sur un brancard, je ne voyais point ce qui l'aurait empêché de mener néanmoins l'armée à la victoire. Il me répondit: „Si ce n'était qu'un léger accès de goutte, je n'en ferais rien, mais elle augmente pendant neuf jours, elle dure neuf jours et elle diminue aussi neuf jours, et pendant ce temps-là j'ai toujours une espèce de transport au cerveau. Je sens alors que je suis hors d'état de commander, que je ne fais que des confusions, mais c'est alors que je suis le plus jaloux du pouvoir, et je ne vois que trop, que je suis obligé de donner le commandement à un autre, qui marcherait en avant et me laisserait en arrière. Voilà ce qui me détermina à ne pas pousser plus loin en Bohème.“ Le Roi avait fourragé et détruit, pour ainsi dire, tout le terrain de ce coin de la Bohème, entre la haute Elbe et la Silésie. Une armée ennemie ne pouvait s'y soutenir, ainsi il laissa Wunsch sur le Ratschenburg, occupa quelques autres positions sur les frontières et marcha dans la haute Silésie. Le Prince de Prusse suivit la colonne du Prince Frédéric, mais dut s'arrêter dans les environs de Schoenwalde. Je lui promis, en nous séparant, de venir le voir aussitôt que possible. Le Roi

quitta avec les dernières troupes le camp de Schatzlar. Je vis mener à pied, non sans les appitoyer, les ôtages de Trautenau et autres endroits. Trautenau seul avait une imposition de cent mille écus, mais ils ne furent pas vingt-quatre heures en Silésie, que les négociants de cette ville payèrent la somme pour eux, comme cette partie de la Silésie est, en commerce de linge et autres choses, extrêmement liée avec cette partie de la Bohème. Nous arrivâmes à Landshut sans avoir vu ni avoir été suivis d'un seul ennemi. Nous y trouvâmes nos montres avancées d'une heure entière, de manière que le Roi se mettait avant onze heures à dîner, comme ses houssards („Leibhuſaren") n'étaient pas fâchés d'avoir fini leur première tâche, quand il sortit pour donner l'ordre. Le Roi ne s'y arrêta que deux ou trois jours. J'y dînai presque toujours seul avec lui et le Comte de Goerz, les autres généraux étant en marche. Nous apprîmes déjà à Schatzlar, que des lettres de Berlin portaient que le Roi comptait se rendre à Breslau en quartier d'hiver, les chiens du Roi venant de partir de Potsdam, en berline. C'était toujours la marque publique de la fin de la campagne. Tout le quartier général, hormis le major Prittwitz, eut ordre de se rendre à Breslau et d'y attendre le Roi. — Pour moi, on ne me dit point de m'y rendre, et je pris la première occasion, en sortant de table, pour demander au Roi la permission de bouche, d'oser voir la forteresse de Schweidnitz et autres. Le Roi m'interrompit et me dit fort gracieusement: „Vous n'avez pas besoin de me demander, mon cher Prince! tout vous est permis chez moi et dans mes états". Je crois devoir rapporter une conversation de table à Landshut. Nous n'étions qu'à trois couverts. On vint annoncer au Roi une députation des plus gros négociants et fabricants de la ville. Le Roi me dit: „Vous rirez de moi, mais il faut que je parle avec ces gens sur leur commerce et leurs affaires". Ils se mirent vis-à-vis du Roi au nombre de quatre. Le Roi leur demanda comment allaient le commerce des montagnes et celui du linge, ainsi que d'autre com-

merce de ce canton. Ils répondirent avec beaucoup de vérité et de précision. Le Roi fit beaucoup de questions, qui marquaient combien il s'occupait de cette partie. Lorsqu'ils furent sortis, il me dit: „Vous aurez ri de ma conversation avec eux!“ Je lui dis: „Non, Sire, j'ai admiré la bonté et la connaissance de cause, avec laquelle Votre Majesté a parlé à ces messieurs.“ Alors il me dit: „Je ne conçois pas pourquoi ces gens, auxquels j'ai dit et répété chaque fois de faire leur commerce en droiture avec Cadix pour l'Amérique, ne peuvent se débarrasser de Hambourg, par où le commerce passe, et qui en retire le plus grand profit.“ Je lui répondis: „Cela est impossible, Sire, la raison en est, que les marchands de Cadix ne payent que dans une année et demie, comme le chemin est bien long d'ici à Cadix, qu'il faut embarquer les linges à l'embouchure de l'Elbe, les transporter à Cadix d'où on les transporte derechef aux ports américains. Le marchand hambourgeois donne une année et demie de crédit à l'Espagnol, qui vend en Amérique les linges, et le Silésien ne peut attendre ce temps pour pouvoir payer ces fabricants et pour être sûr de son argent.“ Le Roi me comprit d'abord, et me témoigna son contentement d'être éclairé sur un point sur lequel il avait beaucoup parlé, mais que personne ne lui avait pu ou su expliquer clairement. — Le Roi partit de Landshut. Je me rendis d'abord à Schweidnitz pour voir la forteresse, et de là à Frankenstein, d'où j'écrivis au Prince de Prusse, qui était tout près de là avec sa brigade de six bataillons et un régiment de cavalerie, que j'espérais lui rendre le lendemain mes devoirs. Je reçus pendant la nuit la réponse, qu'il venait de recevoir l'ordre de marcher à la haute Silésie, d'où le Roi se rendrait par Neisse, tout marchant de ce côté-là; qu'il me conseillait de prendre garde dans la route à ne pas trop m'approcher des frontières, qui seraient ouvertes aux incursions ennemies, dès qu'il aurait commencé sa marche. Je voyageais avec le capitaine (général) Binzer. J'avais pris une petite voiture avec moi, où mes gens et mes hardes se trouvaient.

Je partis donc, et arrivai encore le soir à Neisse, sans mauvaise rencontre. J'y appris que le Roi était marché sur Jaegerndorf. Je me rendis le lendemain à Neustadt et j'envoyai devant moi ma voiture et mes gens à Jaegerndorf, pour y trouver un quartier. Après avoir dîné à Neustadt, je me remis en route et vis de loin une colonne prussienne, à laquelle je voulus me joindre. C'était celle du Prince de Prusse, qui vint à ma rencontre, et je l'accompagnai dans sa marche à son quartier de Hotzenplotz. J'y pris le thé avec le Prince, et la conversation dura un peu longtemps, de manière qu'il faisait presque nuit, lorsque je partis. Il me procura un guide, mais nous étions déjà en pays ennemi, et j'avoue que je ne marchais qu'avec beaucoup de précaution derrière lui. Cependant nous arrivâmes heureusement au quartier général du Roi à Rosswalde, où mon valet de chambre me reçut à l'entrée du village, en me disant que c'était avec la plus grande peine qu'il avait pu obtenir de l'aide-de-camp du Roi, Prittwitz, qui faisait les fonctions de commissaire de guerre général, un misérable petit quartier pour moi pour la nuit, tout étant si rempli de troupes qu'il n'y avait pas la moindre place de reste. Je descendis dans l'humble chaumière du gardeur de cochons, où on avait dressé mon lit; mais femme et enfants étaient dans la chambre à pleurer et hurler. Je tâchai de leur persuader qu'il ne leur arriverait aucun mal, mais je les priai de me laisser seul, ce que je n'obtins qu'en leur donnant quelque chose. Je fus le lendemain avant la pointe du jour à cheval devant la porte du château du Roi. Il avait appartenu au feu Comte de Hoditz, qui avait autrefois donné une fête au Roi, après la guerre de sept ans, à un autre château, à une lieue de là. Le Roi sortit à cheval et, ne me reconnaissant pas, me dit: „Wer iſt es?" Je répondis mon nom, et que je m'étais empressé de le suivre. Il fit une exclamation: „Ah, mon cher Prince, vous êtes bien bon! Je suis charmé de vous voir, restez auprès de moi!" En attendant, les colonnes, qui s'étaient assemblées près du château, se mirent en marche, la cavalerie devant,

et puis l'infanterie. Deux cents houssards noirs firent l'avant-garde, et le Roi suivit. J'étais à ses côtés seul, le major Prittwitz ayant des détails qui le forçaient à rester en arrière. Lorsque nous approchâmes du château et parc, où la fête avait été, il prit plaisir à se rappeler tout ce qui s'y était passé, et à en raconter les circonstances. Le comte Hoditz était un seigneur autrichien très-riche. Il avait enlevé et épousé une margrave d'Anspach. Il voulait représenter une cour brillante et avoir les plaisirs y appartenants. Il avait une maison d'opéra assez grande et une troupe assez bonne, toute composée de ses sujets. Les loges étaient toutes occupées par d'autres, pour lesquels il avait une garderobe immense, et qui étaient fort bien coiffés et poudrés. Lorsque le Roi y fut, il lui donna plusieurs fêtes différentes et qui se suivaient dans le parc. Je m'en rappelle deux, dont le Roi me montra le local. L'une était le pays des Lilliputiens, l'autre, une partie sur un lac, dans une gondole dorée, où de jeunes filles en sirènes nageaient autour de la gondole et chantaient les éloges du Roi. Le Roi l'invitait à Potsdam, où il fut très-bien reçu. Le Roi continuait toujours sa marche au grand pas et s'éloigna par là de sa cavalerie, toujours en racontant, et était de la meilleure humeur. Nous vînmes dans une grande plaine, bordée de montagnes couvertes de bois. J'y vis du mouvement et j'observai bientôt quelques houssards autrichiens, qui se montraient devant le bois, sur la hauteur. J'en prévins le Roi. Tout d'un coup un officier des houssards noirs vint rapporter au Roi, qu'on voyait un corps de cavalerie, formé en ligne entre une petite rivière et les coteaux, qui formaient là un coude en arrière. La rivière allait sur Jaegerndorf et Troppau, et traversait un village nommé Weissenau, qui avait bien mille ou douze cents pas de longueur. Le Roi répondit à cet officier: „Sie ſollen gleich drauf gehen und die feindliche Cavallerie werfen." L'officier répondit: „Es ſollen zwei Regimenter ſeyn." Le Roi dit: „Ach, die ſchwarzen Huſaren windbeuteln immer. Nur vorwärts!" La marche continua. En

attendant, le général Thun, avec son brave régiment de dragons, avait pris les devants de la cavalerie et arrivait au grand trot, et forma son régiment vis-à-vis de cette cavalerie, qui avait sa droite à l'autre bout du village, et sa gauche au coteau. Le régiment voulut faire l'attaque, mais lorsqu'il eut dépassé les premières maisons du village, il reçut un tel feu des pandoures qui y étaient, que le général Thun fut obligé de rappeler son régiment, après avoir perdu dans un moment une quarantaine d'hommes et de chevaux. Le Roi s'arrêta non loin du commencement du village, et considéra pendant quelque temps l'ennemi et la position. Il se taisait longtemps, et me demanda: „Ne voyez-vous pas venir la colonne?“ Je dis: „Oui, Sire, la cavalerie, mais elle est bien loin encore. Mais pour l'infanterie, elle n'est point à voir.“ Je lui dis alors: „Si Votre Majesté veut déloger d'abord l'ennemi que nous voyons là, voilà des ornières qui traversent la petite rivière et que je vois clairement. Si Elle veut me permettre de prendre le régiment de Thun et de passer la rivière, j'irai vite derrière ce corps de cavalerie qui se trouve là; il ne voudra point attendre qu'on le prenne à dos, comme sûrement il y a quelque passage plus haut, et l'environne ainsi“. Le Roi me demanda: „Où sont ces ornières?“ Je les lui montrai, et il les considéra attentivement par ses lorgnettes, paraissant tout disposé à agréer ma représentation. Mais malheureusement il observa trois ou quatre houssards de l'autre côté de la rivière; il me les montra, me disant: „Voilà sûrement des houssards ennemis aussi. Il vaut mieux attendre l'infanterie.“ Ces quatre misérables houssards étaient une patrouille prussienne, venant de Troppau, qui me firent manquer ce beau coup. La cavalerie arrivant se forma avec vingt-trois escadrons, parmi lesquels la maison du Roi, et notre adversaire n'avait selon les rapports suivants que six cents houssards et autant de pandoures, qui étaient dans le village sous le lieutenant-colonel Quosdanowitsch, qui se pouvait moquer de nous. En attendant, le Roi me demanda tou-

jours: „Ne voyez-vous donc point l'infanterie venir?“ A la fin je vis reluire les baïonnettes, et je lui dis: „La voilà, Sire!„ — „Où donc?“ Je lui montrai l'endroit, mais il ne pouvait point la voir avec sa lorgnette. Je tins alors ma canne devant ses yeux, le long de laquelle il l'aperçut. „Vous avez des diables d'yeux,“ dit-il, „je n'en connais point de pareils.“ Après une longue attente, le bataillon de grenadiers Schlieffen arriva. Le Roi se mit à sa tête et le mena vers le village, faisant tirer quelques coups de canon sur les premières maisons. Dans ce moment le Prince Frédéric de Brunsvic arriva de Jaegerndorf, où il n'était pas entré sans résistance, et où il avait mis une brigade pour garnison. Il s'approcha du Roi, qui n'était rien moins que de bonne humeur. „Que voulez-vous, Prince Frédéric?“ Le Prince répondit: „Je voulais faire mon rapport à Votre Majesté. J'ai occupé Jaegerndorf, selon Ses ordres.“ — „C'est fort bien. Retournez à Jaegerndorf!“ — „J'y ai mis le chef de la brigade pour commandant“, dit le Prince, „après avoir arrangé tous les postes dans cette vieille forteresse.“ — „Retournez, Prince Frédéric!“ Alors le Roi quitta le bataillon et voulut bien accompagner le Prince Frédéric quelques pas, pour lui montrer le chemin de retour. Il revint alors au bataillon et voyant l'infanterie avancer, il dit au major, que le bataillon pouvait marcher à son quartier. Il partit peu après lui-même, et passa devant la cavalerie en ligne. Le lieutenant-général Buelow s'approcha du Roi pour prendre ses ordres. Le Roi lui dit quelque chose, que le général ne comprit point, et on n'osait pas lui redemander. Le général Buelow s'adressa donc à moi et me demanda tout haut ce qu'il devait faire, n'ayant pas compris le Roi. Je lui répondis aussi haut, que le Roi pouvait l'entendre: „Ich vermuthe, daß der König die Einrückung in die Quartiere befohlen hat.“ Le Roi ne dit rien, mais continua sa marche vers Jaegerndorf au pas, où je l'accompagnai. Lorsque nous fûmes devant la ville, dans le faubourg, le Roi demanda, où son quartier général était. On lui répondit: en

ville. Il vit une grande cour, et ordonna sur le champ qu'on fît venir tout de la ville à cet endroit. Il s'assit devant la porte de la maison, dans la cour, sur un banc de bois, et m'appela pour m'asseoir à côté de lui. Cela dura assez longtemps, avant que les bagages arrivèrent. En attendant, le Roi fit la conversation sur toutes sortes de matières, tournant en ridicule la cense ou cour, qu'il avait choisie. Elle était assez en désordre et remplie de fumée et d'ordures. Nous apprîmes qu'elle appartenait au Prince Lichtenstein, et le Roi me dit le lendemain, lorsque j'entrai pour le dîner: „J'ai l'honneur de loger dans l'étable de cochons de Son Altesse le Prince de Lichtenstein." Il ordonna de faire vite un petit repas, et me dit: „Vous resterez avec moi." Nous étions seuls. Il entra alors en matière politique et voulut me mettre au fait de sa politique à l'égard de la maison d'Autriche. Il n'aimait point du tout Marie-Thérèse. Il disait: „Dès le commencement de mon règne j'ai observé cette b..... de près, car toute ma politique l'avait pour objet". Il raconta plusieurs anecdotes à cette occasion, mais principalement celle du partage de la Pologne, qu'il me contait en ces termes: „Bénoit (envoyé de Prusse en Pologne) avait découvert en Pologne d'anciennes prétentions, qu'il voulait que je fisse valoir. Je les fis rechercher, et ne les trouvant pas sans fondement, je bâtis mon plan là-dessus. L'Impératrice de Russie l'accepta d'abord, mais Marie-Thérèse était beaucoup trop consciencieuse, pour y entrer. J'envoyai alors Edelheim à Vienne pour gagner le confesseur, qui alors persuada à Marie-Thérèse qu'elle était obligée, pour le bien de son âme, de prendre la portion qui lui était assignée. Alors elle se mit à pleurer terriblement. En attendant, les troupes des trois copartageurs entraient en Pologne et s'emparèrent de leurs portions, elle, toujours en pleurant; mais tout-à-coup nous apprîmes à notre plus grande surprise, qu'elle avait pris beaucoup plus que la part qu'on lui avait assignée, car elle pleurait et prenait toujours, et nous eûmes beaucoup de peine

à ce qu'elle se contentât de sa part au gâteau Voilà comme elle est!"

J'eus mon quartier fort près de celui du Roi, dans la dernière maison du faubourg, près la porte de Jaegerndorf. Mon bon ami, le Prince Frédéric, y commandait. J'allai l'après-dînée chez lui en ville, où il demeurait fort près de la porte. J'y pris le thé, et la conversation ne tarissait point avec lui. Souvent entre onze heures et minuit je le quittais premièrement. Il y avait une espèce de herse („Fallgatter") ou porte grillée au milieu d'une longue voûte, sous laquelle la garde se trouvait. Nous restions souvent après qu'on l'avait refermée des deux côtés de la herse, pour lui donner le temps de finir une histoire, qu'il enfilait pour commencer une autre. Cela amusait beaucoup les grenadiers de garde, auxquels nous souhaitions le bonsoir, et nous retournions, chacun, chez nous. Le lendemain, le Prince Frédéric et moi, nous dînâmes chez le Roi, qui était de fort bonne humeur. Les autres jours plusieurs généraux furent priés. Entre autres arriva le vieux lieutenant-général Stutterheim de Troppau, où il avait commandé jusqu'à l'arrivée du Prince héréditaire de Brunsvic. Le Roi désirait savoir les détails de son expéditon avec le lieutenant-général Werner, où il prit possession de Troppau. Ces deux vieux lieutenants-généraux avaient ensemble le commandement: il y avait eu une affaire où l'ennemi fut surpris sur des hauteurs, et le Roi lui dit: „Wie war denn das, Stutterheim?" Or, il dormait et répondit: „Ja, Ew. Majeſtät, ſo war es." Alors le Roi: „Aber, Stutterheim, hört Er denn nicht? Ich ſpreche von der Action auf der Anhöhe, wo der Feind ſurprennirt wurde!" — „Ja, ich weiß nicht; der General Werner ritt hinauf mit ſeinen Huſaren, da giengen ſie weg; ſo war das fertig" — et il se mit à ronfler derechef. C'était un des trois anciens généraux prussiens, ensemble avec Tauenzien et Ramin; le Roi les voyant, dit: „König von Preußen, Churfürſt von Brandenburg, Großherzog von Schleſien, Alle drei Heuochſen!" Or, Stutterheim commandait

à Koenigsberg, Ramin à Berlin et Tauenzien à Breslau. Stutterheim se conduisit si mal à Troppau, où il faisait des exactions énormes, de manière que l'Impératrice Marie-Thérèse fit savoir au Duc Ferdinand de Brunsvic, que ses deux neveux s'étaient conduits avec une humanité digne de leur nom, et qu'on devait leur ériger des statues, mettant celle de Stutterheim entre deux qui la fustigeaient avec des verges. On peut juger de sa manière d'agir, puisqu'un jour il fut publié à porte fermée, qu'aucun tabac n'osait être vendu que par la régie prussienne. Le lendemain chacun ignorant cet ordre, il fit enlever en contravention tout le tabac qui se trouvait en ville. Le Roi disait un jour de lui: „Ah, comme M. de Stutterheim s'en donne à Troppau, il y fait ses choux gras!“ et il riait. Cependant il me dit plus d'une fois: „Il faut qu'on crie, pour que Marie-Thérèse le sache. C'est la seule manière de lui faire faire la paix.“ Il me demanda un jour à table, devant plusieurs de ces généraux, après avoir beaucoup parlé de la guerre de sept ans: „Dites-moi, mon cher prince, mais bien sincèrement, où trouvez-vous que j'ai le mieux agi dans toute cette guerre?“ Je répondis: „Si Votre Majesté l'ordonne, je dirai franchement mes pensées. Lorsque V. M., après la bataille de Hochkirch, forma l'armée qui ne pouvait manquer d'être en confusion par une attaque imprévue de nuit sur les hauteurs, tout près du champ de bataille, qu'Elle arrêta par là un ennemi victorieux, et marcha ensuite sur Neisse, prête à se rendre, où Elle força les Autrichiens de lever le siége, et gagna ainsi l'honneur et le fruit de la campagne.“ Ma réponse parut faire plaisir au Roi, quoique je remarquâsse aux visages des autres, qu'ils avaient frémi de ma hardiesse, d'oser alléguer une bataille perdue. Le Roi me répondit: „Cela n'était pas si difficile que vous le croyez. Je pensai à la bataille de Soor. Le Prince Charles était battu et se retirait. Un corps de Saxons de cinq à six-mille hommes soutenait sa position pour faire l'arrière-garde. Ma cavalerie faisait halte, pas bien loin de là; je courus vers

elle en criant: Marſch, vorwärts, drauf! Je fus reçu avec des vivat, des victoria et des cris continuels. Mais je criais toujours: Marſch! mais personne ne voulait marcher. Je me fâchais, je rossais, je battais, je grondais, et je crois que je sais gronder quand je suis fâché, mais je ne pus jamais faire avancer cette cavalerie d'un pas. Ils étaient ivres de joie et ne m'entendaient point. Lorsque je ralliai l'armée sur les hauteurs de Hochkirch, je me dis: Si je n'ai pu faire avancer dans ce temps-là mes troupes qui étaient mes sujets, qui m'avaient prêté serment, cela n'ira sûrement pas mieux à ce b..... de Daun, et effectivement il ne m'attaqua point dans ma position. Si jamais vous avez le malheur d'être battu, mon cher prince, ce que je ne souhaite sûrement pas, car c'est une chose bien désagréable, je vous conseille de vous remettre d'abord sur les premières hauteurs, par exemple ici, près de Jaegerndorf, sur ces hauteurs où on impose à l'ennemi, qui ne veut pas risquer de reperdre la bataille qu'il a gagnée." — J'ai appris ensuite d'un officier danois (Lehmann) à l'armée autrichienne, que le maréchal Daun ne put faire avancer deux régiments d'infanterie, à la tête desquels il se mit. Il commanda „Marſch!" à diverses reprises, mais les soldats levaient les jambes, mais au lieu d'avancer le pied, ils le reculaient. A la fin Daun tira un pistolet dans un bataillon et leur cria tout haut: „Ihr ſeid wahre Hundsfötter!" Il en fit mention dans son rapport à l'Impératrice, qui lui répondit elle-même, qu'elle lui défendait de lui nommer les deux régiments qui s'étaient si mal conduits, sans quoi elle se verrait obligée de les faire décimer, ce qui troublerait entièrement la grande joie qu'elle avait, mais qu'il devait les exposer à la première occasion au feu le plus vif, et s'ils commettaient derechef une lâcheté, alors il devait sur le champ les faire punir militairement, de la manière la plus griève. Je dois dire en tout, qu'à Jaegerndorf le Roi m'instruisit le plus dans le militaire, en racontant toutes sortes d'affaires qu'il prenait un vrai plaisir à me détailler, avec les raisons. Je me rappelle entre autres une anecdote avec les

Russes, dont il parlait avec grand plaisir. Le général Czernitcheff commandait un corps de trente-mille hommes à l'armée autrichienne, et était posté en Silésie, derrière l'Oder. Après que le Roi eut battu le général Laudon, qui venait l'attaquer près de Liegnitz, il voulait passer l'Oder pour joindre son frère, le Prince Henri, qui commandait près de Breslau. Le Roi prit un bourgeois de Liegnitz, si je ne me trompe, qui était un homme sûr, et lui donna une lettre pour le Prince Henri, qui contenait ces peu de mots: „Mon cher frère! J'ai battu Laudon. Je marche sur Czernitcheff; marchez-y de votre côté, nous l'envelopperons de cette manière, et il est perdu." Il instruisit alors ce bourgeois, de passer à l'armée russe, de se faire prendre et mener au général Czernitcheff, d'avoir l'air extrêmement peureux, et de lui avancer d'abord, lorsqu'il viendrait devant lui, que le Roi l'avait forcé sous beaucoup de menaces pour sa femme et ses enfants, de porter une lettre à son frère Henri, et qu'elle était dans le talon de son soulier. Czernitcheff n'eut rien de plus pressé à faire que de lever le camp et de se retirer, et le Roi passa l'Oder, sans tirer un coup de fusil. L'année d'après le même général Czernitcheff, commandant le corps russe, allié des Prussiens, dînait chez le Roi, qui lui dit: „Je crois, mon général, que vous avez enlevé l'année passée une lettre de moi." Il répondit avec satisfaction: „Oui, elle était adressée au Prince Henri." — „Je lui répondis alors," dit le Roi, „cela est vrai, mais elle était pour vous, M. le Comte; je n'avais presque plus de munition, et je ne voulais ainsi point me battre avec vous, mais en faire venir de Breslau; je croyais donc que c'était la meilleure façon de passer l'Oder, ne désirant point de me battre derechef." Czernitcheff fut fort capot, et le Roi s'en réjouissait beaucoup. Il aimait à parler de la guerre de sept ans, à expliquer ses plans et les contre-temps et les succès qu'ils avaient eus. Il finit un jour ses réflexions en disant: „Nous étions si accoutumés à entendre continuellement le canon, qu'à la fin nous nous souciâmes aussi peu des boulets de six

livres, comme“ — il s'arrêta un moment — „comme vous vous souciez des balles de pistolet.“ Je fis une profonde révérence pour le remercier du compliment.

Le Roi, après avoir donné les ordres nécessaires pour couvrir toute cette contrée pendant l'hiver, partit pour Breslau et prit sa route par Troppau, pour parler au Prince héréditaire de Brunsvic. Le Prince Frédéric devait aussi se rendre à Troppau, pour y commander sous son frère. Après le dîner je pris congé du Roi et lui dit que, s'il permettait, je partirais par Troppau et Cosel pour me rendre à Breslau. Il me répondit fort gracieusement, et partit peu après pour Troppau en voiture. Le lendemain matin nous partîmes, le Prince Frédéric et moi, avec un escadron de houssards pour cette ville. Nous y arrivâmes au moment où l'ordre se donnait. Le Prince héréditaire était environné d'une quantité d'officiers. Il paraissait ravi de me revoir, et me reçut, au pied de la lettre, à bras ouverts. Il m'aida à descendre du cheval, et m'amena à la course dans sa maison, devant laquelle l'ordre se donnait. En entrant dans sa chambre, il m'embrassa vingt fois, et me dit: „Mon Dieu, comment avez-vous si bien connu le Roi? Il vient de me quitter, il n'y a pas longtemps, et de m'offrir le commandement de l'armée du Prince Henri pour la campagne prochaine, exactement comme vous me l'avez prédit sur le Riesengebirge.“ Nous parlâmes beaucoup des circonstances où il se trouverait à l'armée, et comme il me témoignait sincèrement désirer ma conseils, je lui dis: „Dans toutes vos lettres et rapports au Roi, écrivez aussi sincèrement que possible, et dites: j'ai fait telle et telle chose, j'ai exécuté les ordres de Votre Majesté en ceci et en cela, mais ne finissez jamais votre lettre sans y ajouter une demande, soit s'il ordonnait que vous fassiez telle ou telle chose de cette manière ou d'une autre, soit un conseil comment vous devriez vous y prendre dans tel ou tel cas, que vous savez au moins aussi bien que lui; mais il faut absolument paraître sentir sa supériorité et vouloir lui donner occasion

d'être instruit par lui, ce qui est son plus grand plaisir." Le Prince héréditaire me remercia avec une vraie reconnaissance, et m'assura qu'il suivrait mes conseils. L'après-dînée nous allâmes à cheval voir la position et les ouvrages de terre qu'il avait fait construire devant la ville. On voyait de là des hauteurs à une couple de lieux, où le Prince me dit que l'ennemi se tenait derrière. Je vis arriver les bataillons, que le Prince plaça dans des redoutes et retranchements de toute espèce. Il ajouta, qu'il bivouaquait là toutes les nuits. Je ne pus m'empêcher de lui répondre: „C'est ce que je ne ferais sûrement pas à votre place. Je tiendrais des patrouilles jusqu'aux montagnes, et n'aurais qu'un couple de bataillons ici sous un officier sûr, mais je dormirais tranquillement dans mon lit. Si je craignais de pouvoir être surpris, je prendrais encore plus de précautions pour être bientôt averti, mais je ne me fatiguerais point, et les troupes encore moins, toutes les nuits." — „Cela serait bon pour vous," me dit-il, „car vous avez des officiers intelligents chez vous, je le sais et je l'ai vu, mais ici on ne peut se reposer sur eux, ils se relâchent d'abord, quand on n'est pas présent, et je voudrais plutôt mourir que d'avoir le moindre échec, à cause du Roi, qui m'en tourmenterait continuellement." Je logeais chez lui la nuit et partis le lendemain pour Cosel, où le lieutenant-général Sass me reçut au mieux.

Je vis le jour suivant la forteresse et tout ce qu'il y avait à y voir, et le général me dit que je ne pouvais pas arriver le soir à Breslau, et qu'ainsi il avait commandé un quartier pour moi chez M. de Haugwitz à Krapitz. J'en fus charmé, comme j'avais fait sa connaissance à Breslau, où j'avais été à la loge, dont il était maître en chaire. Il me pria de rester le lendemain. Il me mena voir un vieux château sur l'Oder, qui avait appartenu aux templiers, et où il y avait un passage sous ce fleuve à un château de l'autre côté. Haugwitz était un homme fort intéressant, fort aimable et qui avait l'imagination très-vive. Il pensait très-bien et était fort pieux. Je le revis plusieurs fois en-

suite, entre autres à Louisenlund, où il s'arrêta avec sa femme quelque temps chez moi, à ma grande satisfaction. La politique, la cour, le ministère, influèrent ensuite beaucoup sur sa manière de penser. J'allai de là à Breslau, où on me dit à la porte de la ville, que le Roi avait fait demander chaque jour, si je n'étais pas arrivé encore, et qu'on devrait d'abord annoncer mon arrivée. M. de Catt vint d'abord me voir, et me dit que le Roi, en arrivant à Breslau, lui avait dit: „Nous avons été à la chasse des pandoures, mon Prince Charles et moi.“ Il y ajouta bien des choses encore, très-agréables pour moi. Catt ne pouvait exprimer l'impatience que le Roi avait de mon retour, et qu'il donnerait alors de grands dîners. Le lendemain, le Roi me reçut extrêmement gracieusement. Le grand dîner consistait en douze ou quatorze personnes. Le Roi s'asseyait au coin, et j'étais à sa gauche, au même coin. Le Prince de Prusse, Hatzfeld, les généraux, les ministres, étaient à la table. On plaça une chaise à côté du Roi, pour sa chienne favorite. Tous ces chiens — il y en avait cinq ou six — vinrent à ma rencontre avec beaucoup de caresses; par contre, l'abbé Bastiany, chanoine de Breslau, homme de beaucoup d'esprit, et que le Roi aimait beaucoup, ne pouvait jamais entrer dans la chambre du Roi, sans que tous ces chiens se rangeassent devant lui et commençassent à aboyer et à hurler, ce qui amusait beaucoup le Roi, qui disait alors: „Mes chiens ne peuvent pas souffrir les catholiques.“ La table était servie au mieux, sur la plus belle porcelaine de Berlin. Je dînais ensuite tous les jours chez le Roi. Le ministre Herzberg, le général Tauenzien, Bastiany et moi étions les convives ordinaires. J'eus un jour une conversation assez animée avec le Roi, au sujet de la religion. Il ne pouvait voir un crucifix sans blasphémer, et quand il en parlait à table, ainsi que de la religion chrétienne, je ne pouvais me mêler de la conversation, mais je baissais les yeux et me taisais entièrement. Le Roi le remarquait très-bien. Enfin il se tourna avec vivacité vers moi, et me dit: „Dites-moi, mon cher Prince,

croyez-vous à ces choses-là?“ Je lui répondis avec un ton très-ferme: „Sire, je ne suis pas plus sûr d'avoir l'honneur de Vous voir, que je suis sûr que Jésus-Christ a existé et est mort pour nous, comme notre Sauveur, à la croix.“ Le Roi resta un moment enseveli dans ses pensées et, me prenant tout-à-coup le bras droit, me le serra fortement et me dit: „Eh bien, mon cher Prince, vous êtes le premier homme d'esprit que j'aie trouvé y croyant!“ Je lui répondis peu de mots pour lui réitérer la certitude de ma foi. — Lorsque je passai l'après-dînée par la chambre attenante, j'y trouvai seul le général Tauenzien, l'homme le plus grand et puissant que j'aie presque connu. Il me mit ses deux mains sur les épaules, et me couvrit d'un torrent de larmes en me disant: „Nun, Gottlob, hab' ich doch erlebt, daß ein ehrlicher Mann Christum bekannt hat vor dem König!“ Ce bon vieillard me combla de caresses. Je ne puis me retracer cet heureux moment de ma vie sans la plus grande reconnaissance à Dieu, de m'avoir fourni l'occasion de professer devant le Roi ma foi en Lui et en Son fils.

Herzberg se disputait toujours avec le Roi, qui lui en donnait souvent de bonnes, mais dont il ne se souciait point, et même assez grossièrement. Il était proprement ce qu'on nomme un archivaire; il avait fait des études, mais il n'était guère fait pour la politique. Après avoir passé une quinzaine à Breslau, je demandai au Roi la permission de retourner à mes pénates et de revenir au printemps. Le jour où je pris congé de lui après le dîner, il laissa tous les autres convives dans la chambre à dîner et me mena dans l'attenante, auprès de la cheminée, où il me dit: „Vous voulez donc me quitter, mon cher Prince, j'en suis bien fâché, mais revenez bientôt!“ Je lui demandai ses ordres pour Brunsvic. „Mais votre chemin“, dit le Roi, „ne passe pas par là!“ — „Non, Sire, mais Madame Votre auguste soeur ayant bien voulu me recommander à Votre Majesté, je lui dois de lui porter les meilleures nouvelles de Sa santé, à laquelle elle s'intéresse au delà de toute chose dans ce monde“.

Il eut les larmes aux yeux et me dit: „C'est bien bon de votre part, je vous remercie.“ Il m'embrassa alors à plusieurs reprises. „Revenez bientôt chez moi, je vous attendrai avec impatience.“ J'étais extrêmement touché en le quittant. J'étais sincèrement attaché à ce grand homme, et mon coeur lui était toujours ouvert. Peu lui ont rendu justice, et il découvrait chez moi des sentiments à son égard, qui lui étaient neufs, et pour lesquels il me voulait d'autant plus de bien. Je partis au commencement de Décembre de Breslau, avec le colonel Koeppern. Binzer resta à Breslau, avec les nouveaux volontaires danois, c'étaient: le Comte d'Ahlefeld, major-général des dragons (d'Itzehoe), le Baron Haxthausen, colonel des gardes à pied, les capitaines d'artillerie Scheel et Mecklenburg et le lieutenant Hauch, à présent grand-maréchal. Ils assistèrent à quelques escarmouches et petites affaires sur les frontières, où ils se montrèrent avec courage.

J'arrivai à Berlin, où je fus très-bien reçu de la maison royale et en général. Après y avoir passé quelques jours, je partis pour Brunsvic, où on me témoigna la plus grande amitié. J'arrivai à Altona le 19. décembre, mon jour de naissance, chez mon bon ami, le président Gaehler. Ma femme y vint d'abord après de Slesvic, et ce fut avec ravissement que nous nous revîmes. Le ministre de France, le Baron de la Housse, avec lequel j'étais assez lié, me sonda sur les sentiments du Roi pour la paix, disant que c'était bien dommage qu'on n'osait espérer que le Roi voudrait la faire. Je l'assurai du contraire et que le Roi ne désirait qu'une paix honorable, et où l'Autriche se désisterait de ses trop grandes prétentions. Le Baron de la Housse me répondit: „Ah, monseigneur, cela est-il bien sûr? Alors je le manderai d'abord en France, où on est persuadé du contraire!“ Je lui répondis: „Vous pouvez me citer, monsieur, à votre cour. Dès qu'elle voudra faire des ouvertures de paix et de médiation, je crois qu'elles seront reçues avec plaisir du Roi.“ J'écrivis le même soir à Sa

Majesté (de Prusse), souhaitant d'avoir rencontré ses intentions. Il me répondit sur-le-champ, qu'il m'en avait une vraie obligation, et que j'avais entièrement parlé comme il aurait pu le désirer. En attendant, le Baron de Bréteuil fut envoyé de la cour de France, et la paix de Teschen fut heureusement conclue cet hiver. M. de la Housse me dit en me revoyant, que j'avais rendu le plus grand service à l'humanité, sa cour ayant été dans une opinion bien différente sur le Roi de Prusse. Nous retournâmes, ma femme et moi, à Gottorp, et j'eus le plaisir de revoir mes enfants à la „Feldſcheide". Je passai l'hiver à Slesvic. Au printemps, avant de partir pour Berlin, je fus invité à me rendre à Copenhague pour huit jours. J'y fus très-bien traité, mais je ne remarquai que trop qu'on y craignait mon influence, quelque passagère qu'elle fût.

9 mars.

Je me rendis à Berlin par Brunsvic, où je pris malheureusement la goutte. Je fus probablement envenimé par un maudit sac-à-pied du colonel Koeppern, qui fut, malgré toutes mes protestations, sous mes pieds. Un grand lévrier que j'avais, se couchait sur ce sac-à-pied, lorsque je venais chez Koeppern, et prit effectivement une maladie pareille, dont il souffrait beaucoup. J'arrivai à Berlin, où je reçus sur-le-champ une invitation du Roi de me rendre le lendemain à Sanssouci. Je ne puis assez dire, avec quelle bonté et amitié il daigna me recevoir. Le Prince Frédéric de Brunsvic, le ministre Finckenstein, le Comte de Schulenburg-Wolfsburg y avaient été en même temps invités. On me dit que le Roi avait eu, à son retour à Potsdam, une dispute très-vive avec M. Noël, son maître-d'hôtel, auquel il dit, qu'après avoir eu la guerre, il ne pouvait lui donner tant pour chaque plat. Il y en avait huit. Le Roi ne voulait donner, au lieu de quatre écus, que deux écus par plat. M. Noël lui assura qu'aucun plat ne serait bon et de son goût alors. Enfin le Roi, pour couper court, ne voulut que quatre plats, qu'il paya à quatre écus la pièce; mais au jour de mon arrivée il fut donné ordre de remettre les huits plats. Il faut

dire, qu'ils étaient excellents. Les soupes étaient admirables; autant de personnes qu'il y avait, autant de houssards et laquais entraient dans l'appartement et apportaient chacun une écuelle de porcelaine couverte, remplie de soupe et de toutes sortes de choses extrêmement délicates. Les plats étaient, pour la plupart, à la française, et quelques-uns d'une force extraordinaire. Il y avait entre autres une bambe à la Sardanapale, et puis un ragoût très-curieusement apprêté, que le Roi nommait: l'arrière-faix de Sa Majesté la Reine Marie-Antoinette. Le Roi, en m'expliquant ce superbe ragoût, me dit: „Vous pouvez écrire à la Reine, ma bonne amie, que je vous ai traité avec l'arrière-faix &c. Vous lui ferez les plus grands compliments de ma part." — „Votre Majesté peut être sûre," lui répondis-je, "que je n'y manquerai point." — „Ah, mon Dieu, mon cher Prince," s'écria-t-il, „Vous me perdriez donc chez elle! Au nom de Dieu, n'en parlez point!" Je répondis: „Chaque mot, chaque parole de Votre Majesté est un ordre pour moi, que j'exécute toujours scrupuleusement." En attendant, je crois devoir alléguer à cette occasion, que le pauvre Roi, à la fin de la guerre, n'était pas aussi pauvre qu'il l'avait voulu faire croire à M. Noël, car le Comte de Schulenburg-Kehnert me dit ensuite à Berlin, que lorsqu'il avait présenté au Roi les dépenses de la campagne, il était resté un surplus de quatre-cent-mille écus, et que le Roi avait dit alors: „Ah, jetez-le dans le trésor." Il invita au dîner le Prince et la Princesse de Prusse, et fut très-gracieux vis-à-vis d'eux, mais ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que le Roi fit manoeuvrer la garnison de Potsdam, consistant en quatre bataillons des gardes et deux bataillons Prince de Prusse. Il m'ordonna, au moment de la sortie de la colonne, à la tête de laquelle il se mit, de rester à côté de lui. Après avoir fait quelques manoeuvres, il fit défiler les troupes et donna l'ordre, qui ne contenait rien d'autre que la nomination du Prince de Prusse au grade de lieutenant-général. Il savait combien je lui étais attaché, et j'appris qu'il avait

voulu me donner par là une marque de l'approbation qu'il donnait à mes sentiments et à ma liaison avec lui. Aussi me disait-il, lorsque la table était finie: „Vous êtes pourtant ce soir chez le Prince de Prusse?", circonstance qu'on trouva très-extraordinaire à Berlin, où l'on s'imaginait que le Roi ne pouvait souffrir, qu'on fît la cour au Prince de Prusse. — Le Roi aimait beaucoup les disputes à table. Il se fâchait assez vivement de la contradiction, à laquelle il n'était pas accoutumé, et comme je savais que cela lui faisait plaisir, je saisissais toutes les occasions où je le voyais mal instruit sur des circonstances, pour lui mettre la vérité sous les yeux. Un jour il se fâcha réellement contre moi, et cela fut au sujet du feu Prince de Weilburg, qui avait épousé la Princesse d'Orange et qui était un bien digne Prince et mon très-intime ami. Le Roi me dit: „J'ai vu le Prince de Weilburg à Loo, il y a une couple d'années, c'est une bête que ce Prince." Je lui répondis: „Non, Sire! C'est un des meilleurs hommes et souverains de son petit pays, qu'il rend le plus heureux que possible, et où il fait tout le bien imaginable. S'il avait eu le bonheur d'être plus connu de Votre Majesté, je crois qu'Elle le jugerait autrement." Alors il dit: „Oui, je l'ai vu et je lui ai parlé." — „Sire, Vous lui en aurez imposé; outre cela, il n'était pas bien en cour, et c'est pourquoi il se sera retenu plus qu'il n'aurait fait d'ailleurs; mais Votre Majesté peut être sûre, que c'est un homme qui mériterait Sa protection et Sa confiance, s'il avait le bonheur d'être connu d'Elle." Il me dit alors: „C'est son père qui m'a reçu franc-maçon." Il mit alors la serviette sur la table, et on se leva, après une assez courte séance, et il rentra dans sa chambre sans rien dire. Je vis que toutes les physionomies s'allongeaient vis-à-vis de moi. Les Comtes de Finckenstein et Schulenburg s'approchèrent d'abord de moi et me dirent: „Mon Dieu, vous avez fâché le Roi!" Je répondis: „J'en serais bien fâché, je ne lui ai dit rien que la vérité." — „Mais mon Dieu, pourquoi le fâcher? Nous avons tous de l'intérêt à ce que vous soyez bien avec

lui, car nous savons comment il pense de vous.“ J'avoue que je me fâchai un peu, mais je leur répondis: „Messieurs, le Prince de Weilbourg peut avoir besoin une fois de la protection du Roi. Dans ce cas, le Roi se rappellera ce que je lui ai dit. J'aurais cru commettre une lâcheté en me taisant. Je dis tous les jours la vérité au bon Dieu, et j'en ferai de même au Roi, aussi longtemps qu'il me permettra de le voir, et si même il se fâche un moment, il trouvera que j'ai raison, le lendemain.“ — Lorsque je vins au dîner le jour après, le Roi sortit d'abord de sa chambre, vint à moi, et me dit mille choses obligeantes. M. de Catt m'avait dit que lorsqu'il entra l'après-dîner chez le Roi, il lui dit sur-le-champ: „Je n'ai jamais vu une tête comme celle de ce Prince Charles. Il ne démord jamais de son opinion, je puis dire ce que je veux. Je ne sais personne, auquel je n'aie pu faire entendre raison, que lui.“ M. de Catt lui répondit: „Mais, Sire, le Prince est persuadé que Vous aimez à discuter, et c'est la cause pour laquelle il se permet de Vous contredire, outre cela il est sûr, que Votre Majesté aime la vérité, et c'est pourquoi il a dit comme il a pensé.“ — Le Roi trouva que Catt avait raison, et parla de moi avec beaucoup de bonté.

Le Roi avait coutume, lorsque ses hôtes avaient été quelques jours chez lui, de leur faire savoir jusqu'à quel jour ils devaient rester, mais j'appris que je n'aurais aucune indication pareille. Après donc avoir passé près de quinze jours à Sans-Souci, j'écrivis au Roi que je ne voulais pas abuser de ses bontés et grâces, et que, s'il le permettait, je partirais le surlendemain pour Berlin, où je comptais rester, avec sa permission, encore quelques jours pour faire ma cour à la maison royale, et que j'osais espérer, que le Roi agréerait que j'eusse un jour le bonheur de le revoir etc. Cette lettre fut remise l'après-dîner, comme de coutume, au premier „Leibhusar“, qui était le factotum. Il y en avait trois; mais celui-là avait la cassette et

les comptes particuliers du Roi. Le lendemain matin je reçus la réponse extrêmement gracieuse du Roi, où il me remerciait de lui avoir fait visite, et me témoignait souhaiter que je revinsse. Il m'envoya en même temps un superbe service de porcelaine et son buste, aussi en porcelaine. Je pris congé de lui après le dîner. Il me dit, qu'il espérait que je m'amuserais à Berlin, et fut extrêmement gracieux. Je passais une quinzaine de jours à Berlin.

Je crois devoir raconter, à l'occasion de la manière dont il faisait savoir à ses hôtes leur départ, la manière dont il se débarrassa de la Reine de Suède, sa soeur, avec sa fille, ainsi que des autres Princesses de la maison royale. Elle demeurait avec lui dans le nouveau château de Potsdam. Après y avoir été deux ou trois jours, en sortant de son cabinet pour le dîner, il alla vers la Reine de Suède et lui dit avec le ton le plus pressant: „Ah, ma chère soeur, qu'est-ce que je viens d'apprendre! On m'a dit que vous vouliez partir demain. Je vous supplie de me donner un jour de plus, et je vous promets de ne pas vous arrêter plus longtemps." La Reine de Suède partit le surlendemain.

Je fis la ronde à dîner et à souper chez la Reine et les Princesses, mais fus le plus dans la maison de mes amis, le Prince et la Princesse Frédéric de Brunsvic. Le Prince de Prusse vint plusieurs fois en ville, d'abord après le dîner, chez moi et ne repartit qu'après minuit. Pour donner à connaître le ton de Berlin, lorsque je vins le lendemain dîner chez la Reine, une Princesse vint après l'autre me dire à l'oreille: „Figurez-vous, c'est pourtant terrible, le Prince de Prusse a été cette nuit ici à Berlin, et sûrement dans un mauvais lieu!" — Je faisais alors une profonde révérence. „Pourquoi ne répondez-vous pas?" — „Je remercie donc du compliment." — „Comment ça?" — „Il m'a fait l'honneur de passer la soirée chez moi, et est reparti à minuit dans sa chaise de poste pour Potsdam." —

Tout frondait à Berlin, et réellement le ton, l'esprit et les manières de ses habitants de tout étage et de toute classe ne répondaient en rien à ma façon de penser. En attendant, j'y trouvai des gens d'un vrai mérite, et cela me dispensait de m'occuper des autres. Un jour, après le dîner de la Reine, nous prenions le café dans son cabinet, elle, la Princesse Henri, la grande maîtresse de la Reine, Mme. de Kammberg, un couple de dames et moi. J'étais avec elle et la Princesse Henri, assis dans une fenêtre qui formait une tourelle („Erker"). La Reine me montra alors une autre tourelle très-voisine, et me dit qu'elle et la Princesse Henri et Mme. de Kammberg et d'autres avaient vu de là, dans cette autre tourelle, l'année passée, la femme blanche, ce qu'elles m'attestèrent toutes, en me la dépaignant aussi clairement que possible. On envoya alors d'abord chercher le concierge, qui avait répondu que c'était une chambre inhabitée, et qu'il ne pouvait y avoir personne. On fit les recherches les plus exactes, mais infructueuses. La femme blanche se tint quelques minutes à la fenêtre de cette tourelle, regardant attentivement vers la fenêtre où ces dames se tenaient.

Je partis de Berlin pour Leipzig avec M. et Mme. de Dieden, mes amis intimes. A Leipzig je pris des informations exactes chez plusieurs personnes sur le fameux Schroepfer, entre autres les professeurs Eck et Marche, qui me racontèrent les détails de ses ouvrages magiques, auxquels ils avaient été présents, et où il citait des esprits, qui non seulement se montraient, mais parlaient même aux spectateurs. J'en avais déjà beaucoup entendu par le Prince Frédéric de Brunsvic et Bischofswerder, et aussi par le digne colonel Frankenberg, qui ne l'avait point vu lui, mais un de ses principaux disciples, Frochlich à Goerlitz. Je conseillais très-vivement à celui-ci d'abandonner cette liaison dangereuse et de ne se tenir uniquement qu'à notre Seigneur, en quoi il me suivit fidèlement, et mourut peu après. Je me rendis de

Leipzig à Hanau, où je fis une surprise complète. Je retournai par Witzenhausen, et ensuite à Slesvic.

Je vis à mon retour à Altona le fameux Comte de St. Germain, qui parut se prendre d'affection pour moi, surtout lorsqu'il apprit que je n'étais point chasseur, ni n'avais d'autres passions contraires à l'étude des hautes connaissances de la nature. Il me dit alors: „Je viendrai vous voir à Slesvic, et vous verrez les grandes choses que nous ferons ensemble.“ Je lui fis comprendre, que j'avais bien des raisons pour ne point accepter, pour le moment, la faveur qu'il voulait me faire. Il me répondit: „Je sais que je dois venir chez vous, et je dois vous parler.“ Je ne sus aucun autre moyen pour éluder toute explication, que de lui dire que le colonel Koeppern, qui était resté en arrière malade, me suivrait dans une couple de jours, et qu'il pouvait lui en parler. J'écrivis alors une lettre à Koeppern, pour lui dire de prévenir et de dissuader au possible le Comte de St. Germain de venir ici. Koeppern arriva à Altona et parla avec lui. Mais le Comte lui répondit: „Vous n'avez qu'à dire ce que vous voulez, je dois aller à Slesvic et je n'en démorderai point, le reste se trouvera. Vous aurez soin de me tenir un logis préparé etc.“ Koeppern me dit ce résultat de leur conversation, que je ne pus approuver. Je m'étais informé au reste beaucoup de cet homme extraordinaire, à l'armée prussienne, où j'avais parlé particulièrement avec le colonel Frankenberg, mon ami, à son égard. Celui-ci me dit: „Vous pouvez être persuadé que ce n'est point un trompeur, et qu'il possède de hautes connaissances. Il était à Dresde; j'y étais avec ma femme. Il nous voulait du bien à tous deux. Ma femme voulait vendre une paire de boucles d'oreille. Un joaillier lui en offrit une bagatelle. Elle en parla devant le comte, qui lui dit: „Voulez-vous me les montrer?“ — ce qu'elle fit. Alors il lui dit: „Voulez-vous me les confier pour une couple de jours?“ Il les lui rendit, après les avoir embellies. Le joaillier, auquel ma

femme les montra ensuite, lui dit: „Voilà de belles pierres, elles sont tout autres que les précédentes que vous m'avez montrées!" et lui en paya plus du double." — St. Germain arriva peu après à Slesvic. Il me parla des grandes choses qu'il voulait faire pour le bien de l'humanité etc. Je n'en avais aucune envie, mais enfin je me fis un scrupule de repousser des connaissances très-importantes à tout égard par une fausse idée de sagesse ou d'avarice, et je me fis son disciple. Il parlait beaucoup de l'embellissement des couleurs, qui ne coûtaient presque rien, de l'amélioration des métaux, ajoutant qu'il ne fallait absolument point faire de l'or, si même on le savait, et resta absolument fidèle à ce principe. Les pierres précieuses coûtent l'achat; mais quand on entend leur amélioration, elles augmentent infiniment en valeur. Il n'y a presque rien dans la nature, qu'il ne sût améliorer et utiliser. Il me confia presque toutes les connaissances de la nature, mais seulement leur entrée, me faisant alors chercher moi-même, par des épreuves, les moyens de réussir, et se réjouissait extrêmement de mes progrès. Cela se rapporte aux métaux et aux pierres, mais pour les couleurs, il me les donna effectivement, ainsi que plusieurs connaissances fort importantes. On sera curieux peut-être de connaître son histoire, et je la tracerai avec la plus grande vérité, selon ses propres paroles, en y ajoutant les explications nécessaires. Il me dit, qu'il était âgé de quatre-vingt-huit ans, lorsqu'il vint ici. Il en avait quatre-vingt-douze ou treize, lorsqu'il mourut. Il me disait être fils du Prince Ragozky de la Transilvanie et de sa première épouse, une Tékély. Il fut mis sous la protection du dernier Médicis, qui le faisait coucher, comme enfant, dans sa propre chambre. Lorsqu'il apprit que ses deux frères, fils de la Princesse de Hesse-Rheinfels ou Rothenbourg, si je ne me trompe, s'étaient soumis à l'Empereur Charles VI et avaient reçu les noms de St. Charles et de St. Elisabeth, d'après l'Empereur et l'Impératrice, il se dit: „Eh bien, je me

nommerai Sanctus Germanus, le saint frère!" Je ne puis garantir, à la vérité, sa naissance; mais, qu'il fut protégé prodigieusement par le dernier Médicis, c'est ce que j'ai aussi appris d'autre côté. Cette maison possédait, comme il est connu, les plus hautes sciences, et il n'est pas étonnant qu'il y puisât les premières connaissances; mais il prétendait avoir appris celles de la nature par sa propre application et ses recherches. Il connaissait les herbes et plantes à fond, et avait inventé les médecines dont il se servait continuellement, et qui prolongeaient sa vie et sa santé. J'ai encore toutes ses recettes, mais les médecins se déchaînèrent fort contre sa science, après sa mort. Il y avait un médecin Lossau, qui avait été apothicaire et auquel je donnais douze-cents écus par an, pour travailler les médecines que le Comte de St. Germain lui dictait, entre autres et principalement son thé, que les riches achetaient et que les pauvres recevaient pour rien, ainsi que les soins de ce docteur, qui guérit une quantité de gens, et auquel de mon su personne ne mourut. Mais après la mort de ce médecin, dégoûté des propos que j'entendais de tout côté, je retirai toutes les recettes, et je ne remplaçai point Lossau. — St. Germain voulait établir la fabrique des couleurs dans ce pays. Celle de feu Otte à Eckernfoerde était vidée et délaissée. J'eus l'occasion ainsi d'acheter ces bâtiments devant la ville à bon marché, et j'y établis le Comte de St. Germain. J'achetai des soies, des laines etc. Il y fallut avoir bien des utensiles nécessaires à une fabrique de cette espèce. J'y vis teindre, selon la manière dont je l'avais appris et fait moi-même dans une tasse, quinze livres de soie dans un grand chaudron. Cela réussissait parfaitement. On ne peut donc dire, que cela n'allait point en grand. Le malheur voulut que le Comte de St. Germain, en arrivant à Eckernfoerde, y demeurât en bas dans une chambre humide, où il prit un rhumatisme très-fort et dont, malgré tous ses remèdes, il ne se remit jamais entièrement. J'allais souvent le voir à Eckern-

foerde, et je n'en repartais jamais sans de nouvelles instructions fort intéressantes, me notant souvent les questions que je voulais lui faire. Dans les derniers temps de sa vie, je le trouvai un jour très-malade et se croyant sur le point de mourir. Il dépérissait à vue d'oeil. Après avoir dîné dans sa chambre à coucher, il me fit asseoir seul devant son lit, et me parla alors bien plus clairement sur bien des choses, m'en prognostiqua beaucoup, et me dit de revenir le plus tôt possible, ce que je fis, mais je le trouvai moins mal à mon retour, cependant il était fort silencieux. Lorsque j'allai en 1783 à Cassel, il me dit, qu'en cas qu'il mourût pendant mon absence, je trouverais un billet fermé, de sa main, qui me suffirait. Mais ce billet ne se trouva point, ayant peut-être été confié à des mains infidèles. Souvent je l'ai pressé de me donner encore pendant sa vie ce qu'il voulait laisser dans ce billet. Il s'affligeait alors et s'écriait: „Ah, serais-je malheureux, mon cher Prince, si j'osais parler!" — C'était peut-être un des plus grands philosophes qui aient existé. Ami de l'humanité, ne voulant de l'argent que pour le donner aux pauvres, ami aussi des animaux, son coeur ne s'occupait que du bonheur d'autrui. Il croyait rendre le monde heureux en lui procurant de nouvelles jouissances, de plus belles étoffes, de plus belles couleurs, à bien meilleur marché. Car ses superbes couleurs ne coûtaient presque rien. Je n'ai jamais vu un homme avoir un esprit plus clair que le sien, avec cela une érudition, surtout dans l'histoire ancienne, comme j'en ai peu trouvé. Il avait été dans tous les pays de l'Europe, et je n'en sais aucun presque, où il n'avait fait de longs séjours. Il les connaissait tous à fond. Il avait été souvent à Constantinople et dans la Turquie. La France paraissait pourtant le pays qu'il aimait le plus. Il fut présenté à Louis XV chez M^me^. de Pompadour, et était des petits soupers du Roi. Louis XV avait beaucoup de confiance en lui. Il l'employa même sous main pour négocier une paix avec l'Angleterre, et l'envoya à la Haye. C'était la cou-

tume de Louis XV d'employer des émissaires à l'insu de ses ministres, mais il les abandonnait, dès qu'ils étaient découverts. Le Duc de Choiseul eut vent de ses menées et voulut le faire enlever. Mais il se sauva encore à temps. Il quitta alors le nom de St. Germain, et prit celui de Comte Weldon (bien fait). Ses principes philosophiques dans la religion étaient le pur matérialisme, mais qu'il savait représenter si finement, qu'il était bien difficile de lui opposer des raisonnements victorieux; mais j'eus souvent le bonheur de confondre les siens. Il n'était rien moins qu'adorateur de Jésus-Christ, et se permettant des propos peu agréables pour moi à son égard, je lui dis: „Mon cher Comte, il dépend de vous, ce que vous voulez croire sur Jésus-Christ, mais je vous avoue franchement, que vous me faites beaucoup de peine en me tenant des propos contre lui, auquel je suis si entièrement dévoué.“ — Il resta pensif un moment, et me répondit: „Jésus-Christ n'est rien, mais vous faire de la peine, c'est quelque chose, ainsi je vous promets de ne vous en reparler jamais.“ Au lit de mort, pendant mon absence, il dit un jour à Lossau de me dire, quand je reviendrais de Cassel, que Dieu lui avait fait la grâce de lui faire changer d'avis encore avant sa mort, et ajouta qu'il savait combien cela me ferait plaisir, et que je ferais encore beaucoup pour son bonheur dans un autre monde. — (31. Mars.)

L'année 1782 fut fixée pour la convention maçonnique de Wilhelmsbad. Le Duc Ferdinand, grand-supérieur de l'ordre, m'en parla déjà une couple d'années avant, et la désirait avec empressement. J'avoue que je ne la désirais point, au moins de sitôt, mais après beaucoup d'écritures et de correspondances de toute espèce elle fut décrétée et rassemblée dans l'été à ce bain. Nous y fîmes la connaissance de bien des personnes fort intéressantes, et qui possédaient beaucoup de connaissances. J'étais dans ce temps-là grand-maître provincial des deux provinces allemandes, et de l'Italie, mais que je cédais alors, pour faire

une province séparée. Je ne puis me permettre de parler des ouvrages qui s'y firent; suffit, qu'on améliora infiniment dans cet ordre, et qu'une tendance religieuse remplaça les buts précédents. Dans ce même temps une nouvelle société s'était formée en Allemagne, surtout en Bavière, qui se nommait les Illuminés. Plusieurs de ses inventeurs se tenaient à Francfort ou se montraient aussi, sans qu'on les connût pour tels, à Hanau. Ils tâchaient de gagner plusieurs des députés à ce système inique, qui avait beaucoup de rapport dans son principe au jésuitisme, et surtout au jacobinisme. Ils firent aussi quelques prosélytes parmi les députés mais sans y gagner beaucoup. Ce ne fut que l'année d'après qu'un d'eux, Mr. Bode, vint chez moi à Cassel, pour me parler à l'égard de ce nouvel ordre, qui se masquait sous les premiers degrés de la maçonnerie. Le commencement paraissait mener au bien, la fin était le renversement de l'église et des trônes. Mr. Bode était un fort honnête homme, et qui était très-bien intentionné. Il me remit les cahiers en me disant: „Voici un système qui peut faire le malheur de l'humanité, s'il tombe en mauvaises mains, mais gouverné par un homme qui pense bien, il peut aussi faire beaucoup de bien. Je les remets dans vos mains, en ayant les pleins pouvoirs de l'ordre, et vous voudrez bien en être un des chefs; c'est le nord de l'Allemagne, le Danemark, la Suède et la Russie, qui dépendront entièrement de vous". Il me laissa les papiers, et me dit qu'il reviendrait prendre mes ordres dans quelques heures. Je les parcourus le plus promptement que je pus, priant Dieu du fond de mon coeur, de me guider dans une affaire d'une importance aussi majeure pour le bien du monde. Je vis bientôt de quoi il s'agissait, et mon premier mouvement fut de témoigner, combien j'abhorrais les horreurs qui s'y trouvaient. Mais bientôt je sentis, comme Bode, le mal qui en pourrait résulter dans des mains ambitieuses, égoïstes et se mettant au-dessus des loix de la religion et de la morale. Je ne balançais point, et je répondis à Bode, quand il revint chez

moi, sur la question qu'il me fit: „Eh bien, avez-vous lu les papiers? comment les trouvez-vous? Accepterez vous la charge qui vous est offerte?“ — „Je n'ai point lu encore jusqu'à la fin, mais j'accepte la charge, avec la condition coutumière dans les hauts grades de l'ordre de la maçonnerie, que personne ne puisse être reçu qu'avec ma permission.“ — „Cela s'entend,“ répondit-il, „et vous pouvez être sûr de pouvoir tout arranger, comme vous le trouverez bon.“ Le nom de la charge s'appelait: „le national du Nord“. C'était un plan parfait de l'introduction du jacobinisme. Je reçus les listes des membres déjà existants. Elle n'était heureusement pas forte, et lorsque je retournai en Danemark, je parlai à plusieurs des premiers, chacun séparément, mais qui n'avaient pourtant pas encore les hauts grades, et ne connaissaient aussi point l'abîme où on les entraînait. Je les en instruisis, en leur disant que je n'avais accepté d'être le chef du Nord, que pour arrêter les progrès de cette monstrueuse société. Dieu soit loué, elle ne fit plus un pas dans le Nord, au moins de mon su. Les persécutions commencèrent en Bavière, et le jacobinisme ne put prendre racine en Allemagne, comme il le fit en France, où j'appris déjà à Wilhelmsbad qu'on préméditait une révolution.

Je retourne à la convention de Wilhelmsbad. Le Duc Ferdinand, la voyant traîner en longueur, obligé de retourner à Brunsvic, me pria d'en prendre la direction et d'en faire la clôture. J'eus le bonheur d'y réunir les esprits, en partie très-échauffés les uns contre les autres. Tous versèrent des larmes pendant mon discours de clôture, et des ennemis à outrance s'embrassèrent sincèrement en se séparant pour jamais, la plupart retournant dans les pays les plus éloignés, l'Italie, la Hongrie, etc.

Pendant la tenue de la convention, le Grand-duc Paul de Russie et son épouse passèrent à Francfort, où ils s'étaient donné un rendez-vous avec la Landgrave ma belle-mère, tante de celle-ci. Je m'y rendis, et j'y fis la première connaissance de ma belle-mère, dont je chéris encore la mémoire. Le Grand-duc

arriva le soir tard, et ils ne soupèrent qu'en petite société, ne voulant voir personne. Il voyageait sous le nom de Comte du Nord. Je demeurais dans le même hôtel. Le lendemain matin il se fit annoncer chez moi avec le Comte de Romanzow, envoyé de Russie. C'était le jeune Prince le plus poli, le plus instruit et, pour moi, le plus intéressant, que j'aie vu. Il se lia avec moi, pendant la journée que je passai avec lui et son épouse à Francfort, de la manière la plus intime et la plus prompte. Il me témoigna une vraie joie en apprenant que je me rendrais à Stuttgart pour lui faire ma cour. Son épouse me parut une Princesse accomplie. Ils se rendirent de là chez leurs parents à Borentrut, et vinrent de là par Carlsruhe à Stuttgart. Je partis vers ce temps de Wilhelmsbad pour Carlsruhe, où je passais trois jours chez le respectable Margrave d'alors, qui me combla de bonté et d'amitié. Je me rendis de là à Stuttgart. Je ne pus être présenté au duc Charles d'alors, que le moment avant l'arrivée du Grand-duc etc., à la rencontre desquels il avait été. Aussi le premier mot qu'il me dit, fut: „Je viens de la frontière de mes états (à quatre pas de là) où j'ai été à la rencontre de mon enfant“ (la Grande-duchesse était la fille de son frère Frédéric). On annonça leur arrivée, et le Duc descendit le perron pour donner la main à la Grande-duchesse. Je restais au haut du perron, dans la porte. Le Grand-duc donnait la main à sa belle-mère. Lorsqu'il me vit, il s'arrêta tout-à-coup devant moi, et me sauta au cou en disant: „Mon Dieu, que je suis aise de vous voir!“ Pendant tout son séjour à Stuttgart il me donna les preuves les plus claires d'une vraie amitié. Il vint souvent me voir en ville le matin, et dans les spectacles il se reculait derrière les autres, et s'asseyait avec moi, conversant avec moi tout le temps. Son coeur et son esprit étaient excellents, mais, aigri par les chagrins de toute espèce, qu'il éprouvait sous le règne de la grande Cathérine, sa mère, il ne monta pas avec des dispositions aussi heureuses sur le trône, et son règne ne répondit pas à l'attente

que ses belles qualités m'avaient donnée de lui. Néanmoins je crois qu'on lui a donné mille torts qu'il n'avait point. — Ses premières vivacités doivent avoir été terribles, mais il les réparait sur-le-champ, s'il en était encore temps, par les plus grands sacrifices. Son assassinat fut terrible, et ses assassins se plaisèrent à le faire souffrir, de manière que sa mort fut affreuse. Son épouse, qu'on avait su écarter, fut au désespoir, et ne put forcer la porte pour venir à son secours. Son fils et successeur Alexandre le fut aussi, et ne voulut absolument pas se montrer à la proclamation si nécessaire, et ce fut son frère Constantin qui eut soin de la proclamation, tandis que le nouvel Empereur se désolait de l'affreuse mort de son père. Je retourne à Stuttgart. (5. Avril.)

Rien de plus singulier que ce séjour. Nous étions une vingtaine de Princes et Princesses étrangers, et une dizaine de la maison de Wuertemberg. Il y avait des jours de grands dîners à cinq ou six tables de quarante et plus de couverts. Il est connu, que jadis les fêtes de la cour de Wuertemberg étaient les plus brillantes possibles. Mais depuis plusieurs années elle avaient cessé. Les anciens grands officiers de la cour n'étaient plus. Le personnel manquait, et cependant on voulait donner les plus grandes fêtes. Le Duc voulait faire tout lui-même et, par une politesse très-superflue, il venait les matins demander au Grand-duc ce qu'il ordonnait, lequel naturellement acceptait tout ce qu'il proposait. Ce n'était qu'alors qu'on envoyait prier à dîner une foule d'étrangers, dames et messieurs de la première condition, et les fourriers de la cour n'arrivaient auprès de plusieurs que lorsque les dîners avaient déjà commencé. Aux secondes tables la livrée servait déjà très-mal, de manière qu'une dame se plaignant au laquai derrière elle de sa gaucherie: „Ach, nehmen Ihre Gnaden es nicht übel," répondit le laquai, „ich bin nur ein Schneider, und wir sind nun erst seit ein paar Tagen für diese Zeit angenommen!" C'était Mme. de Grotschlag, femme de l'envoyé de France, qui avait été mon ancien ami. —

La confusion était générale, et les étrangers s'en plaignirent amèrement. Je n'en avais aucun sujet. Les Princes venaient midi et soir, et suivaient aussi aux parties de campagne. La hauteur du Duc était peu agréable, et le Grand-duc s'en amusait souvent. Les derniers jours il fut plus traitable. Il voulait paraître tenir un grand militaire, dont il s'occupait beaucoup. Le Grand-duc ayant témoigné un matin de vouloir aller à la parade, formée par un bataillon de gardes, le Duc, étant déjà habillé en habit de cour et en bas de soie, accompagna le Grand-duc et commanda lui-même, avec un petit chapeau sous le bras, et un habit brun, les évolutions, marchant (devant?) ce bataillon. Dans les appartements deux gardes différentes étaient alignées, dans une salle devant celle où l'on dînait, sur deux rangs, la moitié était des gardes du corps, l'autre moitié les chasseurs du corps, tous très-bien vêtus. Les chasseurs du corps étaient employés en même temps à d'autre usage, comme de porter des plats, puis ils reprenaient leurs postes; c'étaient les corps entiers, chacun de vingt à trente hommes. Dans la salle il y avait à la porte deux sentinelles de la garde noble, qui en tout était forte de sept hommes. Aussi le Grand-duc nommait tous ces corps des échantillons. Il y eut de grandes fêtes. La seule qui effectivement fût superbe, était celle de la chasse. On avait placé une maison pour tirer le gibier vis-à-vis d'une maison de plaisance, située sur un petit lac que nous traversâmes en bateau. Les chasseurs, avec le grand-veneur et les veneurs à la tête, avaient leur bateau devant et sonnaient des fanfares. Quand le Grand-duc et la Grande-duchesse furent dans cette tente ou maison, les chasseurs repassèrent, et la chasse commença. Des toiles renfermaient le gibier, qu'on avait traqué jusque-là depuis plusieurs jours ou même semaines. Le peuple et autres spectateurs étaient hors des toiles, où on avait mis des bancs dans le bois. Quarante sangliers furent les premiers qui sautèrent de la terrasse, sur laquelle cette maison de plaisance ou pavillon de chasse était bâtie, dans le lac. Ils forcèrent les toiles à un

endroit, et tombèrent dans les spectateurs fort effrayés de cette apparition subite. Heureusement personne ne fut blessé. Il y eut, à ce qu'on prétend, sept-cents cerfs et biches, qui alors sautèrent peu à peu et souvent en groupe dans l'eau. Ils remontaient de l'autre côté du pavillon, et en faisaient le tour, sautant derechef dans l'eau, où beaucoup périrent sur les bois (Hörner) des autres, ce qui était bien triste à voir. La chasse était contre les principes du Grand-duc, qui n'accepta cette fête qu'à condition qu'on n'y tirerait point, ne se permettant pas de répandre du sang. J'allègue cette anecdote pour prouver ses sentiments d'alors, et je ne crois pas qu'il ait fait mourir personne comme Empereur. Il a eu des emportements probablement, mais son coeur était dans le fond admirable, et je ne puis penser encore à lui qu'avec sensibilité. Il avait les meilleures manières avec son épouse, qu'il aimait tendrement, et elle le lui rendait bien sincèrement. Il m'amena chez elle à sa toilette, un jour ou deux avant son départ, et me laissa seul près d'elle. Elle me fit l'honneur de me parler très-sincèrement sur les circonstances d'alors, et il me parut que le Grand-duc avait désiré qu'elle m'entretînt de la politique, de son voyage à Vienne et de ses sentiments pour la cause prussienne. Née dans ce pays, elle lui était sincèrement attachée. J'ai vu peu de femmes penser et parler aussi bien qu'elle. Elle était faite pour régner, et je crois qu'elle aurait surpassé même la grande Cathérine, si les rênes du gouvernement lui avaient été dévolues. Je pris congé du Grand-duc et de la Grande-duchesse, à leur départ, avec larmes. Une quantité de lettres que j'eus de ce Prince pendant plusieurs années consécutives, font preuve de l'amitié dont il m'honorait. — Je retournai à Hanau, où je passai l'hiver avec ma femme. Au printemps je retournai à Gottorp. — Pendant ce temps-là mon frère cadet s'était rendu à Cassel, pour obtenir, si possible, une réconciliation avec son père. C'était bien sous main, que notre belle-mère avait conseillé cette démarche assez hasardée. Mon frère se présenta à Weissen-

stein, et voulut se jeter aux pieds de mon père, qui fut fort effrayé de voir un officier ainsi. Mon frère était extrêmement ému, et ne pouvait parler que par des sons inarticulés. Mon père le crut fou. Plusieurs personnes le saisirent et on l'examina, qui il était et ce qu'il voulait, car il parlait toujours de son père. A la fin on le comprit, et on dit à mon père que c'était son fils. Alors mon père le fit entrer et l'embrassa, et la réconciliation fut faite. L'hiver d'après, 1783, je demandai à mon père la permission d'oser aussi me mettre à ses pieds. Il me répondit très-gracieusement, et je me rendis à Cassel au mois de Février. Il voulut bien me recevoir avec la plus grande bonté, ainsi que Madame la Landgrave. J'écrivis d'abord à mon frère aîné à Hanau qui, craignant de devoir renoncer à sa souveraineté, me répondit qu'il ne pouvait point suivre notre exemple. Je lui répondis qu'il pouvait être sûr d'être bien reçu, et je le conjurai de ne pas perdre un moment. Il m'écrivit alors que c'était sur ma garantie qu'il venait, et il arriva d'abord après sa lettre. Je l'annonçai à mon père, qui en fut très-aise, et qui le reçut avec la même bonté. Mon frère aîné me dit alors: „Vouz m'avez rendu le plus grand service, que je n'oublierai de ma vie. Je ne voulais absolument pas venir, et vous m'y avez forcé. Il aurait dépendu de vous de partager les trésors de notre père avec notre cadet, mais au lieu de cela vous ne m'avez laissé aucun repos jusqu'à ce que je revinsse ici. Jamais je ne pourrai reconnaître assez cette vraie amitié de votre part!“ Il m'écrivit ces mêmes mots, quand il fut de retour à Hanau.—

Peu de jours après que je fus venu à Cassel, je reçus une lettre du Roi de Prusse, où il m'invitait de me rendre chez lui à Potsdam. Je la montrai à mon père, qui me dit: „Mon Dieu, voulez-vous déjà me quitter?“ — „Non,“ lui répondis-je, „je suis trop heureux de me retrouver chez un père si chéri; j'écrirai au Roi que je vais d'abord demander la permission à Copenhague de me rendre à ses pieds, et je gagne par là au

moins trois semaines." — Le Roi de Prusse me répondit, qu'il ne doutait pas que j'en eusse la permission de Copenhague, et qu'il espérait ainsi me voir bientôt. Je me rendis à Potsdam à la fin de Mars. J'y arrivai l'après-dînée devant le château. Le concierge me reçut, et me mena dans un appartement, mais me dit en même temps que je venais trop tard pour voir le Roi, qui ne recevait personne l'après-dînée. Dans ce même moment, le „Leibhusar" entra pour me dire que je devais vite entrer chez le Roi. Il avait eu la goutte assez fortement, mais en était convalescent. Il était assis au milieu de sa chambre dans un grand fauteuil, les pieds étendus sur un tabouret. Je m'approchai de lui, il m'embrassa à plusieurs reprises et me dit: „Ah, que je suis aise de vous revoir, mon cher Prince!" — Il me fit asseoir auprès de lui, me parla de Cassel, de Copenhague et de Stuttgart. Je restai plus d'une heure chez lui, il me dit alors: „Vous souperez peut-être chez le Prince de Prusse?" — Je m'y rendis en quittant le Roi, et j'y fus reçu au mieux par lui et la Princesse son épouse. Je remarquais d'abord, que le Prince de Prusse avait commencé à prendre part aux affaires. Il me parla du „Fürstenbund," auquel il avait la plus grande part, et me donna d'abord le conseil que, si j'avais des affaires à traiter, je devais m'adresser à Herzberg, et pas à Finkenstein. Pendant tout mon séjour à Potsdam j'étais les soirées chez le Prince de Prusse. Les soupers étaient fort gais, et lui et son épouse de la meilleure humeur. Le lendemain de mon arrivée j'allai à la parade devant le château. Je montai ensuite dans les antichambres du Roi, où la parole se donnait. Le commandant, général Rohdich, entrait chez le Roi et la donnait ensuite. Le Roi me fit appeler dans sa chambre. La table y était déjà couverte. Il y était seul, assis sur un canapé jaune et argent. Il me fit asseoir à côté de lui en me disant: „Nous causerons jusqu'à l'heure du dîner." Il me demanda alors, comment j'avais trouvé le Grand-duc Paul. Je lui répondis: „Parfaitement bien". Il me pria

alors de lui dire sincèrement les sentiments de ce Prince et de sa nièce, son épouse, à son égard. Je pouvais avec vérité le rassurer entièrement sur la manière de penser, et sur l'attachement du Grand-duc et de la Grande-duchesse à son auguste personne. Il craignait toujours, sur de faux rapports, que l'Empereur Joseph n'eût gagné la Grande-duchesse par ses prévenances, mais je crus oser le détromper entièrement là-dessus. Il fut extrêmement aise de mon rapport et s'étendit sur bien des détails, entre autres touchant l'Empereur Pierre III. Il me parla de la politique de l'Impératrice Cathérine II, et de son ambition démesurée, visant à la conquête de Constantinople. Je savais déjà, que l'armée avait reçu l'ordre de faire tous les préparatifs pour marcher au premier ordre. A dîner, où il y avait cinq ou six personnes, entre autres le général Comte Pinto et le chambellan Lucchesini, la conversation tomba sur la France, et Pinto faisait les éloges de cette puissance, qui au moment d'avoir terminé la guerre la plus glorieuse en Amérique, se trouvait au pinacle dans l'époque présente. Je me tus pendant cette digression. Le Roi me parla d'autre chose. Le lendemain, avant le dîner, je fus derechef appelé chez le Roi. Il fut encore question de Cathérine II. Il croyait qu'elle se brouillerait avec l'Angleterre. Je lui assurai le contraire. „Mais, pourquoi donc?“ dit-il. „Par reconnaissance, Sire, car elle tire une pension de l'Angleterre comme Grande-duchesse.“ Le Roi fut effrayé de cette idée et s'écria: „Mon Dieu, comment ça est-il possible?“ Je lui répondis: „Le besoin de finances détermine souvent les successeurs à recevoir de quoi attendre mieux à leur aise le moment de régner. Le Prince des Asturies est dans le même cas. Il a aussi une pension de l'Angleterre“. Tout ce que je disais, paraissait frapper extrêmement le Roi. Enfin dans une autre conversation après le dîner le Roi s'ouvrit tout-à-fait à moi, et me dit: „Vous voyez, mon cher Prince, que l'armée est prête à marcher; voilà l'Impératrice Cathérine qui s'est emparée de la Crimée; je ne puis permettre qu'elle

s'agrandisse à ce point impunément. Dites-moi bien sincèrement votre avis!" Je lui dis: „Sire, dès que Vous me l'ordonnez, je parlerai avec la plus grande franchise. La Russie, en faisant la conquête de la Crimée, s'affaiblit, au moins pour le commencement, bien plus qu'elle ne gagne. C'est un superbe pays peut-être, mais un peuple nomade, des Tartares, qui l'abandonneront et le laisseront inculte. Pour le soutenir, une armée de cent-mille hommes devra y être tenue. Elle diminue sa population et ses forces même, surtout de Votre côté, Sire. Outre cela, l'Empereur Joseph se croira obligé, pour soutenir la Russie, de Vous déclarer la guerre." — „Je n'en doute pas," dit le Roi, „mais la France enverra cent-mille hommes contre les Autrichiens." — „Ah, Sire," lui répondis-je, „ce sont encore les mêmes Français que Vous avez battus à Rosbach, et si même M. de Vergennes est entièrement pour Votre Majesté, à la première bataille remportée sur les Autrichiens la Reine de France demandera au Roi son époux, s'il avait donné l'ordre à M. de Vergennes, d'écraser son frère l'Empereur; l'armée française fera halte, et Vous ne pouvez Vous fier effectivement sur son secours. J'avoue que je ne vois aucune raison pour que Votre Majesté s'expose Elle-même et ses états à un tel point pour la prise de la Crimée." Si Elle me permet de conseiller véritablement, ce serait de prendre cette occasion pour regagner l'Impératrice Cathérine, en lui faisant dire que Votre Majesté prenait part à sa gloire, et qu'Elle la félicitait de la belle conquête qu'elle avait faite." Le Roi était fort pensif. Tout-à-coup il se redressa et me prit le bras gauche avec la main droite, le serrant fortement, et me dit: „Vous avez bien raison, mon cher Prince, et je suivrai votre conseil." — J'ose dire avoir allégué chaque terme, chaque mot de cette conversation si importante, et je rends toujours grâces à Dieu, de s'être servi de moi comme d'un instrument de paix, et pour prévenir une rupture qui aurait fait couler des flots de sang dans le monde entier, et aurait même pu mettre le Danemark dans les

plus grands embarras, par son traité d'alliance avec la Russie. — Lorsque je revins en Holstein, je trouvai le Comte de Bernstorff à Altona, où nous nous étions donné rendez-vous. Il était dans ce temps-là hors du ministère, et s'était retiré en Mecklenbourg, sur ses terres. Je lui racontais toute la conversation. Il m'écrivit quelques semaines après, qu'il n'avait jamais été plus frappé que d'apprendre la déclaration que le Roi de Prusse venait de faire à Pétersbourg, où tous les mots que je lui avais dits, avaient été exactement employés.

Je me séparais avec regret du grand Frédéric, craignant bien que je ne le reverrais plus. Il me témoigna la plus grande sensibilité et bonté, quand je pris congé de lui, me disant de revenir bientôt le voir. Je passai quelque jours à Berlin et retournai en droiture par Altona à Slesvic. J'ai parlé plus haut de la retraite du Comte de Bernstorff. Son oncle était mort l'année 1772, et fut infiniment regretté de la plupart des sujets du Roi. J'écrivis à la Reine, à la demande de Klopstock, d'honorer la mémoire d'un aussi grand ministre, qui avait rendu de si grands services au Roi et à l'état. Un très-beau cadeau, sur lequel ses services étaient reconnus, fut envoyé à la veuve, qui reçut en même temps une bonne pension. — Je me rendis en automne 1783 avec ma femme et mes enfants à Cassel, pour les présenter à mon père. Il nous reçut avec beaucoup d'amitié et de bonté, ainsi que ma belle-mère, la Landgrave, au Weissenstein. Après y avoir passé quatre semaines, nous nous rendîmes à Hanau. Je retournai pendant l'hiver à Cassel et y restais jusqu'au commencement d'Avril 1784, où je retournai à Hanau. Je pris, en y arrivant, un rhumatisme goutteux, qui me tint longtemps alité, et où je souffris beaucoup. Ce fut dans ce temps-là, que j'appris la révolution que le Prince royal d'alors fit à Copenhague avec un secret et une sagesse peu communs.

On avait beaucoup retardé la confirmation de ce Prince, craignant le moment où il devait entrer dans le conseil. Enfin

elle se fit, et le jour d'après, le 14 avril, il prit séance au conseil. Il était composé du Prince héréditaire Frédéric, frère du Roi, des conseillers intimes Thott, Schack-Rathlou, Eichstaedt, Rosencrone. Le Comte Gotsche Moltke et Messieurs de Stemann et Guldberg devaient y prendre place le même jour. Au moment qu'on voulait s'asseoir, le Prince royal tint un petit discours au Roi son père, en tirant un papier de sa poche, qu'il pria le Roi de signer, le bien de l'état l'exigeant. Le Roi, enchanté de cette occasion de faire un changement qui avait toujours été sa passion favorite, se hâta de le signer, malgré l'opposition du Prince Frédéric. Ce papier contenait les ministres qui devaient former le nouveau conseil du Roi, savoir: outre le Prince Royal et le Prince Frédéric, le comte de Thott, M. de Schack-Rathlou, M. Huth, le Comte de Bernstorff, et M. Stampe. Le Prince royal donna le papier à M. de Schack-Rathlou, qui était le confident du Prince royal dans tout ce plan. On envoya une estafette sur-le-champ au Comte de Bernstorff, avec lequel le Prince royal avait correspondu et qu'il avait prévenu de son plan, l'année précédente, par son page de chambre, le gentilhomme de chambre Schlangbusch (baillif de Rendsbourg), qui avait demandé la permission de voyager.

Pendant que ce changement se faisait au conseil, la Reine Julie, qui était remontée dans son appartement après le dîner, apprit la révolution qui se faisait. Elle descendit d'abord, mais ne put entrer chez le Roi, avec lequel le Prince Frédéric, son frère, s'était enfermé. Elle s'assit dans l'hermitage, salle devant le cabinet du Roi. Le Prince royal voulut l'apaiser, mais elle ne voulut rien entendre, étant hors d'elle-même de ce qu'il s'était tramé une chose pareille à son insu. Le Comte Christian Reventlow, nommé président de la chambre, se jeta à ses genoux dans l'embrasure de la fenêtre où elle s'était assise, et voulut la persuader de la nécessité de ce changement. Elle ne goûtait nullement ses raisons, et lui demanda s'il était peut-être destiné à être grand-chancelier? Le général Huth, qui était

aussi dans la salle, se tenait à l'écart, mais elle l'appela et lui demanda, ce que tout cela voulait dire? Il ne répondit rien d'autre que: „Ach Gott, Ihre Majestät, der Thronfolger, der Thronfolger!" La confusion était assez grande dans cette partie du château. En attendant, on préparait la salle d'appartement, attenante à l'hermitage, pour le bal, et à sept heures la Reine, menée par le Roi, le Prince royal, le Prince Frédéric et son épouse, parurent comme d'ordinaire. La Reine fit sa partie de loup accoutumée, où plusieurs des participants à la révolution furent admis. Rien d'extraordinaire ne parut aux yeux du public.

Le major-général Baron de Haxthausen, commandeur des gardes à pied, avait rassemblé tous les bas officiers des gardes dans le manége couvert, au cas que main forte fût nécessaire, mais il n'y eut pas la moindre opposition, le secret étant si bien gardé. —

Je reçus à Hanau l'invitation de me rendre à Copenhague.

FIN.

Notes.

Page 37, ligne 25. honorées, lisez: honoré.

— 69, — 26. à comble, — en comble.

— 84, — 10. J'en, — Je.

— 90, — 27. Blackſchmeißer (Bas allemand) = Tintenkleckſer; conf. le mot danois Blæk, encre.

— 97, — 31. gemüſſen, lisez: müſſen.

— 121, — 25. ma, — mes.

— 127, — 7. bambe; conf. bombe (sorte de pouding).

— 139, — 12. après le mot: Borentrut, mettez: (?).

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DL
495
K3A3

Karl, landgrave of Hesse-Cassel
Mémoires de mon temps